



HAL
open science

La diaspora franco-québécoise de France : dynamique de dualité/complémentarité culturelle entre communauté d'origine et communauté d'accueil

Pauline Flamant

► To cite this version:

Pauline Flamant. La diaspora franco-québécoise de France : dynamique de dualité/complémentarité culturelle entre communauté d'origine et communauté d'accueil. Sciences de l'information et de la communication. 2017. dumas-02433533

HAL Id: dumas-02433533

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02433533>

Submitted on 9 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Master professionnel

Mention : Information et communication

Spécialité : Communication Management et culture

Option : Magistère, management et culture

La diaspora franco-qubécoise de France

Dynamique de dualité/complémentarité culturelle entre
communauté d'origine et communauté d'accueil

Responsable de la mention information et communication
Professeure Karine Berthelot-Guiet

Tuteur universitaire : Joëlle Le Marec

Nom, prénom : FLAMANT, Pauline

Promotion : 2016-2017

Soutenu le : 24/10/2017

Mention du mémoire : Très bien

Remerciements

Je tiens en premier lieu à remercier Annette Viel, muséologue québécoise et tutrice professionnelle de ce mémoire de recherche, pour m'avoir très régulièrement contacté, accompagné et guidé dans ma réflexion et pour m'avoir apporté de nombreux conseils et éléments m'ayant servi tout au long de ma réflexion. Je la remercie également pour l'ensemble des contacts donnés m'ayant permis de réaliser avec succès les entretiens constituant l'étude de terrain sur laquelle repose en grande partie ce travail de recherche. Je la remercie enfin pour sa gentillesse, sa disponibilité et son implication à mes côtés tout au long de ce projet.

Je remercie également Joëlle Le Marec, tutrice universitaire de ce mémoire de recherche, pour son accompagnement tout au long de ce projet et pour m'avoir fourni de nombreuses pistes de réflexion théoriques et méthodologiques qui ont grandement participé à l'évolution de ma réflexion, tout en me permettant de cadrer et d'aborder mon sujet de manière plus sereine. Je la remercie également pour m'avoir orienté vers certains contacts ayant constitué des points d'entrée nécessaires à ce travail de recherche.

Je tiens également à remercier sincèrement Martine Dionne, Mathilde Gauquelin, Marie Claude et Anne Ganache, Julie Anne Côté, Julie Dorval Arriat, Guylaine Tremblay Boyer et Emmanuelle Dupéré pour avoir accepté de répondre à mes nombreuses questions, pour m'avoir fait part de leurs retours d'expérience personnelle, ainsi que pour l'intérêt certain accordé envers mon projet de recherche. Je les remercie pour la réactivité et l'enthousiasme dont elles ont fait preuves, ainsi que pour leurs nombreuses remarques et conseils qui m'ont permis de mener à bien mon étude de terrain, et ce avec grand intérêt et plaisir.

Je remercie enfin le département Management de la Communication ainsi que le CELSA, pour m'avoir permis de réaliser ce mémoire de recherche et de mener à bien une réflexion aussi passionnante qu'enrichissante.

Sommaire

Remerciements	p. 2
Sommaire	p. 3
Introduction	p. 5

I. Dualité entre travailleur immigré et migrant diasporique : problématiques de contradiction et domination au cœur des diasporas. p. 11

1. Diaspora : un terme riche et complexe qui se banalise, incarne et sous-tend différentes acceptions. p. 11

A. Ambiguïté et banalisation du terme diaspora. p. 12

B. Mondialisation, échelles et flux : mise en dialogue des territoires, des pratiques et des identités. p. 15

C. Entre exil subi et choix volontaire d'immigration : la problématique du temporaire et du transitoire. p. 24

2. Entre centralité géographique et centralité identitaire : la géographie variable, phénomène de dispersion versus phénomène de rassemblement p. 27

A. Guerre des échelles : la diaspora, redéfinition des liens diasporiques entre local et global. p. 27

B. Entre centralité identitaire et centralité géographique. p. 35

3. Problématiques de fédération et communautarisme comme éléments structurants des diasporas à l'ère de la mondialisation. p. 43

II. La diaspora comme élément de mise en lumière de réseaux de pratiques culturelles rendant compte d'une dualité entre attachement et détachement envers la communauté d'origine et d'accueil. p. 50

1. La diaspora comme élément cristallisateur de modèles d'intégration structurant les pratiques. p. 50

2. Processus d'identification et fierté culturelle : la figure de l'émigré comme porte parole de sa culture et communauté. p. 59

<i>A. Problématique du sentiment d'appartenance et de fierté culturelle au sein des diasporas.</i>	p. 59
<i>B. Dualité entre fierté d'appartenance culturelle revendiquée et renvoi subi à une appartenance culturelle.</i>	p. 64
3. Le rôle du digital et l'extension de la communauté en ligne : nouvelles formes d'engagement et de mise en communication de la diaspora dans l'espace public.	p. 72
<i>A. Immigration et pratiques médiatiques : entre représentation de soi, résistance et revendication socio-politique.</i>	p. 72
<i>B. Médias électroniques et nouvelles formes d'engagement en ligne : la redéfinition des frontières comme élément cristallisant la revendication de nouvelles identités</i>	p. 78
Conclusion	p. 91
Bibliographie	p. 99
Sitographie	p. 100
Sommaire des annexes	p. 104
Résumé	p. 191
Mots-clés	p. 192

Introduction

La notion de diaspora est un concept extrêmement riche et varié, qui englobe de nombreuses acceptions, parfois différentes, opposées ou qui se recoupent en bien des points. La diaspora, communément abordée de manière globale et générale comme un groupe d'individus de même appartenance culturelle plus ou moins liés entre eux vivant hors des frontières de leur communauté d'origine et renvoyant à l'idée de fierté ethnique, est en effet une notion bien plus riche et complexe que son sens premier peut laisser entrevoir. La diaspora, ou plutôt les diasporas, sont ainsi des notions hétérogènes qui tendent à se banaliser, à perdre leur sens analytique et à devenir des notions fourre tout. Cette variété d'acceptions rend compte de la complexité de la notion même de diaspora, qui soulève de nombreux enjeux, controverses et débats, parce qu'elle est une notion éminemment hétérogène qui peut être abordée sous de nombreux prismes, qu'ils soient géographiques, sociaux, culturels, politiques, professionnels, moraux ou encore religieux. Les diasporas sont donc à considérer comme autant de communautés riches qui font émerger des tensions entre ancrage et dispersion dans la considération de leurs flux et trajectoires, c'est à dire comme des entités en mouvement et en évolution constante, plutôt que comme des entités fixes et figées dans l'espace et dans le temps. La diaspora cristallise en effet toute une panoplie de liens, d'échelles, de tissus sociaux et de réseaux multiples de pratiques et de sociabilités, à la fois culturels, politiques, professionnels, identitaires et sociaux. De toutes ces problématiques émerge alors l'importance et les enjeux d'une définition de diaspora, qui peut être comprise « à minima comme l'état de dispersion d'un peuple ou d'une communauté »¹, mais qui de fait englobe de multiples définitions bien plus larges selon les disciplines et approches qui l'abordent.

Au regard sa complexité, de la multiplicité de ses acceptions mais surtout des nombreuses problématiques d'ordre socio-culturel, identitaire, politique ou professionnel qu'elle invoque, la diaspora est ainsi un concept sur lequel je souhaitais me pencher au travers de mon travail de recherche de Master 2. Au fil de mes années d'études en communication, j'ai développé une vraie curiosité et un fort intérêt à la fois universitaire et personnel pour les questionnements et problématiques liés aux notions de culture et de circulation des identités culturelles, et ce à l'échelle locale, nationale et internationale. Je

¹ Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM. « Diaspora(s) : liens, historicité, échelles ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 7-18, 2012.

me suis ainsi particulièrement intéressée aux questionnements relatifs aux différences culturelles et aux logiques qui se mettent en oeuvre en situation de contact et de communication interculturelle, rendant compte de dynamiques de circulation des flux, pratiques et identités culturels. Mes intérêts de recherche dans ce champ sont donc multiples et portent entre autres sur les concepts de multiculturalité, interculturalité et cross-culturalité ainsi que sur d'autres notions parallèles telles que la formation et l'évolution des identités culturelles et diasporiques, leurs circulations dans l'espace social et ce dans un contexte de plus en plus globalisé. Je m'intéresse donc particulièrement au processus de construction et de circulation dans l'espace social de ces notions qui se recoupent en plusieurs points, à la manière dont elles conditionnent les rapports à soi et à autrui, à sa propre identité et à son groupe social et culturel d'appartenance ou d'accueil, et aux réseaux de pratiques et sociabilités qu'elles donnent à voir, particulièrement en situation de communication interculturelle.

C'est de cette manière que dans le cadre de mon travail de recherche de Master 1, j'ai souhaité me pencher sur la manière dont stéréotypes et clichés cristallisent de multiples enjeux tout en travaillant un imaginaire collectif de l'identité culturelle. Autrement dit, dans quelle mesure stéréotypes et clichés peuvent jouer un rôle dans la formation de l'identité culturelle d'un pays et dans la manière dont certains lieux et sites touristiques, commerciaux et patrimoniaux usent de ces stéréotypes à des fins marchandes et touristiques. Ayant effectué un échange universitaire de six mois au Québec durant mon deuxième semestre de Master 1, dans le cadre duquel j'ai étudié quelques mois à l'Université de Montréal, j'ai ainsi souhaité mettre en écho toutes ces notions avec mon séjour au Québec et ainsi faire résonner ces questionnements avec mon expérience d'expatriation à Montréal. Je me suis ainsi interrogée au travers de ce premier travail de recherche sur la formation et la circulation des clichés et stéréotypes au sein des cabanes à sucre québécoises, objet et lieu de patrimoine fondamental au Québec puisqu'étant l'endroit où a lieu la récolte et fabrication de sirop d'érable. Je m'étais ainsi demandée dans quelle mesure les cabanes à sucre, par la recherche d'une mise en scène spécifique, participaient à la construction et à la diffusion de certains stéréotypes et clichés symboliquement représentatifs de l'identité culturelle du Québec dans le cadre de leurs stratégies marchandes et touristiques. Ce questionnement me permettait alors d'aborder la question de la culture québécoise, mais surtout de sa représentativité symbolique au regard de la manière dont cette culture serait définie et conçue par les québécois. Ce sujet

m'a énormément intéressé et passionné puisque m'ayant permis de me plonger dans une culture qui m'était nouvelle, tout en adoptant une posture de recherche intéressante au sens où je me devais de mettre à distance mes prédisposés ainsi que mon référentiel culturel français pour embrasser la posture d'observateur/chercheur étudiant une culture étrangère à la sienne.

Particulièrement curieuse et intéressée par les problématiques culturelles et identitaires liées au Québec, j'ai ainsi envisagé cette année de me pencher de nouveau sur une nouvelle dimension de ces notions de culture et d'identité, dimension dans laquelle je pouvais potentiellement trouver un lien ou une forme de continuité avec mon précédent travail de recherche, et au travers de laquelle je pouvais en quelques sortes prolonger mes réflexions sur la représentation des identités culturelles. De manière pratique, n'étant plus au Québec, il m'a alors fallu tenter de définir une thématique et un sujet qui me permettraient d'aborder et d'analyser des éléments en rapport avec l'identité et la culture québécoise, cette fois-ci à Paris pour des raisons d'accès au terrain de recherche. De prime abord, l'approche du terrain constituait pour moi la principale difficulté, n'étant alors plus en position idéale pour me pencher sur de telles problématiques puisque n'étant plus sur place.

C'est de cette manière que j'ai petit à petit envisagé d'étudier la diaspora québécoise de Paris, sujet qui me permettait de rester en adéquation avec mes intérêts de recherche mais aussi en lien avec mon précédent mémoire de recherche au travers duquel je me penchais sur la représentation et la représentativité de la culture québécoise au sein des cabanes à sucre. Il me fallait cependant préciser cette idée et identifier une thématique plus précise qui pouvait trouver écho dans mes précédentes recherches tout en me permettant d'explorer un nouvel aspect de la culture québécoise, et ce en tenant compte des potentielles difficultés et questions d'accès au terrain qui se poseraient du fait de ma présence en France. Mon éloignement géographique du Québec représentait en effet une difficulté d'accès au terrain fondamentale à prendre en compte dans le choix de la thématique et la détermination de mon sujet. Il me fallait ainsi identifier un objet d'étude et de recherche qui me permettait d'adopter une nouvelle posture de chercheuse étudiant un aspect de la culture québécoise, cette fois-ci en France et non plus au Québec.

J'ai ainsi envisagé d'étudier la question de la culture et de l'identité québécoise en

France, plus particulièrement de sa diaspora et des réseaux de sociabilités et de pratiques qui en découlent, qu'elles soient socio-culturelles, politiques, associatives, médiatiques, morales ou religieuses. J'ai ainsi précisé ma thématique d'étude en choisissant d'étudier et de tenter d'identifier de manière plus spécifique des réseaux de pratiques culturelles au sein de la diaspora québécoise de France. L'idée de ce travail de recherche consistait donc à étudier les comportements de la diaspora québécoise de France, en identifiant des pratiques de sociabilité et habitudes socio-culturelles ou médiatiques qui rendraient compte de certaines marques d'identité, au travers de lieux qui pourraient donner à voir des comportements et réseaux de pratiques culturelles dites québécoises, et ce à France.

Cet axe de recherche me permettait ainsi d'aborder les réseaux de pratiques dans toute leur multiplicité et leur richesse puisqu'il me permettait d'observer comment des traits culturels québécois se cristallisent au travers de la cuisine, du monde culturel ou universitaire, de la sphère médiatique, etc. L'intérêt de ce sujet repose également sur le fait d'analyser et de comprendre d'éventuelles logiques de passerelles culturelles qui seraient à l'oeuvre entre le pays d'origine et le pays d'accueil, à savoir le Québec et la France, et qui rendraient compte de dynamiques complémentaires d'attachement et de détachement entre les deux cultures respectives. Tous ces aspects m'ont alors poussé à aborder la diaspora comme une construction éminemment riche qui cristallise de nombreuses pratiques, réseaux et comportements qui donnent à voir un ensemble de trajectoires et parcours diasporiques à la fois individuel et collectif qui redéfinissent les identités culturelles individuelle et collective.

Au regard de l'ensemble de ces éléments, il m'intéressait donc de mettre en exergue une certaine forme de dualité et de complémentarité culturelle, au sens de la dimension communautaire de la culture en lien avec le groupe d'origine donnant à voir des comportements et pratiques culturelles qui se détacheraient ou non et de manière plus ou moins volontaire de ce groupe d'origine pour se calquer sur des pratiques et habitudes relatives à la communauté d'accueil, ici la France. J'ai ainsi souhaité étudier les dynamiques de créolisation et de circulation des identités et pratiques entre communauté d'origine et communauté d'accueil, qu'elles soient sociales, culturelles, politiques ou professionnelles, au sein de la diaspora québécoise de France. J'ai ainsi émis la problématique suivante :

Dans quelle mesure la diaspora québécoise de France cristallise des réseaux de sociabilité, pratiques et habitudes culturelles qui reflètent une dynamique de dualité/complémentarité entre communauté d'origine et communauté d'accueil ?

La pose du cadre d'analyse au travers de cette problématique m'a ainsi permis d'énoncer trois hypothèses. La première est que les québécois de France cherchent à se rassembler et à entretenir un lien collectif à leur arrivée en France. La deuxième hypothèse consiste à dire qu'il existe des réseaux de sociabilité et pratiques culturelles, sociales, et médiatiques spécifiquement québécoises observables au sein de la diaspora québécoise de France. La troisième est que l'existence de ces réseaux de sociabilité et de pratiques cristallisent une véritable volonté de la part des québécois de France de conjuguer leur appartenance à leur communauté d'origine et à leur communauté d'accueil. Enfin, la quatrième hypothèse consiste en l'idée que ces réseaux de sociabilité et de pratiques rendent compte d'un fort sentiment communautaire entre québécois de France et participent de la construction d'une identité culturelle québécoise collective en France.

Pour répondre à ces hypothèses et mener à bien mon analyse, j'ai effectué un choix d'outils méthodologiques reposant notamment sur la réalisation d'une étude de terrain constituée de plusieurs entretiens réalisés avec des québécois ou franco-québécois ayant vécu ou vivant encore en France. En parallèle de ces entretiens, j'ai élaboré la seconde partie de ma méthodologie au travers de la recherche de références bibliographiques pertinentes. Dans un premier temps, j'ai ainsi mobilisé dans mon analyse des ouvrages, extraits d'ouvrages et textes universitaires relatifs à la notion de diaspora, qui m'ont tout d'abord aidé à réduire le flou qui enveloppe généralement cette notion dans le discours social contemporain, tout en me permettant de comprendre les enjeux et problématiques qu'elle soulevait. Je me suis ainsi tournée vers la revue *Trace* de l'ENS publiée en 2012, qui regroupe plusieurs textes traitant de la notion de diaspora sous de nombreux angles différents m'ayant permis d'aborder la notion plus sereinement. J'ai également utilisé de nombreux extraits d'ouvrages et textes disponibles sur les plateformes Cairn, Persée ou Revues.org et qui ont constitué une source de ressources théoriques très variées sur les différents thèmes et aspects que je souhaitais aborder au cours de mon travail, tels que des thèmes liés à la construction et à l'évolution de l'identité culturelle, aux médias diasporiques en ligne et hors ligne, au sentiment d'appartenance culturelle et de revendication d'appartenance ou encore à l'évolution des pratiques

médiatiques des diasporas.

Pour répondre à mes hypothèses et problématique au travers de mes choix méthodologiques, j'ai établi un plan constitué de deux grandes parties retraçant ma réflexion progressive à l'égard de mon sujet. Dans un premier temps, nous nous focaliserons sur la dualité existante entre le travailleur immigré et le migrant diasporique concernant les problématiques de contradiction et domination au cœur des diasporas. Cette partie nous permettra de mettre en exergue la complexité de la notion de diaspora, la dimension de géographie variable qui est omniprésente ainsi que les problématiques de solidarité et communautarisme qui sont à l'œuvre au sein des diasporas et qui rendent compte des liens de tension qui existent au sein de ces dernières et des enjeux qui en découlent. Cette première partie nous permettra d'opérer un glissement vers la deuxième partie en nous penchant sur la diaspora comme élément de mise en lumière/cristallisation de réseaux de pratiques culturelles rendant compte d'une dualité entre attachement et détachement envers la communauté d'origine et d'accueil. Cette deuxième partie nous permettra d'analyser et comprendre les processus d'identification et d'appartenance culturelles au travers de pratiques qui rendent compte d'un sentiment d'appartenance qui cristallise une forme d'identité culturelle individuelle et collective spécifique, et ce notamment au travers des médias diasporiques et des pratiques en ligne qui reçoivent ces identités.

I. Dualité entre travailleur immigré et migrant diasporique : problématiques de contradiction et domination au cœur des diasporas.

Le terme diaspora englobe et sous-tend de nombreuses acceptions, tant d'un point de vue sociologique, culturel, politique ou encore géographique, si bien qu'il en devient souvent difficile voire impossible d'identifier et comprendre de manière claire ce qu'il englobe, ce à quoi il fait référence et les enjeux qu'il soulève. En effet, la diaspora est un mot éminemment riche et complexe, qu'il convient d'interroger à bien des niveaux tant il rend compte de disparités à la fois théoriques mais aussi observables dans les faits. Tout l'intérêt de l'étude des diasporas repose dans l'analyse et la compréhension des multiples enjeux qu'elle soulève, à la fois en termes d'identité, qu'elle soit individuelle ou collective, de sentiment d'appartenance à une communauté particulière, ou encore de réseaux de pratiques ou de liens diasporiques aussi divers soient-ils qui en découlent. Cette première partie sera donc consacrée à étudier et interroger le concept de diaspora afin de soulever et mettre en lumière toutes les mises en tensions et problématiques de contradiction et domination qu'elle cristallise. Cette première partie nous permettra ainsi d'introduire la seconde partie par laquelle nous serons alors d'avantage en mesure d'entrer dans l'analyse de réseaux de pratiques à proprement parler, à partir des éléments d'identification et de compréhension développés dans cette première partie.

1. Diaspora : un terme riche et complexe qui se banalise, incarne et sous-tend différentes acceptions.

Comme brièvement évoqué précédemment, la diaspora est une notion éminemment complexe qui tire cette complexité de la richesse des manières par lesquelles il est possible de l'aborder, l'analyser et la comprendre. Sa complexité tient entre autre au fait que, de par ses multiples acceptions, la notion tend à se banaliser et à être empruntée par des entités diverses pour décrire et catégoriser des situations, des populations, groupements, communautés (en ligne ou non) ou des mouvements tous plus différents les uns des autres. Par ce phénomène de banalisation, la diaspora tend alors à devenir une notion fourre tout et donc à perdre son sens. Si ce travail de recherche n'a pour objectif de dépeindre de manière exhaustive toutes les acceptions qu'il est possible de considérer du terme diaspora, en envisager les différentes dimensions, à la fois socio-culturelles, religieuses, symboliques, géographiques et politiques apparaît toutefois

nécessaire pour comprendre les dynamiques et tensions parfois ambiguës et contradictoires qu'elles sous-tendent et cristallisent.

A. Ambiguïté et banalisation du terme diaspora.

Pour comprendre la notion de diaspora, il est intéressant d'envisager dans un premier temps son ambiguïté, qui peut être a minima considérée au travers de la notion de dispersion², au sens de la dispersion géographique et spatiale d'un peuple ou d'une communauté donnée. Dans le domaine de la recherche, son acception la plus fréquente désigne à la fois une population déplacée de manière géographique (exemple de la diaspora juive ou noire), le phénomène géographique de dispersion d'un peuple en lui-même, ou une partie d'une population dispersée de manière très localisée, telle que la diaspora québécoise de France notamment³. Cette dernière acception semble être la plus fréquemment utilisée, notamment dans le champs de la recherche scientifique, qui continue d'aborder la notion de diaspora comme intimement liée à la dimension ethnique d'un groupe. Ces considérations rendent compte de l'ambiguïté que peut revêtir la notion, et du sens réducteur qui peut être invoqué.

La complexité du terme diaspora provient notamment de la banalisation du terme et du sens qu'il revêt dans l'espace public. Très longtemps associé à l'histoire de la communauté juive⁴, l'engouement pour cette notion a été tel qu'elle a fait l'objet d'une grande quantité de travaux de recherches dans le monde académique et d'une utilisation croissante pour décrire des situations et conjonctures diverses dans l'espace et le discours public. Les sciences sociales ont ainsi pendant longtemps considéré le concept de diaspora comme rendant compte des flux de populations, sans toutefois en saisir les enjeux identitaires qui en découlent, comme l'explique Chantal Bordes-Benayoun : « Depuis quelques années, le terme de diaspora fait l'objet d'une floraison de travaux académiques, mais aussi d'utilisations dans le discours public. Cet engouement pour un terme, hier associé pour beaucoup, pour ne pas dire pour l'essentiel, à l'histoire des Juifs,

2 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM. « Diaspora(s) : liens, historicité, échelles ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 7-18, 2012.

3 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM, *ibid.*, p. 7-18.

4 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

correspond à un moment particulier dans l'évolution des phénomènes migratoires et à un changement de paradigmes dans les sciences sociales. Mal préparées, notamment en France, à saisir les mouvements identitaires des années 1980, celles-ci semblent avoir misé sur le concept de diaspora pour aborder la complexité actuelle des flux de populations. »⁵.

En parallèle, des populations qui se font de plus en plus nombreuses, diverses et variées, commencent à invoquer et utiliser le terme pour « défendre leurs droits (comme les revendications autochtones), organiser leur mouvement national (les Palestiniens) ou imposer l'idée de leurs intérêts communs par-delà les distances géographiques et historiques qui opposaient leurs membres (diaspora noire des Amériques). »⁶ On constate donc que l'utilisation du terme diaspora s'empreint alors d'une dimension fortement symbolique puisqu'elle permet à des populations d'individus de se saisir de cette notion pour clamer et défendre leur existence, plus particulièrement dans leurs particularismes quels qu'ils soient, en invoquant leurs droits de manière générale et leur droit d'exister en tant que tel au travers notamment de mouvements nationaux. La notion d'intérêt et qui plus est d'intérêts communs, de leur mise en lumière dans l'espace public et de leur défense commence donc à être revendiquée et ce parfois et souvent en transcendant les distances, qu'elles soient géographiques ou historiques. On constate donc que les diasporas se parent d'une valeur symbolique et politique pour les populations, qui en font un moyen de revendication identitaire dans un contexte de plus en plus globalisé, leur permettant de se rassembler et de revendiquer leurs existence et identité, comme le soulignent Chantal Bordes-Benayoun et Dominique Schnapper : « Dans le contexte global, les diasporas ont pris une valeur symbolique et politique pour les peuples éparpillés désireux d'affirmer leur unité et leur présence sur la scène mondiale. Si elles évoquaient hier l'exil et l'exclusion de peuples sans attaches, elles ont aujourd'hui pris le sens positif attaché aux revendications identitaires transnationales et acquis la dimension d'un mythe »⁷. Ainsi, comme le précisent Chantal Bordes-Benayoun et Dominique Schnapper, si le terme diaspora pouvait auparavant renvoyer à un imaginaire de séparation et d'éloignement, qu'il soit géographique, identitaire ou encore historique, il permet à l'inverse aux populations qui s'en saisissent d'invoquer le terme de manière

5 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

6 Chantal BORDES-BENAYOUN, *ibid.*, p. 13-31.

7 Chantal BORDES-BENAYOUN, Dominique SCHNAPPER. *Diasporas et nations*. Paris : Odile Jacob, 2006.

positive, comme élément permettant de mettre en rapprochement, et non plus uniquement en distance, les populations entre elles. Les revendications identitaires se construisent donc dans un premier temps au travers de ce terme de diaspora, qui ne renvoie plus (ou plus uniquement) à l'exil mais bien à l'unité, au rassemblement, géographique, historique ou identitaire. De la notion « de » ou « d'une » diaspora, on passe donc à la notion « des » diasporas, dans leur multiplicité et diversité. Le terme ne saurait donc plus se réduire à la définition d'une population déplacée mais bien de populations qui sont multiples et diverses.

Il est intéressant de cette manière de noter que les diasporas relèvent alors dans un sens d'une certaine utopie, au sens d'un terme qui rassemblerait plus qu'il ne sépare et ne ségrègue, au sein d'un idéal que serait un monde sans frontières géographiques ou identitaires, qui freineraient voire empêcheraient le rassemblement des peuples de quelque manière que ce soit. Le terme aurait donc également tendance à se centrer uniquement sur les dimensions vertueuses et connotées positivement de solidarité, rassemblement, mobilité et liberté qui pourraient tendre à minimiser voire effacer les différences, qu'elles soient culturelles ou identitaires, géographiques ou historiques. Chantal Bordes-Benayoun parle alors de « citoyen du monde »⁸ qui transcende les frontières et ses attaches pour s'orienter vers un « métissage généralisé »⁹ : « L'utopie d'un monde sans frontières et fraternel inspire ceux qui s'y reconnaissent comme ceux qui s'y réfèrent. Par leurs vertus supposées, fidélité, solidarité, mais aussi mobilité, adaptation, inventivité, innovation, capacité à produire de la richesse, ces « championnes historiques », douées de liberté et capables de traverser les siècles, annonceraient la venue du citoyen du monde, passant les frontières, débarrassé de ses attaches et disponible à une sorte de métissage généralisé, horizon vers lequel les sociétés devraient se diriger pour contrer les effets négatifs de la mondialisation. »¹⁰. La dimension utopique des diasporas ferait donc référence à une certaine dynamique de créolisation, au sens d'un certain mélange des identités qui mènerait à un certain folklore, qui permettrait de dépasser les effets négatifs de la mondialisation.

Ces éléments permettent alors de nuancer la stigmatisation première qui tendrait à enfermer le terme de diaspora dans sa dimension géographique, à savoir le lien entretenu par les frontières géographiques, donc la nationalité. Il est intéressant et nécessaire de

8 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

9 Chantal BORDES-BENAYOUN, *ibid.*, p. 13-31.

10 Chantal BORDES-BENAYOUN, *ibid.*, p. 13-31.

considérer que la diaspora ne se réduit en rien à la nationalité au sens d'un regroupement d'individus partageant la même nationalité et partageant ou ayant partagé les mêmes frontières géographiques au regard de leur pays et communauté d'origine. L'idée que le rassemblement identitaire est en lien avec le rassemblement géographique n'est fondamentalement pas fausse, mais loin d'être suffisante et nécessaire pour considérer l'ensemble des diasporas. Bien que le terme puisse évidemment englober cet aspect et dénote l'entretien d'un lien fort avec ses origines propres et son pays ou sa communauté d'origine, il ne saurait s'y réduire. Cependant, il est intéressant de noter que dans le cas de l'étude de la diaspora québécoise de France et des réseaux et liens diasporiques qui en émergent, la dimension identitaire nationale et communautaire est particulièrement invoquée et même revendiquée, et ce au delà des frontières spatiales géographiques du Québec, élément sur lequel nous aurons l'occasion de revenir dans la suite de ce travail.

B. Mondialisation, échelles et flux : mise en dialogue des territoires, des pratiques et des identités.

Si la notion de diaspora est fortement et intrinsèquement liée aux notions d'identité, de rassemblement (géographique, historique ou identitaire), de revendication des droits et intérêts communs, elle entre également en résonance avec la notion de flux, qui se place au cœur de l'ensemble de ces problématiques. En effet, le terme même de diaspora repose sur cette notion même de flux, mais pas seulement géographique, au sens de déplacement d'une population, comme on pourrait l'entendre au premier abord. Le terme diaspora s'est en effet longtemps vu considéré uniquement ou presque au travers de sa dimension géographique, à savoir la notion de flux au sens de déplacements géographiques de groupes d'individus ou de populations. Cependant, comme abordé précédemment et au regard des multiples problématiques et enjeux de revendication identitaire et d'intérêts communs invoqués par les populations, la notion de flux reste centrale dans l'approche du terme de diaspora, mais ne saurait se réduire et être considérée seulement au travers du prisme géographique. On parle en effet « des » diasporas » et non « de » ou « d'une » diaspora au sens où ces dernières sont éminemment multiples dans un cadre de plus en plus globalisé.

La mondialisation, en plus de flux physiques et géographiques de personnes, a

donc permis et permet encore la mise en circulation, certes d'individus, au sens de déplacement, mais également la mise en circulation de pratiques et habitudes socio-culturelles au sens large, de pratiques identitaires, médiatiques, alimentaires etc. La notion de flux permet donc de mettre en circulation, en mouvement, des éléments immatériels tels que culture, identités, pratiques diverses, qui traversent alors les frontières et s'exportent à travers le monde, au fil des migrations géographiques. La mondialisation a donc mis en mouvement des biens, idées, pratiques et services qui accompagnent les flux physiques d'individus, qui ne sauraient être considérés de manière totalement indépendante les uns des autres. De cette manière, il est important de noter que la diaspora est donc fondamentalement une entité qui est en mouvement, et ce de manière permanente, en termes de flux géographiques, identitaires et de pratiques, bien qu'on puisse avoir tendance à la considérer, l'envisager et donc tenter de la comprendre et l'analyser au travers du prisme de la sédentarité.

Cette dynamique de mouvement est particulièrement vraie et s'observe assez facilement dans le cadre de l'étude de la diaspora des québécois de France, où l'on constate que cette diaspora ne se réduit en rien en la simple présence de personnes de nationalité québécoise ou franco-québécoise sur le territoire français, mais correspond davantage à des logiques d'allers-retours de ces flux entre le Québec et la France. Les individus sont en effet, de manière générale, façonnés par leurs culture et par leur habitus culturel qui donnent à voir des habitudes culturelles, alimentaires, médiatiques ou socio-culturelles. Dans le cas de la diaspora québécoise de France, on constate dans les entretiens menés auprès de québécois et franco-québécois que ces individus sont vecteurs d'une mise en circulation d'habitudes qu'ils ont importés avec eux, de manière à la fois consciente et inconsciente, et de nouvelles habitudes du pays d'accueil qu'ils exporteront à leur retour au Québec, dans une dynamique de circulation des flux qui va impacter les réseaux de pratiques individuels et collectifs, élément sur lequel nous reviendrons plus en détail au cours de la deuxième partie.

A l'inverse, considérer et étudier les diasporas uniquement au travers du prisme de la mobilité peut être réducteur, au sens où il peut exister plusieurs types de diasporas, au sens de populations déplacées géographiquement, à la fois nomade et sédentaire. Cependant, il est important de noter que cette notion de sédentarité ne peut s'appliquer à la dimension immatérielle que revêt les diasporas, à savoir l'ensemble des réseaux de pratiques culturelles et des éléments identitaires de revendication, qui sont en perpétuelle

évolution et ne stagnent jamais de manière fixe dans le temps et l'espace sans possibilité de changement, d'évolution ou de mise en circulation. C'est ici que réside toute la difficulté et le risque à considérer la diaspora uniquement au travers de la mise en mouvement ou de la sédentarité, plus qu'au travers d'un équilibre mêlant les deux. En effet, on peut envisager d'une certaine manière qu'une population diasporique, au sens de déplacée géographiquement, soit au fil du temps davantage considérée comme sédentaire dans son pays d'accueil plus qu'en réel mouvement géographique perpétuel. C'est de cette manière que dans le cas de la diaspora québécoise de France, les populations se retrouvent sédentarisées en France, au sens d'une sédentarité géographique, tandis que les réseaux de pratiques diasporiques continuent quant à eux de circuler entre le Québec et la France au fil du temps, les pratiques culturelles et identitaires résultant fondamentalement de l'expérience de vie, se construisant et évoluant au fil du temps. On peut donc parler en ce sens d'une certaine fluidité de la diaspora, plus que de mise en mouvement ou circulation, comme le souligne Chantal Bordes-Benayoun : « Pari difficile, illusoire peut-être, que ce choix du mouvement et de la fluidité que manifeste l'arrivée de la notion de diaspora. »¹¹. Cette notion de fluidité permet alors une certaine forme de mise en dialogue entre les territoires, les pratiques et les identités, éléments fondamentaux qui incarnent les diasporas, comme l'explique Martine Dionne : « Alors si vous entendez culture comme façon de vivre, way of life, à ce moment là c'est vrai que j'ai gardé beaucoup de coutumes québécoises, en termes de nourriture, en termes de façon de recevoir les gens, de choses que l'on aime bien manger », et « quand on parle de culture, de pratiques culturelles, on parlait de coutumes, je parlais de coutumes culinaires, eh ben voilà, je pense qu'on a un regard, qu'on a des valeurs, qu'on a amené en France et qu'on veut défendre et qu'on va défendre ici et qui ne sont pas les mêmes valeurs qu'en France ». L'ensemble de ces pratiques et habitudes culturelles entrent alors en dialogue avec sa construction identitaire, témoignant de la logique de flux qui se met en place entre les deux cultures : « Du coup par moment on me considère comme n'étant plus québécoise, car ce que je réfléchis, ce que je renvoie, c'est qu'il y a un mélange des deux, une façon d'être française et une façon d'être québécoise ». Emmanuelle Dupéré témoigne également de cet aspect, et l'on observe alors une véritable logique de circulation des flux entre pays d'origine et d'accueil, au point qu'ils restructurent l'identité diasporique : « Je pense aussi que bizarrement, je me suis un peu adaptée aux mentalités

11 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

françaises, et aujourd'hui j'aurais certaines difficultés avec certaines mentalités québécoises. Je dis bizarrement parce que le Québec, au début c'était plutôt le contraire j'ai eu beaucoup de difficultés en arrivant en France ».

Cette notion de fluidité est ainsi intéressante pour aborder les diasporas, de part le rapport à l'espace auquel elle invite. En effet, comme développé précédemment et selon l'acception traditionnelle populaire, la diaspora a souvent été abordée au travers de la dimension spatiale liée au déplacement géographique d'un peuple. Cette considération n'est pourtant pas suffisante pour dépeindre le spectre des multiples problématiques et enjeux culturels, identitaires, politiques et géographiques que sous-tendent les diasporas, et c'est ici que le concept de fluidité démontre toute son utilité et tout son sens : « Selon une acception classique, on peut définir la diaspora comme la dispersion géographique d'un peuple qui conserve le sentiment d'une unité en dépit de la distance et cultive la volonté de se référer à une histoire commune, nourrit un mythe du retour consigné dans un récit élaboré et transmis de génération en génération. La dimension territoriale y est à la fois importante, mais toujours liée à l'histoire et à la mémoire des dispersés »¹², comme on peut le constater au travers des propos de Julie Dorval « Ben ça trotte toujours. Moi j'ai jamais quitté le Québec, moi je suis québécoise avant tout. Ça va faire 20 ans que je suis ici, je suis partie à 23 ans donc j'arrive quasiment à la moitié de ma vie ici, mais moi je suis française parce que j'ai les papiers français maintenant, mais je suis québécoise avant tout. En fait dans mon fond intérieur j'ai jamais complètement quitté le Québec et je suis juste en passage ici puis je repartirai là-bas » ou de Guylaine Tremblay Boyer « Je me sens québécoise. C'est mes origines, je suis québécoise. Je me sens aussi française mais je serai toujours d'abord québécoise, parce que c'est là d'où je viens ».

Le lien à la terre d'origine est donc fondamentalement fort chez les québécois et franco-québécois de France, qui ressentent un attachement très fort envers le Québec. On observe donc une forte volonté de se référer à cette terre d'origine et aux racines culturelles dans le cas de la diaspora québécoise de France et ce lien contribue à entretenir un fort sentiment d'appartenance identitaire envers le pays d'origine, et ce même après plusieurs années passées dans le pays d'accueil, comme en témoigne également Emmanuelle Dupéré : « Ca c'est quelque chose où je vais toujours dire que je suis québécoise, après je vais dire que je suis québécoise vivant en France, ou que je suis franco-québécoise, mais je me sens vraiment québécoise quoi ».

12 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

On constate de cette manière que la relation à l'espace est fortement liée à des problématiques identitaires et culturelle. On observe donc dans un sens au travers de ces témoignages une mise en équilibre entre éloignement et rassemblement, au sens d'un éloignement géographique dû à une mise en circulation des populations, qui ne saurait en rien réduire ou annihiler la volonté de rassemblement et d'unité des individus. La dimension territoriale, bien que fondamentale, entre donc en équilibre avec la notion d'unicité, de commun, au sens d'une volonté d'entretenir et cultiver une histoire commune, une certaine culture commune, ou dans une moindre mesure, un réseau de pratiques culturelles commun, une certaine mémoire liée à la communauté d'origine, mais pas uniquement dans sa dimension territoriale. La manière d'envisager les liens entre identité, culture et territoire se ré-articule donc, avec un certain effacement des frontières, la dimension géographique n'étant plus suffisante pour invoquer le commun et l'unité. Des populations déplacées géographiquement à des endroits différents peuvent donc chercher à entretenir ce socle commun lié au pays et aux culture et communauté d'origine. C'est notamment le cas de Guylaine Tremblay Boyer, qui rejoint à son arrivée en France l'Association des Tremblay de France, au travers de laquelle les individus se regroupent autour du fait de partager le même nom, le nom Tremblay étant le plus répandu au Québec et étant paré d'une symbolique très forte au regard de la figure de Michel Tremblay, romancier, dramaturge et écrivain très connu au Québec : « Alors je fais partie d'une association, parce que mon nom de jeune fille c'est Guylaine Tremblay, et il faut savoir que Tremblay c'est le nom le plus courant au Québec, et donc il y a une association qui s'appelle Les Tremblay de France dont je faisais partie. Et quand je suis venue en France, j'ai demandé à cette association les contacts de l'association en France, et donc on fait partie de cette association. Donc c'est assez marrant parce que Tremblay, ça fait aussi référence à Michel Tremblay, un écrivain québécois très connu, et donc les gens de cette association qui portent le même nom, au final c'est moi la seule étrangère de l'association mais c'est moi qui a le plus de lien au niveau du nom par rapport à ça et le nom Tremblay au Québec, donc voilà c'est assez drôle ». On constate donc ici une volonté de regroupement autour d'un élément d'histoire et de mémoire commun, ici le nom Tremblay, qui représente une symbolique d'appartenance assez forte en lien avec le Québec, et ce au delà des frontières du Québec, pays d'origine de Guylaine. On retrouve également cette dimension dans la culture, avec Martine Dionne qui, une fois sa carrière dans le monde des arts culturels à la Délégation du Québec terminée, rejoint une association franco-québécoise sur des problématiques culturelles communes à la France

et au Québec : « Après avoir quitté mon travail on m'a demandé de continuer à faire partie de cette association franco-québécoise sur des lieux de mémoire communs, des mémoires culturelles, historiques etc., et j'ai accepté ». On note donc une forme de volonté de se retrouver autour de problématiques culturelles, historiques qui constituent un socle avec la terre d'origine. Cette volonté d'entretenir le commun relève alors généralement d'un sentiment d'appartenance à la culture d'origine qui reste assez présent dans l'identité culturelle, parfois pour venir palier un manque dû à la distance géographique, comme le précise Martine Dionne : « Oui, oui oui, ça me conforte, ça m'oxygène, parce que c'est vrai que aussi, c'est un sentiment qui est là, mais dans les souvenirs, dans le manque, des choses du Québec qui maintenant me manquent. Et ça tout d'un coup on a l'impression qu'on est en train de corriger un manque, en faisant des choses, en participant à une association ». L'immatériel et le symbolique viennent alors en quelques sortes palier à la distance spatiale, ré-articulant le rapport à la distance et mettant alors en dialogue les dimensions identitaire, culturelle et territoriale, qui cristallisent alors certains réseaux de pratiques diasporiques.

Au travers de cette approche, on décentralise alors les éléments fondamentaux qui composent les diasporas et qui permettent de les aborder, à savoir les distances, qu'elles soient géographique, culturelle, politique, ou identitaire. En envisageant de manière différente la distance autrement qu'à travers l'unique prisme de la distance géographique, et bien que la dimension territoriale reste fondamentale dans l'approche des diasporas, on envisage alors davantage les trajectoires et parcours individuels plutôt que les dynamiques de groupe uniquement, et les centralités de la diaspora se font alors multiples : « Ce n'est pas seulement parce que la réalité migratoire et géopolitique contemporaine a changé d'échelle que cette perspective spatiale s'est imposée, c'est aussi parce que l'attention plus grande portée aux parcours individuels et à la subjectivité de celles et ceux qui les accomplissent impliquait de considérer avec plus de profondeur le rapport aux espaces parcourus et le sens que chaque lieu, chaque territoire traversé pouvaient revêtir. Le modèle de la diaspora s'impose alors comme celui qui donne à voir des relations réelles et symboliques entre des territoires multiples qui finissent par s'imposer au fil du temps comme autant de centralités de la diaspora »¹³. C'est de cette manière que l'on observe au sein de la diaspora québécoise de France des individus qui

13 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

entretiennent un fort sentiment d'appartenance envers leur terre d'origine, à savoir le Québec, en ressentant le besoin et l'envie de se regrouper autour du commun, tandis que d'autres individus ressentiront moins ce besoin alors même que leur lien entretenu avec le Québec reste également très fort. Cette reconsidération des centralités de la diaspora permet alors d'envisager la multiplicité des trajectoires des individus de la diaspora, qui viennent alors chacun nourrir la diaspora de leur expérience individuelle.

On envisage alors ainsi davantage la diaspora comme un modèle permettant de faire dialoguer des territoires entre eux et permettant de cristalliser tout un réseau de relations, à la fois réelles et symboliques entre ces territoires, qui témoignent de la considération de plus en plus importante des parcours et trajectoires individuelles. Ces derniers permettent en effet, si on les considère dans leur entièreté, de créer des relations variées entre des territoires multiples qui n'auraient pas été considérés de prime abord si l'approche des diasporas était restée à une échelle macro du territoire. On considère donc davantage la dimension symbolique de l'individuel en termes de parcours, au travers de l'articulation entre des territoires divers qui constituent alors de nouvelles centralités d'approche pour la diaspora. Cela permet alors de sortir du modèle qui tendrait uniquement à considérer les diasporas au travers de leurs dynamiques de groupe sans prendre en compte tout l'apport que la considération de ces trajectoires personnelles peuvent apporter. Selon cette approche des diasporas qui reconsidère la distance et le lien entretenu avec la dimension spatiale et territoriale, on peut alors parler « d'expérience spatiale multipolaire »¹⁴, au sens d'une ré-articulation du modèle binaire des migrations qui peut alors se décrire comme une « relation triangulaire entre '*ici, là-bas, ailleurs*', qui sont autant d'espaces d'identification, mais aussi de relations concrètes réelles ou possibles. *Ici*, dans un territoire d'installation, de passage ou de circulation (Tarrus, 2007), *là-bas* le pays de départ(s) et de retour(s), *ailleurs* (les territoires de destination possible où d'autres de la famille ou du pays sont installés). Ainsi la notion essaie de tenir ensemble les réalités concrètes, mais aussi les horizons symboliques dans et vers lesquels les hommes évoluent »¹⁵.

Il est intéressant de voir que selon cette approche, ce n'est pas seulement le

14 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

15 Chantal BORDES-BENAYOUN. « Revisiter les diasporas ». *Diasporas, histoire et sociétés*, n° 1, 2002. p. 9-21.

territoire d'origine et de départ, le « là-bas », ou le territoire d'accueil, le « ici », qui constituent des éléments de repères et d'identifications, mais chaque territoire potentiellement inscrit dans une trajectoire personnelle (soit chaque destination possible et envisageable) peut également constituer un espace d'identification. On a donc une véritable volonté d'articuler le réel avec le symbolique, au sens où la diaspora transcende cette dimension uniquement spatiale tangible et réelle, mais qu'elle s'étend bien au delà du réel avec une forte dimension symbolique, renvoyant à toutes les potentielles destinations qui pourraient s'inscrire dans la continuité des trajectoires personnelles.

Au regard de tous ces éléments, il est intéressant de considérer que les diasporas sont donc des entités éminemment riches et complexes qu'on ne saurait réduire à quelques composantes ou critères restreints. L'ensemble de ces éléments nous permet donc de noter l'existence d'une ligne de fracture au sein de la recherche, entre ceux d'une part qui tendent à envisager les diasporas au travers d'un certain nombre de critères prédéfinis, et ceux qui envisagent les diasporas comme des constructions en mouvement et évolution permanente qui ne sauraient se réduire et/ou se définir au travers de quelques critères identifiables et fixes. On note donc une différence entre chercheurs considérant les « 'diasporas centrées', c'est à dire ceux qui envisagent les diasporas à travers un certain nombre de critères restreints (ils se basent sur quelques idéals typiques de diasporas), et les 'diasporas hybrides', c'est à dire ceux qui considèrent dans la continuité des cultural studies les diasporas comme 'des points de départ non-normatifs' (Clifford, 1994, p. 306), permettant de mieux saisir le caractère hybride ou globalisé des identités postmodernes ou contemporaines (Hall, 1990 ; Ang, 1993 ; Gilroy, 2010 ; Appadurai, 1996) »¹⁶. Les diasporas ne sauraient donc être réduites, dans une tentative de définition permettant leur approche, à l'élaboration d'une liste de critères qui seraient applicables à chaque diaspora, mais constituent bien des modèles hybrides en mouvement et en évolution quasi-constante qui cristallisent des identités postmodernes ou contemporaines multiples. On observe ainsi un clivage entre une « définition fermée » et une « définition ouverte »¹⁷ de la notion de diaspora, qui rend compte d'une disjonction de points de vue entre ceux qui utilisent le terme diaspora avec parcimonie et ceux qui tendent à l'utiliser pour définir de plus en plus de groupes, communautés et phénomènes sociaux. On a donc une distinction de considération qui transparaît dans les différentes définitions qui sont données de la diaspora, avec des définitions fermées et ouvertes qui s'opposent parfois et

16 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM. « Diaspora(s) : liens, historicité, échelles ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 7-18, 2012.

17 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM, *ibid.*, p. 7-18.

rendent compte d'une dynamique d'opposition entre des approches centrées versus des approches décentrées. Ce hiatus change totalement la manière de définir, percevoir, aborder et analyser les diasporas, avec d'un côté une vision de la diaspora comme élément fixe qui stagne dans le temps et l'espace, et de l'autre côté une vision de la diaspora comme construction hybride qui ne répond à aucun critère précis, ou tout du moins qui ne répond à aucuns critères prédéfinis qui seraient des éléments constitutifs des diasporas et qui permettraient de les définir comme telles.

Si cette distinction a pu poser autrefois problème dans le monde de la recherche universitaire puisque créant de nombreux désaccords entre certains chercheurs et théoriciens qui ne parvenaient à s'accorder sur la manière de définir et donc d'étudier les diasporas, la recherche universitaire n'a sur le long terme pas tant été touchée par cette différenciation, qui n'a de fait pas réellement impactée la réalité des diasporas. On n'observe donc plus d'antagonisme entre les deux conceptions qui poserait problème dans la manière d'approcher théoriquement et donc d'étudier la notion de diaspora. A l'inverse, on constate même que cette « dispersion du terme diaspora »¹⁸ témoigne en réalité de sa capacité à produire du sens dans « l'analyse des groupes migratoires et des franchissements de frontières contemporains »¹⁹. De cette manière, la diaspora serait donc « un révélateur particulièrement efficace de l'historicité des migrations et d'une nouvelle manière d'en appréhender les échelles »²⁰, plus qu'un « cadre prédéterminé auquel doivent répondre un certain nombre de critères paradigmatiques (qu'ils soient fermés ou ouverts) »²¹. Loin de déstabiliser ou créer une difficulté d'approche de la notion, ce tournant critique dans la manière d'appréhender et définir le terme a donc à l'inverse été producteur de sens et a ainsi permis d'aborder les groupes de populations et l'histoire de leur mise en mouvement et de leurs déplacements de manière plus spécifique, en élargissant le cadre d'analyse à d'autres échelles : « L'univers des diasporas semble [...] répondre à la nécessité de prendre en compte les changements d'échelle actuels, la diversité des flux et les relations entretenues entre les peuples dispersés »²², élément sur lequel nous reviendront dans la suite de ce travail de recherche notamment au travers de l'étude des nouvelles pratiques médiatiques diasporiques permises par l'avènement du

18 Rogers BRUBAKER. « The "Diaspora" Diaspora », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 28, no 1, p. 1-19, 2005

19 Aihwa ONG. « Flexible Citizenship : The Cultural Logics of Transnationality ». *Durham, Duke University Press*. 1999.

20 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM. « Diaspora(s) : liens, historicité, échelles ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 7-18, 2012.

21 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM, *ibid.*, p. 7-18.

22 Chantal BORDES-BENAYOUN. « Les diasporas ou l'expérience de l'unité dans la diversité ». *Hermès, La Revue*, vol. 51, no. 2, 2008. p. 189.

web social, qui ont fondamentalement ré-articulé les échelles de considération des diasporas.

C. Entre exil subi et choix volontaire d'immigration : la problématique du temporaire et du transitoire.

Une autre clé d'entrée nécessaire à considérer dans l'approche et dans la tentative de définition des diasporas est la temporalité particulière à laquelle elle a longtemps fait référence, à savoir le temporaire et le transitoire. En effet, dès le III^e siècle avant Jésus-Christ, les traducteurs juifs de l'Ancien Testament utilisent le terme diaspora pour faire référence à des groupes de population qui auraient été déplacés, séparés, et qui seraient en attente d'un rassemblement futur plus ou moins proche : « Dans ses premiers emplois par les traducteurs juifs de l'Ancien Testament au III^e siècle avant notre ère, le mot grec *diaspora* ne sert pas à décrire les phénomènes précisément nommés d'exil (*galut*), de captivité, de bannissement ou de déportation dont furent victimes les Hébreux au cours de leur histoire. Il fait davantage référence à l'attente eschatologique du rassemblement par Dieu des communautés juives dispersées, qui insiste sur le caractère nécessairement transitoire, temporaire, provisoire de la diaspora»²³. Cette utilisation s'inscrivait donc dans une considération d'un rassemblement et d'un regroupement futurs des groupes de populations qui auraient été éloignés un temps, mais pas de manière définitive. De cette manière, cette approche rend compte de la dimension transitoire et temporaire de la diaspora, qui était alors abordée et considérée comme une temporalité finie voire définie, et non infinie. Ainsi, l'utilisation qui est faite du terme diaspora « charrie d'emblée l'idée d'un retour espéré dans la terre d'origine, après le châtement de l'exil. Mais cette idée de retour fluctue, se modifie, évolue ; elle ne peut donc plus constituer aujourd'hui un invariant de la définition de diaspora»²⁴.

Cette approche restait cependant essentiellement centrée sur l'idée de retour vers la terre et la communauté d'origine, qui aurait lieu à tout prix, considérant alors que les populations seraient dans une situation d'exil, de déplacement subi, et n'auraient de cesse que de tenter d'atteindre ce retour. Le retour est alors envisagé comme un idéal, un rêve,

23 Martin BAUMANN. « Diaspora. Genealogies of semantics and transcultural comparison ». *Numen*, vol. 47, n°3, 2000. p. 313-337.

24 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM. « Diaspora(s) : liens, historicité, échelles ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 7-18, 2012.

un but final pour les populations, plaçant alors ces dernières en situation de non choix, celui d'avoir été déplacées, au sens de déportées, plus que de s'être déplacées de manière consciente et volontaire. Cette considération efface alors en quelques sortes la dimension volontaire de l'immigration, et renie d'une certaine manière la capacité mais aussi et surtout la volonté des populations à se mettre en déplacement de leur propre chef et de leur propre gré, sans toutefois forcément rechercher à revenir un jour. L'idée de trajectoire personnelle de vie prend alors ici tout son sens, et particulièrement dans le cas de l'étude de la diaspora québécoise de France, cette dernière permettant d'illustrer une dynamique de mélange à la fois entre mise en situation d'immigration volontaire et idéal du retour à la terre d'origine. En effet, on constate au travers des témoignages que le fait d'immigrer de manière volontaire n'efface pas forcément l'envie voire l'idéal du retour dans un futur plus ou moins proche. Certaines personnes ont ainsi émis l'envie ou l'idée d'un retour au Québec, le retour n'étant pas envisagé comme une solution finale qui répondrait au problème de la migration, mais bien comme une décision réfléchie s'inscrivant dans une trajectoire personnelle de vie. Immigration et idéal souhaité du retour peuvent donc cohabiter sans que l'expérience d'immigration soit vécue ou décrite comme une expérience d'exil subie dont le retour à la terre d'origine constituerait la solution, en mettant fin à une potentielle punition que serait le déplacement géographique. Les membres de la diaspora québécoise de France émettent ainsi souvent le souhait ou la pensée d'un futur retour au Québec, alors même que leur expérience migratoire relève d'un choix volontaire et consenti. C'est notamment le cas de Julie Dorval qui nous explique qu'elle décide de rester en France avec son conjoint malgré un retour vers le Québec initialement prévu, mais qu'elle envisage également potentiellement de rejoindre le Québec un jour, bien qu'elle ne sache pas quand : « Ben ça trotte toujours. [...] En fait dans mon fond intérieur j'ai jamais complètement quitté le Québec et je suis juste en passage ici pis je repartirai là-bas. ». Julie Anne Côté a également fait le choix de venir vivre en France à la fois pour ses études et pour rejoindre son conjoint également, et prévoit quant à elle d'émigrer vers le Québec de nouveau une fois les formalités administratives de son mari effectuées : « Oui oui oui, on aimerait beaucoup, il a fait une demande de PVT qui a été acceptée, on a un an pour valider le PVT donc voilà on va sans doutes attendre un an ». On observe donc une ré-articulation dans la manière d'envisager et de penser l'expérience migratoire autrement que par le prisme d'un retour futur, qui serait considéré comme un rêve ultime ou un but final. S'il est parfois envisagé comme un objectif de vie, le retour au Québec ne constitue pour autant pas une solution

qui mettrait fin à l'expérience subie de l'immigration en France, cette dernière ayant totalement relevée d'un choix de vie volontaire et conscient.

De cette manière, cette approche de Guillaume Calafat et de Sonia Goldblum aborde la notion d'exil, d'éloignement subi plus que choisi, au sens d'un châtement, une punition, et n'envisage donc en aucune manière la diaspora comme un réseau de flux migratoires relevant d'une volonté de déplacement et de choix personnels qui rendraient compte de trajectoires personnelles diverses. Cette approche se centre ainsi principalement sur la notion de flux migratoire au sens de mise en circulation de populations qui seraient subies, réfutant ainsi l'idée de choix, de dépassement des frontières volontaire et assumé. De cette manière et au regard de l'évolution du monde et particulièrement des progrès et évolutions apportées par la mondialisation en termes de flux, cette considération ne peut plus constituer un élément pertinent de définition des diasporas. Le rassemblement des populations, s'il n'est en rien inenvisageable, n'a donc pas seulement lieu dans le cadre d'un retour d'exil ou d'un départ qui aurait été imposé ou vécu de manière subie, mais bien par choix, aussi arbitraire et divers soit-il. Autant de choix qui peuvent donc rendre compte d'autant de trajectoires personnelles, élément sur lequel nous reviendrons par la suite.

Cependant, si le retour à la terre d'origine ne constitue pas de manière systématique une solution à un problème que serait le phénomène d'immigration, il serait cependant incorrect de tomber dans le travers inverse consistant à considérer que chaque déplacement d'un individu ou d'un groupe de population serait forcément et uniquement le fruit d'un choix personnel, réfléchi et abouti. Cela reviendrait en effet et entre autre à sortir du cadre de considération et d'analyse des diasporas des migrants climatiques ou encore des réfugiés, entre autres catégories de populations qui se trouvent alors déplacées davantage par obligation que par choix personnel.

Il est ainsi fondamental de garder une certaine distance, qu'elle soit critique, spatiale, géographique, temporelle ou symbolique vis à vis de la culture et du pays d'origine puisque « c'est à distance (temporelle et spatiale) que la diaspora forge l'hétérogénéité de ses foyers d'origine »²⁵. On constate donc ici l'importance accordée à la prise en compte effective de l'hétérogénéité des parcours, qui peuvent s'observer et se comprendre comme autant de choix de vie potentiellement faits par des individus en mesure et ayant les moyens d'organiser leur déplacement à travers le monde, et ce selon

25 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM. « Diaspora(s) : liens, historicité, échelles ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 7-18, 2012.

des critères traduisant bien souvent des choix de vie personnels assumés et non subis. Le lien référent-origine semble donc avoir une importance particulière dans la manière dont les relations et les liens d'appartenances diasporiques se définissent et sont envisagées. S'il est en effet impossible de poser le cadre du référent origine comme un élément invariant des diasporas, il n'en n'est pas moins que l'ensemble des diasporas prennent sens au travers d'un lien plus ou moins fort qui se manifeste et s'articule entre le territoire et la culture d'origine et ceux d'accueil.

Ainsi, et au regard de l'ensemble des éléments de cadrage théorique abordés ci-dessus, on constate que nombre de tentatives de définition de la notion diaspora ont été esquissées par divers chercheurs et auteurs. Il est primordial de considérer qu'aucune de ces définitions ne sauraient être désignées comme vraie ou fausse, mais bien comme proposant de multiples clés et pistes de réflexion, de critères et d'éléments de considération qui permettent de saisir toute la richesse du spectre des diasporas. Le terme diaspora ne saurait donc être défini et enfermé au sein d'un cadre théorique défini, et plus que valider ou invalider telle ou telle tentative de définition par tel auteur, tout l'intérêt de cette approche consiste à pouvoir envisager diverses clés d'entrée et éléments qui s'incarnent au sein des diasporas, et qui nous permettent alors d'envisager les logiques de mises en circulations des pratiques au sein de ces dernières.

2. Entre centralité géographique et centralité identitaire : la géographie variable, phénomène de dispersion versus phénomène de rassemblement.

A. Guerre des échelles : la diaspora, redéfinition des liens diasporiques entre local et global.

Comme abordé précédemment, les diasporas tirent leur richesse et leur complexité des différentes échelles qu'elles peuvent invoquer et de la mise en dialogue entre territoire, identités et liens diasporiques qui en résulte. Au regard de ces éléments, il est alors possible de faire émerger une mise en tension entre phénomène de rassemblement et phénomène de dispersion et ce autant sur le plan à la fois spirituel et idéologique que sur le plan physique et matériel. Ce phénomène permet alors de rendre compte des tensions et distensions des liens diasporiques qui s'observent au travers de ce que Chantal Bordes-Benayoun appelle la « géographie variable »²⁶.

²⁶ Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des*

Si la dimension spatio-temporelle est essentielle dans la manière d'aborder les diasporas, c'est parce qu'elle est un élément fondamental qui peut permettre de les comprendre mais aussi d'envisager la manière dont elles évoluent, notamment dans le temps et dans leur substance au regard notamment de la mondialisation, processus qui a éminemment impacté les migrations diasporiques. C'est dans ce contexte que Stéphane Dufoix, dans son ouvrage *Histoire des usages du mot diaspora*²⁷, fait le lien entre la démocratisation et l'utilisation croissante du terme diaspora depuis les années 1990 avec l'augmentation croissante des études sur la globalisation : « En l'espace de quelques années, la diaspora est devenue l'autre 'nom du global' ; la diaspora en arrive à désigner désormais tous les expatriés d'un même pays dans le monde »²⁸. On constate ainsi que le terme diaspora est aujourd'hui utilisé pour créer des cadres de références pour les populations et ce à différentes échelles. Si le terme diaspora pouvait communément par le passé désigner une frange de population ou un peuple en particulier (les hébreux et les juifs par exemple, comme cité précédemment), il peut également aujourd'hui être invoqué pour désigner l'ensemble des immigrants d'un même pays et donc de même nationalité, et ce dans le monde, et non seulement au sein des frontières d'un pays donné. Ce dépassement des frontières est intéressant et rend compte des logiques mises en marche par la mondialisation, qui fait passer l'échelle de considération des flux du local au global. Le terme diaspora peut ainsi servir à rassembler l'ensemble des individus ressortissants d'un même pays et ce peu importe leur localisation dans le monde.

Dans cette condition, on considère alors la nationalité, donc que le lien qui prime est le lien établi et entretenu au travers du territoire de la culture d'origine, en mettant de côté les spécificités et différenciations culturelles de chaque pays et culture d'accueil. On a donc ici une sorte de transfert, au sens où la mondialisation efface les frontières et tend à globaliser l'ensemble des flux de personnes, de marchandises et de pratiques en général, que l'on retrouve dans cette considération qui tend à effacer les spécificités culturelles de chaque individu appartenant à une diaspora donnée. En effet, un immigrant québécois vivant en France n'aura vraisemblablement pas les mêmes codes et référentiels culturels qu'un immigrant québécois qui s'expatrie en Asie ou au Moyen-Orient. C'est ainsi dans ce sens que cette utilisation du terme diaspora tendrait à effacer les frontières et donc à effacer les différences et spécificités culturelles de tout un chacun.

Migrations Internationales, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

27 Stéphane DUFOIX. *La dispersion : une histoire des usages du mot diaspora*, Paris, Amsterdam, 2011.

28 Stéphane DUFOIX, *ibid.*

Cependant, il ne s'agit pas ici de renier ou favoriser telle ou telle échelle, mais bien de percevoir que la multiplicité du terme diaspora permet alors d'aborder et d'analyser le local et le global de manière simultanée, comme l'explique Ien Ang : « La notion de diaspora a aussi ceci d'avantageux qu'elle promeut fondamentalement une échelle d'analyse qui emboîte le micro et le macro, le local et le global »²⁹. La notion de diaspora permet alors d'aborder plusieurs échelles à la fois, permettant de faire émerger des spécificités migratoires. L'historien Patrick Manning explique ainsi également « combien le caractère global de l'échelle diasporique permet de comparer, à travers l'établissement de distinctions régionales (diasporas proche, lointaine, offshore, du Nouveau Monde, du Vieux Monde, etc.), les différentes expériences migratoires d'une communauté en s'intéressant aux circulations et aux productions culturelles, aux liens continués [...], aux similitudes »³⁰ de certaines communautés. On observe ainsi cette dynamique de juxtaposition des échelles au sein de la diaspora québécoise de France, qui donne à voir une multiplicité de trajectoires individuelles qui rendent compte de la diversité des liens diasporiques qui se créent au fil de l'expérience. L'échelle globale de la diaspora québécoise de France nous amène en effet à considérer l'ensemble des québécois ou franco-québécois vivant ou ayant vécu en France, et qui partagent alors un lien diasporique au travers de leur nationalité commune et de leur expérience d'immigration dans le même pays. Envisager l'échelle globale de la diaspora québécoise nous amène alors à considérer que le point commun des membres de cette diaspora soit donc la nationalité commune et l'expérience de vivre dans le même pays étranger, à savoir la France. Or, on s'aperçoit notamment au regard des témoignages recueillis que la nationalité québécoise, bien qu'elle se fasse ressentir de manière très forte dans les identités diasporiques des personnes immigrées en France, ne suffit pas à définir cette diaspora québécoise de France. En effet, on constate dans la majeure partie des entretiens menés que presque aucune personne n'a cherché ou ressenti le besoin de rencontrer, se rapprocher ou fréquenter d'autres québécois une fois arrivés en France, et que si des liens de connaissance ou d'amitié se créaient avec d'autres québécois, ces derniers ne résulteraient jamais d'une rencontre prévue volontairement, mais bien du hasard de l'expérience d'immigration en France. À l'échelle globale de la diaspora, les québécois ne recherchent ainsi pas spécialement à se retrouver, se regrouper, ni à communiquer ou instaurer et entretenir une certaine forme de vivre ensemble. Si l'on envisage cette fois-ci cette

29 Ien ANG. « Migrations of Chineseness ». *Journal of the South Pacific Association for Commonwealth Literature and Language Studies*, n° 34-35, 1993. p. 3-15.

30 Stéphane DUFOIX. *La dispersion : une histoire des usages du mot diaspora*, Paris, Amsterdam, 2011.

diaspora québécoise à une échelle plus micro, on se rend compte toutefois que différents liens diasporiques émergent davantage entre québécois, dépendant de trajectoires personnelles davantage que de l'appartenance au même pays d'origine et donc à la même nationalité. On constate alors que Martine Dionne, ayant effectué sa carrière à la Délégation culturelle du Québec de Paris, n'a jamais spécialement cherché à entrer en contact avec d'autres québécois vivant en France, mais s'est cependant engagée à la fin de sa carrière dans une association culturelle qui met en dialogue des problématiques culturelles franco-québécoises, sur des lieux de mémoires communs entre la France et le Québec. Par ce biais se créent alors tout un réseau de liens diasporiques avec des personnes qui entretiennent une forme de lien avec le Québec et la France. Si Martine ne cherche ainsi pas à entretenir des liens avec d'autres québécois autour du fait de partager la même nationalité et d'être expatrié ensemble en France, elle ressent cependant un intérêt à créer et entretenir des liens diasporiques au travers de son domaine professionnel, qui a trait à la culture. Emmanuelle Dupéré explique également qu'elle n'a « pas cherché à me faire amie avec d'autres québécois, même pas du tout, je sais pas pourquoi. Mais je reste quand même assez en contact avec les gens au Québec ». On observe la même chose chez Guylaine Tremblay Boyer, qui si elle affirme n'avoir absolument jamais ressenti le besoin ou l'envie de se rapprocher de québécois à son arrivée en France au regard de son intégration s'étant déroulée sans difficulté particulière (« j'ai été vraiment très bien accueillie » ou « c'est vrai que je m'étais bien intégrée, et je n'ai pas ressenti ce besoin de fréquenter des québécois »), spécifie toutefois en fin d'interview qu'elle fait partie d'une association des Tremblay de France, cela lui permettant d'entretenir le lien très fort qu'elle a avec son pays d'origine : « Oui oui, ben c'est vrai que c'est quand même important pour moi, ça me permet de garder un lien avec mes racines ». Guylaine n'a ainsi pas ressenti le besoin de fréquenter d'autres québécois pour la seule raison d'être québécois immigré en France, mais a ressenti cette envie au regard de son parcours personnel et de l'importance qu'elle accorde à son nom de jeune fille Tremblay. Les réseaux de pratiques et de liens diasporiques qui se créent au sein de la diaspora québécoise de France s'observent alors davantage à l'échelle locale, ces derniers se cristallisent au travers d'expériences de vie personnelles et d'intérêts individuels particuliers plus que de logiques globales qui tendraient à considérer le rassemblement au travers de l'appartenance à la même terre d'origine.

On constate alors au travers de ces deux retours d'expériences que si l'échelle globale ne permet pas particulièrement de rendre compte d'une dynamique de création et

d'entretien de liens diasporiques particulièrement forte entre québécois de France qui ne cherchent pas à se rencontrer à tout prix, l'échelle locale nous donne à voir les liens diasporiques qui se créent toutefois, rendant compte de la richesse des trajectoires diasporiques individuelles qui viennent nourrir la diaspora dans son ensemble. Dépasser le clivage entre local et global permet alors, en emboîtant ces différentes échelles, de rendre compte de la tension qui existe au sein de la diaspora québécoise de France entre dispersion/rassemblement, soit attachement et détachement envers la communauté d'origine, et permet ainsi de faire émerger et mettre en exergue des spécificités migratoires, au sens de liens diasporiques qui varient d'une échelle à l'autre. On ressent ainsi cette tension entre dispersion/rassemblement et attachement/détachement au travers de tous les entretiens, qui montrent que si très peu de québécois ont cherché à rencontrer leurs semblables, une forme de rassemblement autour de la culture s'observe pourtant de manière assez prononcée également au travers des pratiques culinaires, qui restent assez ancrées au travers de certaines habitudes. Cet emboîtement du global et du local nous amène alors à une nouvelle considération, celle du glocal, qui permet de distinguer les différents liens diasporiques et pratiques culturelles et la manière dont ils circulent et se ré-articulent dans cet espace mondialisé et globalisé.

Cet emboîtement d'échelles permet d'aborder les phénomènes de dispersion et de rassemblement de manière simultanée, cette mise en tension entre les deux phénomènes rendant compte de la dynamique de contradiction qui se cristallise au sein de la diaspora québécoise de France, partagée entre l'absence d'un besoin de rassemblement mais restant profondément tiraillée par l'attachement très fort porté aux racines et à la terre d'origine, le Québec, notamment au travers de certaines pratiques et habitudes culturelles québécoises qui sont restées, ou de la connaissance et la visite de certains lieux Québécois tels que la Librairie Québécoise rue Gay Lussac ou de certains bars à poutine. La diaspora permet alors en effet de rendre compte d'un phénomène de dispersion, et interroge en ce sens « la question des liens plus ou moins affirmés, plus ou moins solidement entretenus, qu'ils soient affectifs, culturels, économiques, politiques, etc., entre les différents foyers d'une communauté dispersée »³¹. Cette dispersion est fondamentalement liée au référent-origine, comme vu précédemment, et la notion de diaspora « évoque donc tout à la fois le processus de dispersion d'un peuple, l'ensemble

31 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM. « Diaspora(s) : liens, historicité, échelles ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 7-18, 2012.

des lieux de cette dispersion et leurs relations – la « multipolarité » de la dispersion et l'« interpolarité des relations »³². Autrement dit, il est intéressant et nécessaire de considérer, au travers de ce phénomène de dispersion, non seulement le phénomène géographique de dispersion en lui-même, mais bien toute la panoplie de lieux qui incarnent cette dispersion et les réseaux de relations et de pratiques diasporiques qui en émergent, qui font la richesse des diasporas.

Cette question des liens et des relations qui se tissent et sont entretenues entre les individus et les groupes de population est éminemment importante, puisque le terme diasporique a souvent été limité aux « communautés dont on pouvait observer la force et l'intensité effectives des liens »³³, véhiculant une cohésion et une homogénéité apparente des diasporas, chose qui ne s'observe pas automatiquement dans le cas de la diaspora québécoise de France. Cette considération a été remise en cause, la recherche admettant d'une part « la multiplicité des itinéraires et des histoires migratoires à l'intérieur d'une même diaspora – les 'diasporas dans la diaspora' »³⁴ et d'autre part « l'effacement et la réactivation possibles des liens diasporiques »³⁵ dans le temps. On constate alors qu'au delà de considérer le réseau de liens et relations qui se tissent au sein des diasporas, il est également nécessaire de considérer leur évolution. Ce réseau de liens et relations qui se créent n'en en effet pas fixe et figé dans le temps, mais bien mouvant, et évolue dans le temps et l'espace. C'est en effet la dynamique à l'œuvre au sein de la diaspora québécoise de France, où l'on observe la présence de diasporas dans la diaspora comme démontré précédemment au travers des liens et relations diasporiques qui émergent à l'échelle globale et qui donnent à voir des trajectoires individuelles spécifiques. Cette conjoncture témoigne elle-même de la dynamique d'activation/désactivation/réactivation des liens diasporiques dans leur ensemble, au regard de temporalités qui dépendent des trajectoires individuelles. C'est de cette manière que Martine Dionne a davantage ressenti l'envie d'entretenir des liens avec le Québec au travers de son association une fois sa carrière professionnelle terminée, besoin qu'elle ne ressentait pas pendant celle-ci. C'est également de cette manière que Marie-Claude et Anne Ganache reconnaissent que certains liens diasporiques entretenus entre la France et le Québec s'estompent et se font moins forts puis se réactivent parfois à certains moments spécifiques qui correspondent à

32 Emmanuel MA MUNG. *La diaspora chinoise : géographie d'une migration*. Paris : Ophrys, 2000.

33 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM. « Diaspora(s) : liens, historicité, échelles ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 7-18, 2012.

34 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM, *ibid.*, p. 7-18.

35 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM, *ibid.*, p. 7-18.

des étapes de vie, telle que l'arrivée dans le nouveau pays, la phase d'intégration qui se termine et aboutit à l'adaptation d'une routine de vie, le début ou la fin d'une carrière professionnelle, etc. : « Mais au fil des années je trouve qu'on s'est un peu en plus détachées de ça, je trouvais que comme t'sais on a appris à vivre sans certaines choses », ou encore « Ouais bah on s'est vite fait une routine, on s'est vite fait une vie ici », (Marie-Claude) « Au début on était un peu comme on arrive dans un nouveau pays, comme n'importe qui qui arrive en échange, mais après on s'est vite habitué, on s'est vite créer une nouvelle réalité » (Anne), expliquant ce phénomène d'estompement de certains liens diasporiques qui viendront se réactiver par la suite après une visite en France.

Ce sont donc autant d'expériences de vie individuelles qui impactent la force et l'activation/désactivation des liens diasporiques et des réseaux de pratiques qui en découlent. Il n'est alors pas pertinent d'envisager et d'étudier les relations et liens observables au sein des diasporas comme des éléments qui ne donneront lieu à aucun changement, puisque la nature de tout type de relation et lien repose sur l'évolution de ces derniers en fonction des échelles qui sont invoquées mais aussi des temporalités de vie qui ponctuent l'expérience de vie, particulièrement en situation d'immigration lors de laquelle deux cultures entrent en dialogue. Les relations diasporiques entre individus ou groupes de population peuvent donc évoluer, se renforcer, s'affaiblir, il peut s'en créer de nouvelles, d'autres peuvent également se briser. Tout repose alors dans la variation de l'intensité et de l'équilibre de ce réseau de liens et relations plus que dans son existence en soit, et les liens ne sont donc pas à considérer de fait, mais bien au travers du prisme évolutif qui fait partie intégrante de chaque parcours diasporique, rendant compte des tensions et distensions diasporiques observables.

L'enjeu consiste donc à « faire émerger les tensions qui existent entre ancrage et dispersion, non seulement au niveau local, mais aussi à l'échelle translocale ou transnationale »³⁶. Robert Hettlage analyse ces tensions et les « variations d'équilibre possibles » au travers de trois éléments : « la population en diaspora, le lieu de résidence et le lieu d'origine (qu'il soit structuré politiquement ou pas) »³⁷. Étudier les diasporas suppose donc de tenir compte de ces composantes mais aussi de l'équilibre qui se développe, évolue et se redéfinit entre elles, entre ses territoires et ses réseaux de

36 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM. « Diaspora(s) : liens, historicité, échelles ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 7-18, 2012.

37 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM, *ibid.*, p. 7-18.

relations et de pratiques. Son analyse invitait alors à « envisager la diaspora comme un réseau de relations discontinues et évolutives établies sur la longue durée, plutôt que comme une situation invariable »³⁸, autrement dit comme quelque chose de mouvant et évolutif et non comme quelque chose de figé.

Cette géographie variable permet ainsi de repenser la diaspora dans son réseau de relations et de pratiques notamment, élément sur lequel se penche Anne-Christine Trémon au travers de son étude portant sur un village d'émigration du Sud de la Chine, en invitant ainsi à repenser « le dépassement des paradigmes du centre et du décentrement, de l'exil et de la diversité »³⁹. Elle invite ainsi, au travers de son enquête ethnographique, à réarticuler les échelles micro et macro, individuel et collectif, en mettant en exergue ce qu'elle nomme une « problématique diasporique »⁴⁰, c'est à dire « la manière d'interroger la tension qui existe entre le maintien d'une identification diasporique spécifique et sa dissolution, sa rupture possible, dans la nouvelle localisation »⁴¹, dynamique de réarticulation entre individuel et collectif qui s'observe au sein de la diaspora québécoise comme démontré ci-dessus. Elle invite alors de cette manière et par cette approche à sortir de la considération strictement spatiale des diasporas mais également à envisager cette mise en tension et l'équilibre évolutif des diasporas et des différents réseaux de liens diasporiques qu'elles incarnent. Ainsi, « l'analyse de la problématique diasporique suppose donc l'étude des déconnexions et des (re)connexions (économiques, politiques, juridiques, affectives, religieuses, morales, etc.) des liens diasporiques, dans une optique qui allie fondamentalement l'étude des réseaux migratoires de la diaspora à celle des expressions des appartenances »⁴². L'analyse de la diaspora québécoise de France mais également de tout type de diaspora suppose donc de prendre en compte et de considérer les logiques d'équilibre, de connexion, déconnexion et reconnexion entre tous les liens diasporiques, afin de rendre compte des diasporas en question, au travers leurs logiques d'appartenance, de revendication identitaires, mais aussi de leurs réseaux de pratiques socio-culturelles, religieuses ou politiques.

38 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM. « Diaspora(s) : liens, historicité, échelles ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 7-18, 2012.

39 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM, *ibid.*, p. 7-18.

40 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM, *ibid.*, p. 7-18.

41 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM, *ibid.*, p. 7-18.

42 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM, *ibid.*, p. 7-18.

B. Entre centralité identitaire et centralité géographique.

Comme vu précédemment, la géographie variable donne à voir la ré-articulation des échelles pouvant créer des tensions entre l'identité diasporique et sa possible rupture ou déconnexion, selon les parcours individuels de chaque individu envisagés. Cette ré-articulation permet alors d'envisager tout l'éventail de connexions, déconnexions et reconnexions qu'il est possible d'observer et qui peuvent potentiellement se créer et évoluer au fil du temps, en considérant une trajectoire diasporique individuelle donnée. On constate alors une véritable dynamique d'évolution entre l'ensemble des liens diasporiques, qu'ils soient religieux, politiques, socio-culturels, économiques, moraux etc. Cette approche permet alors d'envisager les parcours individuels de chaque individu, au sens où chaque individu, au regard de sa trajectoire personnelle (son passé, son héritage familial, le patrimoine culturel et historique de son pays d'origine, sa classe sociale, son pays d'accueil), sera en mesure de tisser différents liens diasporiques et ce à différents niveaux. On entre alors ici dans la dimension identitaire, problématique et enjeu fondamental que soulève les diasporas. L'individualité des parcours et trajectoires personnelles permet d'envisager, au travers du prisme identitaires, autant de constructions d'identités possibles, qui pourront évoluer en fonction de ces logiques de connexion, déconnexion et reconnexions des liens diasporiques. On décorrèle ainsi le lien systématique qui serait créé entre l'emplacement géographique et l'identité, au sens de deux centralités qui coexistent ensembles et se recoupent, mais la centralité géographique ne saurait expliquer de manière exhaustive la centralité identitaire, qui restent deux choses fondamentalement distinctes. L'identité qui se crée et évolue peut donc découler de la centralité géographique, mais dépend également du réseau de relations et liens diasporiques et leur évolution à différents degrés (connexion, déconnexion et reconexion) qui se tissent dans chaque parcours individuel. Deux immigrants québécois en France n'auront notamment probablement pas le même processus de construction identitaire seulement du fait de leur centralité géographique identique, à savoir la France. De plus, il est fondamental de noter qu'au regard de l'emboîtement des échelles abordé précédemment, l'expérience diasporique de chaque immigrant québécois dépendra et sera également fortement façonné de par l'expérience de vie mais aussi les lieux diasporiques. Un québécois vivant à Bordeaux n'aura ainsi vraisemblablement pas la même expérience diasporique qu'un québécois vivant à Paris ou à Toulon, ni les mêmes réseaux de pratiques culturelles et identitaires qui en découlent. C'est notamment le cas

de Manon qui a vécu un an à Paris lors de son stage dans une organisation internationale et qui explique que son expérience diasporique aurait potentiellement été différente si elle l'avait vécue ailleurs qu'à Paris : « Pis comme je sais pas si c'est la France en général qui m'a plus ou si c'est d'avoir travaillé dans une organisation internationale ou déjà c'est un milieu avec des gens beaucoup plus comme moi parce que bon si j'étais en France en province dans un petit village, peut-être que je trouverais ça étouffant aussi là ». Julie Dorval soulève également ce point en expliquant que l'expérience diasporique est selon elle fondamentalement différente également au regard du statut entretenu, à savoir celui d'étudiant versus celui de travailleur émigré : « Après les gens qui partent s'installer là-bas pour travailler ben là c'est métro boulot dodo, c'est différent, c'est beaucoup plus difficile, donc étudiant c'est une super expérience, t'es protégé quand t'es étudiant. », puis elle développe son propos en précisant les différences d'une immigration courte versus une immigration longue, qui influe fondamentalement sur la manière dont l'expérience diasporique sera vécue et dont l'identité culturelle et diasporique va se construire et évoluer : « En fait quand t'es touriste et que tu viens, tu te dis je suis dans un autre pays, mais quand tu viens pour y vivre, c'est pas pareil, et là j'ai commencé à avoir ... En fait la différence de culture c'est là qu'elle m'a le plus frappé, parce que j'ai été obligée de me mouler, d'être plus dans le moule ». La construction identitaire est ainsi un mécanisme éminemment riche et complexe qui dépendra donc, comme démontré précédemment, de la richesse du réseau de pratiques et des liens diasporiques qui vont se créer et leur évolution et intensité au cours de la vie.

Ce lien quasi-systématique entre centralité géographique et identitaire peut toutefois également être contrebalancé du fait de la récurrence du terme diaspora, qui comme vu précédemment, s'est fortement banalisé et s'est infiltré dans l'espace et le discours public mais également dans les médias et sur le web. Cette banalisation et cette récurrence du terme observée rend compte selon Chantal Bordes-Benayoun d'une forte augmentation du nombre de diasporas⁴³, mais il faut cependant creuser davantage pour s'apercevoir que cette banalisation du terme, au delà d'un accroissement significatif du nombre de diasporas, « révèle surtout qu'il tend à s'appliquer désormais soit à des phénomènes migratoires divers et d'amplitude variable, soit à des minorités ou groupes qu'un sentiment de communauté serait censé relier »⁴⁴. On constate donc qu'un lien

43 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

44 Chantal BORDES-BENAYOUN, *ibid.*, p.

systémique serait établi entre le fait d'appartenir à une communauté donnée et le sentiment d'appartenance à cette communauté qui en découlerait. Cette notion de sentiment d'appartenance est fondamentale lorsque l'on parle de diaspora, puisque le sentiment d'appartenance, qu'il soit ressenti par l'individu ou non, est lié et impacte fortement la construction identitaire de l'individu, comme le démontre les témoignages de Guylaine Tremblay Boyer « Ah je me sens québécoise » (Guylaine T. Boyer) et de Julie Dorval qui répond « Ah complètement, complètement » à la question de savoir si elle se sent québécoise ». Ce sentiment d'appartenance plutôt fort envers le pays d'origine est intéressant à considérer puisqu'il impacte fortement la construction identitaire de l'individu, qui impactera également son réseau de pratiques et de liens. C'est de cette manière que dans le cas d'un fort sentiment d'appartenance au pays d'origine, ici le Québec, Guylaine et Julie ont toutes deux gardées de nombreuses pratiques et habitudes culturelles du Québec, qu'elles soient culinaires, linguistiques, morales ou socio-culturelle, élément que nous développerons davantage par la suite. Ce sentiment d'appartenance culturelle peut donc s'exprimer au delà des frontières du pays d'origine et ce de manière plus ou moins forte après l'immigration.

L'intérêt de cette approche réside également dans le fait qu'elle donne à voir des « communautés virtuelles (Proulx, Poissant et Sénécal, 2006) et tend à désigner toute forme de migration, mais aussi de communauté d'appartenance et de reconnaissance mutuelle, sans nécessaire déplacement géographique »⁴⁵. Ce type d'approche permet alors de décorrélérer le lien qui existerait et qui serait quasi-systématique entre sentiment d'appartenance et de reconnaissance et emplacement géographique. Le sentiment d'appartenance n'est en effet pas forcément corrélé de manière automatique et systématique avec l'idée de déplacement géographique. Ce phénomène, fondamental dans l'étude des diasporas, s'observe notamment en ligne, où les frontières sont alors effacées et ré-articulent donc le lien au sentiment d'appartenance, élément sur lequel nous reviendrons par la suite. Il est important de noter et considérer ce point, puisqu'il permet alors de sortir de la logique entre identité et emplacement géographique, idée selon laquelle l'emplacement géographique conditionnerait un certain sentiment d'appartenance, et donc une certaine forme d'identité. On note alors qu'au sein de la diaspora québécoise de France, le sentiment d'appartenance plutôt fort ressenti par certains québécois comme

45 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

Guylaine ou Julie comme cité ci-dessus s'explique en partie par le fait que ce sentiment d'appartenance était déjà très fort avant le départ en France, marquant alors un fort attachement aux racines. Le sentiment d'appartenance culturelle n'est donc pas fondamentalement et systématiquement lié à la dimension géographique, mais peut bien s'exprimer et ce à différents degrés dans bien des endroits différents, que ce soit en ligne ou hors ligne.

Il est ainsi intéressant de noter que cette décorrélation entre centralité identitaire et centralité géographique provient en partie de l'avènement du web, qui efface les frontières matérielles et géographiques et laisse alors une certaine forme de liberté à chaque individu. L'objectif premier des sites en ligne de diasporas est en effet de « rétablir une continuité entre des expatriés et la nation ou la région d'origine »⁴⁶. De cette manière, « La fréquentation des sites diasporiques, la participation à des forums rassemblant des internautes aux mêmes origines sont appréhendées comme donnant corps à une communauté imaginée qui unit ses membres dispersés en une sorte de prolongement, dans le monde virtuel, de la nation réelle »⁴⁷. La diaspora en ligne apparaît alors ici comme le prolongement de la communauté réelle, telle qu'elle est réellement ou telle qu'elle est imaginée. Le lien entre centralité géographique et sentiment d'appartenance n'est donc plus évident, puisque des individus se trouvant éloignés géographiquement peuvent alors entretenir un même sentiment d'appartenance envers une même communauté, et ce peu importe leur emplacement géographique. Cette dynamique s'observe au sein de la diaspora québécoise de France, avec un sentiment d'appartenance envers leur communauté d'origine qui reste assez fort, et ce malgré l'éloignement combiné à l'absence de l'envie de se rassembler physiquement ou en ligne. En effet, nombreux sont les québécois qui ressentent un fort sentiment d'appartenance envers le Québec et qui se sentent fondamentalement québécois (CF les témoignages de Julie Dorval, Guylaine Tremblay Boyer et Emmanuelle Dupéré ci-dessus), alors même qu'ils n'ont pas ressenti l'envie ou le besoin de se rapprocher d'autres québécois de manière physique ou en ligne. Emmanuelle Dupéré répond ainsi « Donc non j'ai pas cherché à me faire amie avec d'autres québécois, même pas du tout » à la question de savoir si elle a ressenti le besoin de rencontrer d'autres québécois, question à laquelle

46 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

47 Tristan MATTELART. « Les diasporas à l'heure des technologies de l'information et de la communication : petit état des savoirs ». *TIC et Société*, 3 (1), pp. 11-57, 2009.

Guylaine Tremblay Boyer répond également « Non non, pas du tout. J'en ressentais pas le besoin, c'est vrai que je m'étais bien intégrée, et je n'ai pas ressenti ce besoin de fréquenter des québécois ». Julie Dorval explique également qu'elle a cherché « à rencontrer un peu de monde » à son arrivée en France mais « pas nécessairement des québécois », puisqu'elle précise « mais après moi non j'ai fait ma vie, aujourd'hui je suis sur Facebook j'ai pris le site de la délégation du Québec à Paris mais y'a des animations mais j'y vais jamais. Non en fait je me suis installée ici et je me suis intégrée, j'ai pas cherché à voir d'autres québécois, moi les gens que je veux voir c'est mes amis et ma famille, les gens qui sont importants pour moi. Mais non j'ai pas cherché plus que ça à voir des québécois, mon besoin il est sur ma famille ». Ainsi, il est intéressant de constater que malgré un fort sentiment d'appartenance envers le Québec, ces personnes n'ont jamais cherché à se rassembler de quelques manières avec des québécois, en ligne ou hors ligne. Le sentiment d'appartenance culturelle n'est donc pas fondamentalement et systématiquement lié à la dimension géographique, et centralité identitaire et centralité géographique ne sont ainsi pas toujours systématiquement liées.

La force de cette approche repose ainsi sur la variabilité du territoire référent, et donc du lien référent-origine qui est envisagé, puisque c'est cette forme de variabilité qui donne toute sa force aux parcours et trajectoires individuels des individus appartenant à une diaspora : « la définition du territoire de référence est variable et donne d'autant plus de force à l'imagination : elle peut être régionale, nationale, continentale, transnationale, voire absente puisque, dans certains cas, la référence est totalement déterritorialisée pour être avant tout culturelle et identitaire »⁴⁸. On constate ainsi ici une véritable décorrélation entre la centralité géographique et la centralité identitaire, au sens où le web entre autre permet d'effacer et de ré-articuler les frontières, au sens où ces frontières ne sont plus envisagées au travers du prisme territorial. Les frontières sont alors déterritorialisées, et le processus d'identification et d'appartenance est alors davantage culturel et identitaire plus que géographique, bien que les deux éléments ne soient pas à mettre en opposition totale. Ce phénomène de géographe variable tend alors à « troubler la définition première de la diaspora comme dispersion depuis une origine donnée et à dématérialiser le centre originel au profit d'une centralité de type identitaire »⁴⁹. Cette géographie variable permet alors d'envisager les diasporas et les liens diasporiques autrement que par le prisme de la

48 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

49 Chantal BORDES-BENAYOUN, *ibid.*, p. 13-31.

dispersion et invite donc à repenser le lien référent-origine, sans toutefois l'annihiler.

L'approche et l'étude des diasporas au travers du prisme de la géographie variable permet alors de redéfinir les frontières de la diaspora et de l'identité individuelle, au sens où l'on envisage la diaspora comme un territoire qui peut également être dématérialisé. Cette approche permet alors d'envisager les « différenciations internes aux diasporas même, qui rendent compte de particularismes reposant sur des critères régionaux, de classes, générationnels etc. »⁵⁰. De cette manière, il est alors possible de rentrer dans les diasporas par d'autres clés et éléments que l'approche du territoire, au sens d'éléments qui s'observeraient au sein même des diasporas. En passant ainsi à une échelle micro des diasporas, on est alors en mesure d'identifier autant de particularismes qui reposent sur des critères autre que territoriaux, tels que les liens avec les groupes de pairs, les liens générationnels, de classes, d'appartenance socio-professionnelle etc. Chaque diaspora apparaît alors comme un microcosme unique dont la richesse ne saurait se définir seulement au travers de sa centralité géographique. Ainsi, « dans la géographie variable des diasporas d'aujourd'hui, chacun apporte une touche particulière à une entité qui se veut homogène »⁵¹. La diaspora est alors pensée comme un ensemble dans lequel chaque individu qui se sent y appartenir a alors la possibilité d'apporter son particularisme. On assiste alors à la rencontre entre l'hétérogénéité et l'homogénéité, au sens où l'existence de la diaspora repose sur des éléments homogènes qui lui sont propres, au sein duquel chaque individu peut y apporter une touche de son hétérogénéité, participant alors à la construction et à l'évolution de la diaspora et de la richesse des liens diasporiques qui s'y créent.

Pour illustrer cette géographie variable, il est possible d'observer l'exemple des diasporas scientifiques. Les diasporas scientifiques représentent en effet un exemple de décentralisation du référent-origine et une dématérialisation du territoire, tout en illustrant le lien identitaire et le sentiment d'appartenance entretenu qui prennent forme au travers de contributions individuelles par chaque individu appartenant à la diaspora : « Une fois rassemblés pour former une nation hors du territoire d'origine, les exilés du savoir peuvent rendre de grands services à leurs compatriotes »⁵². On observe donc dans ce cas présent

50 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

51 Chantal BORDES-BENAYOUN, *ibid.*, p. 13-31.

52 Chantal BORDES-BENAYOUN, *ibid.*, p. 13-31.

la formation d'une diaspora hors de la nation d'origine, dans laquelle aucune considération d'ordre territoriale n'intervient, pour favoriser une identification davantage identitaire, à savoir le lien entretenu avec la science, qui fait alors partie de l'identité des individus puisque relevant de leur sphère professionnelle. Dans ce cas précis, il est intéressant d'observer que cette centralité identitaire permet alors de faire vivre et de nourrir la diaspora, en mettant en circulation un certain nombre de pratiques et de savoirs scientifiques, qui servent la diaspora et donc la communauté d'appartenance des individus. On assiste donc, au travers de la diaspora, à la mise en circulation de pratiques et de savoir, qui sont alors amenées à circuler à travers le monde, au delà d'un territoire géographique défini où se situerait chaque individu. Cette perspective rend alors compte d'une dynamique de circulation, au sens « d'une diaspora dynamique et productive [qui] rompt avec la représentation classique associant la diaspora au malheur de l'exode et des persécutions »⁵³. On a alors ici l'idée de diaspora qui existe en dehors de tout territoire géographique et qui permet de faire circuler des réseaux de pratiques et de savoirs et savoirs faire, qui permettent à chacun de valoriser sa communauté d'origine sans toutefois la rattacher de manière automatique à un territoire particulier, de par la dématérialisation du territoire envisagé. La séparation géographique et donc la déterritorialisation d'une communauté ne la dessert alors pas forcément, et cette dernière, si elle a longtemps été envisagée comme une marque de faiblesse liée à l'exil subi des populations qui se retrouvaient alors mises en distance, peut également apporter beaucoup à la communauté d'origine. La centralité identitaire est donc fondamentale dans le fonctionnement d'une diaspora puisque permettant la circulation d'idées, de pratiques, savoirs et savoirs-faire relatifs à une ou plusieurs communautés, qui se rencontrent alors autour d'une thématique précise, ici les sciences, et non par le territorialité commune. On a donc ici l'idée qu'une diaspora peut également constituer une certaine forme de réseau à l'échelle mondiale pour mobiliser des compétences acquises dans le pays d'accueil pour ensuite constituer des groupes d'influence qui servent la communauté ou le pays d'origine. Ainsi, « L'image d'une diaspora dynamique et active a succédé à celle dévalorisante des migrations traditionnelles »⁵⁴ et « ces émigrés d'un temps sont devenus une véritable communauté active dans leurs champs d'expertise dans lesquels ils sont connus et reconnus (...). [Ils forment] un véritable concentré de talents dans les domaines scientifique, culturel,

53 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

54 Chantal BORDES-BENAYOUN, *ibid.*, p. 13-31.

politique et économique à travers le monde »⁵⁵. On dépasse donc les spécificités territoriales de chaque état et territoire pour rentrer dans les diasporas par les champs de compétences, qui sont alors générateur d'un sentiment d'appartenance au sens d'un point commun entretenu. Les relations diasporiques sont alors ici davantage identitaires que géographiques. On observe cette tendance au sein de la diaspora québécoise de France, pour laquelle les individus se retrouvent parfois autour de thématiques particulières, telles que Martine Dionne qui ressent un véritable intérêt, au regard de sa carrière professionnelle dans le monde de la culture et des arts franco-québécois, à continuer à s'intéresser et à entretenir des liens avec ce monde culturel franco-québécois au travers de l'association de laquelle elle fait partie : « Je suis active parce que là on monte un projet, on travaille avec des gens du Musée du Louvre, sur une exposition qui est le regard de l'indien dans les arts de la France, comment l'indien a percé dans la littérature, dans la musique, dans les beaux arts ici en France. Donc ça vous voyez, c'est un projet franco-québécois, quelles étaient et quelles sont les représentations des indiens, quelle est l'image de l'indien encore en France », en précisant davantage sa volonté : « Si y'avait des associations qui porteraient sur des sujets qui m'intéressent beaucoup, [...] souvent ce qui m'intéresse c'est la création contemporaine, si y'avait des associations franco-québécoises là dessus, je pense que j'irai pointer le nez, est-ce qu'on peut pas faire des choses ensembles ». Elle apporte ainsi, par le savoir et l'expertise qu'elle a acquis au cours de sa carrière, une forme d'hétérogénéité issu de son parcours diasporique personnel, à savoir son expérience à la Délégation culturelle du Québec, qu'elle met au service de la diaspora au travers du réseau de pratiques qu'elle entretient. Annette Viel, muséologue de Québec et par ses nombreuses collaborations et projets sur des thématiques culturelles franco-québécoises témoigne également du réseau de liens diasporiques qui se met en place entre la France et le Québec et qui participe à enrichir la diaspora. Au travers de ces exemples, on comprend ainsi la dynamique de circulation de d'échanges et de flux des idées et des compétences culturelles, qui viennent servir la diaspora, instituant une forme de melting-pot culturel en créant des passerelles de pratiques entre les deux pays.

Les diasporas sont ainsi des entités riches qui mêlent à la fois l'homogène et l'hétérogène, au sens où elles rassemblent des individus autour d'un point commun,

55 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

individus qui viendront alors participer et enrichir cette diaspora par leur hétérogénéité et leur particularisme. La géographie variable permet alors de faire émerger différents points d'entrée des diasporas et de ré-articuler le lien entre territoire et identité, en décorrélant le sentiment d'appartenance identitaire de l'unique dimension territoriale et géographique. De cette manière, la décentralisation et la déterritorialisation permet d'envisager que l'éloignement géographique n'est alors en rien un frein au rassemblement et que ce dernier est possible malgré un éloignement géographique des individus d'une même diaspora. On a donc une mise en dialogue entre centralité géographique et centralité identitaire.

3. Problématiques de fédération et communautarisme comme éléments structurants des diasporas (à l'ère de la mondialisation).

Comme développé ci-dessus, la mise en dialogue entre des centralités à la fois de type identitaire et géographique est intéressante au sens où elle permet d'envisager autrement la notion de rassemblement et donc de solidarité et de communauté qui en découlent et qui constituent l'essence même des diasporas. En effet, l'ensemble des relations et liens diasporiques qui permettent l'existence des diasporas en tant qu'entité, sont permises par l'établissement d'un lien plus ou moins fort et plus ou moins cultivé par les membres de la diaspora. Ce lien, selon son degré d'intensité, permet un sentiment d'appartenance à la communauté plus ou moins fort, et permet aux individus de se regrouper et d'entretenir un lien autour d'un intérêt commun, qu'il soit religieux, moral, politique, d'appartenance nationale (en lien avec la nationalité et le pays d'origine), des compétences professionnelles, des loisirs etc. L'aspect communautaire est donc un élément fondamental des diasporas puisqu'il permet son existence et la mise en réseau des différents individus qui la compose. La valorisation de la diaspora et de l'objet autour duquel elle se construit est ainsi rendue possible par ce lien communautaire, duquel découle un sentiment d'appartenance plus ou moins fort. Cette dimension permet alors d'envisager le lien communautaire comme objet de rassemblement et de fédération des diasporas, puisque si la diaspora consiste de manière technique en un rassemblement d'individus de quelque manière que ce soit, cette dernière ne peut se contenter pour exister de se reposer sur la seule notion de rassemblement, mais doit bien être capable de générer un sentiment fédérateur et d'appartenance.

Ce sentiment d'appartenance à la communauté s'explique en partie par la fascination qu'a longtemps exercé le sens de la solidarité et de l'entraide, comme l'explique Chantal Bordes-Benayoun : « La valorisation de la diaspora s'explique pour partie par la fascination qu'exercent la solidarité et le sens de l'entraide, stéréotypes qui sont volontiers associés aux diasporas, face aux excès de l'individualisme »⁵⁶. En effet, dans un monde de plus en plus globalisé où la mondialisation régit les flux et les échanges de personnes, bien et services, la tentation d'envisager les diasporas au travers du prisme de la solidarité est alors tentant, afin de contrebalancer la montée de l'individualisme des sociétés occidentales contemporaines. On constate donc une certaine forme de surestimation envers l'aspect communautaire des diasporas, au sens où les individus rassemblés au sein d'une même diaspora entretiendraient forcément des liens plus ou moins forts de solidarité et d'entraide entre eux. En effet, dans le cas de la diaspora québécoise de France, on remarque que cette notion de rassemblement et de solidarité est moindre, voire parfois inexistante, au sens où les individus de nationalité québécoise ou franco-québécoise ayant émigré en France ne ressentent en grande partie et généralement ni l'envie ni le besoin de se regrouper. C'est de cette manière qu'ils expliquent tour à tour au fil des entretiens que ce besoin d'initier et d'entretenir un lien de solidarité et à la communauté québécoise ne s'est pas fait ressentir à leur arrivée en France. Cette raison s'explique en partie par le lien particulier qu'entretient la France avec le Québec, notamment d'un point de vue linguistique, créant alors de fait une certaine proximité entre les deux pays. Une expérience d'expatriation sera en effet vraisemblablement vécue de manière moins violente dès lors que la langue du pays d'origine est la même que le pays d'accueil. De plus, ce lien à la langue institue entre la France et le Québec une forme de proximité au sens de connivence, au sens d'individus qui seraient reliés non pas géographiquement ou culturellement parlant, mais bien par le partage symbolique d'un élément commun, ici la langue. Le québécois est ainsi souvent perçu comme le cousin d'Amérique, raison pointée de nombreuses fois dans les entretiens et expliquant probablement la facilité d'intégration ressentie, comme nous l'explique Julie Dorval « Non j'ai toujours été super bien accueillie par tout le monde. Bon le québécois est très bien accueilli et très accepté hein. Donc non j'ai jamais eu de problème en fait d'accueil » ou Guylaine Tremblay Boyer « J'ai été très vite acceptée et intégrée par les gens, les français aiment bien les québécois généralement, on me considère comme la

56 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

cousine, donc ça créé une certaine forme de proximité », qui développe ce lien particulier qu'entretiennent les québécois et les français en précisant « Alors que par exemple, si j'avais été marocaine, je suis pas sûre que ça aurait été la même chose, parce que les gens ont pas la même image ». Il est alors intéressant de considérer que ce lien spécial entretenu entre le Québec et la France explique en partie la facilité d'intégration des individus, et que cette facilité d'intégration et de se « fondre dans la masse » (Emmanuelle Dupéré) pourrait alors expliquer l'absence de communautarisme entre les québécois de France. En effet, et à l'inverse, Julie Anne Côté, qui vit un fort choc culturel à son arrivée en France et ressent de nombreuses difficultés (« Alors oui, ça a été très difficile pour moi ») cherchera en conséquence à se rapprocher d'autres québécois pour récréer le lien à la communauté qu'elle ressent alors comme une nécessité : « Ah ouais ouais ouais évidemment, dès que je suis arrivée j'avais une copine que je connaissais qui était là, et lors d'une soirée y'avait aussi un autre québécois qui faisait son doctorat c'est devenu un bon copain que je voyais régulièrement. Et y'avait aussi d'autres québécois que j'avais pas vu depuis longtemps et que je savais qu'ils étaient installés à Paris alors on a repris contact. Des amis d'amis aussi que je connaissais quand j'étais très petite, qui eux sont installés depuis longtemps et qui ont deux enfants, donc je les ai contacté également. Donc c'est vrai que y'a eu un peu un besoin ». Elle développe alors un réseau de sociabilité avec des québécois qui lui permettent de faciliter son intégration et d'entretenir son sentiment d'appartenance culturelle. On constate ainsi que le lien entretenu à la communauté n'est pas systématique et particulièrement prononcé chez les québécois vivant en France, et qu'hormis situation particulières telles que manque ou difficulté d'intégrations dans les sociabilités, aucune forme de solidarité ou de communautarisme ne s'observe réellement.

Ainsi, si la solidarité et l'entraide au sein d'une diaspora sont loin d'être inobservables, il est cependant risqué de tenter de les aborder et les comprendre uniquement au travers de ce prisme, puisque cette « surestimation du communautaire conduit alors à mésestimer la dispersion. Or le phénomène de la diaspora, au sens de la dispersion, est exponentiel. La dispersion affecte le groupe lui-même, non seulement pour des raisons compréhensibles, liées à la diversification linguistique et culturelle engendrée par l'éclatement spatial, mais aussi parce que les relations aux autres sont constamment retravaillées dans l'expérience diasporique »⁵⁷. Penser les diasporas au travers du prisme

57 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des*

de la solidarité et de l'entraide pourrait ainsi conduire à sous-estimer la logique de dispersion des populations, au sens de dispersion géographique (centralité géographique) mais aussi de dispersion culturelle et identitaire (centralité identitaire). Cette approche reviendrait alors à mésestimer voire effacer l'existence du phénomène de géographie variable abordé précédemment, selon lequel la ré-articulation des échelles permet d'envisager toute la diversité des parcours individuels possibles.

Envisager les diasporas uniquement au travers du prisme de la solidarité et du communautarisme automatique reviendrait donc en quelques sortes à réduire voire effacer les particularismes et spécificités individuelles de chaque individu, comme l'ont démontré les témoignages précédents, et à minimiser l'impact de chaque trajectoire personnelle sur la vie des diasporas. C'est de cette manière et au regard des trajectoires personnelles et des différentes expériences rencontrées que Emmanuelle, Julie et Guylaine n'ont pas ressenti de nécessité à développer une forme de communautarisme avec d'autres québécois, tandis que Julie Anne en a ressenti le besoin au regard de son expérience diasporique différente. Si la solidarité fait partie des diasporas, il ne faut cependant donc pas la réduire à cette dimension, qui tendrait alors à minimiser l'atomisation qui s'observe au sein des diasporas, tant en terme de dispersion géographique qu'en termes de pratiques socio-culturelles, linguistiques et politiques. C'est de cette manière qu'on observe que la solidarité québécoise envers la communauté s'observe davantage d'un point de vue culturel et identitaire que strictement géographique, les individus se retrouvant davantage autour de pratiques culinaires communes, d'habitudes linguistiques communes ou du sentiment d'appartenance culturel commun, davantage qu'autour du fait de partager la même nationalité dans un pays d'expatriation commun. La dimension de cette solidarité est alors davantage immatérielle et symbolique que réelle et physique, en s'observant au travers de réseaux de pratiques : « Oui, oui c'est vrai que j'ai gardé une part d'habitudes culinaires du Québec, quand je reçois des gens par exemple, j'aime bien m'amuser à cuisiner des plats québécois, comme ça les gens découvrent un peu. [...] D'ailleurs, j'avais ramené tous mes livres de recette du Québec avec moi, car je voulais vraiment emporter ça avec moi » (Guylaine Tremblay Boyer), ou encore « Alors je vais être plus claire mais par exemple le matin, je mange complètement québécois, c'est à dire que moi c'est presque impossible de me faire manger des pains au chocolat ou des baguettes avec de la confiture. Mon mari par exemple il mange des céréales sucrées le matin, et moi je mange des œufs, du fromage, des céréales, du pain, voilà très très très

Migrations Internationales, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

québécoise quoi. Ça c'est un truc, pour moi c'est presque impossible de changer ça » (Emmanuelle Dupéré). Les québécois de France se retrouvent ainsi davantage dans le lien avec leur pays au travers de pratiques, habitudes et figures qui renvoient à leur culture et racines d'origine.

De cette manière, « chaque segment de la diaspora joue donc une partition certes commune, mais aussi dissociée de l'ensemble »⁵⁸, et la « cacophonie interne »⁵⁹ des diasporas se distingue ainsi de son « destin collectif »⁶⁰ au travers des trajectoires individuelles. Il faut donc envisager la diaspora comme relevant d'un équilibre entre logiques de rassemblement et d'atomisation, au sens d'une dynamique d'opposition qui se cristallise entre rassemblement et éloignement, au cœur de laquelle l'hétérogénéité vient donc nourrir l'homogénéité de la base de la diaspora, comme vu précédemment. On a donc une mise en équilibre au sein duquel s'observe en parallèle des logiques d'association et de dissociation.

C'est de cette manière qu'il est alors possible d'envisager la différence entre réseau et diaspora, au sens où « le réseau met en lumière la possible mésentente alors que le terme diaspora l'efface »⁶¹. Bon nombre de chercheurs ont alors parfois favorisé le terme réseau au terme diaspora pour définir et analyser les échanges marchands, puisque ce dernier « évacuait l'a priori ethnique de même que le préjugé d'une harmonie interne aux diasporas »⁶². En d'autres termes, le terme réseau rendait alors mieux compte des possibles tensions et « mésententes du groupe et l'existence d'alliances interculturelles »⁶³. La diaspora, si elle résulte en un rassemblement d'individus autour d'une cause, d'un intérêt ou d'une thématique commune, ne saurait donc se réduire ou être pensée au travers du prisme de la fédération ou du communautarisme positif, au sens d'une certaine forme de solidarité. Les échanges et flux qui se mettent en place et s'observent au sein des diasporas sont en effet éminemment plus complexes qu'une simple fédération d'individus, d'idées et de pratiques, mais bien comme un réseau de flux et de liens qui relèvent de dynamiques bien plus complexes. Ces dynamiques sont fortement en lien avec les trajectoires personnelles et parcours diasporiques individuels de chaque individu, et considérer que les liens qui se tissent entre individus appartenant à

58 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

59 Chantal BORDES-BENAYOUN, *ibid.*, p. 13-31.

60 Chantal BORDES-BENAYOUN, *ibid.*, p. 13-31.

61 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM. « Diaspora(s) : liens, historicité, échelles ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 7-18, 2012.

62 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM, *ibid.*, p. 7-18.

63 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM, *ibid.*, p. 7-18.

une même diaspora seraient uniquement des liens de solidarité serait alors fortement réducteur, comme nous avons pu le démontrer avec le cas de la diaspora québécoise de France, dans laquelle les trajectoires individuelles se font particulièrement ressentir et se détachent du destin commun de la diaspora dans son échelle globale.

Cependant, réfuter à l'inverse l'idée selon laquelle une diaspora ne cristallise aucun lien de solidarité entre les individus serait également faux. La diaspora peut notamment endosser un rôle politique fédérateur extrêmement fort, l'Histoire ayant permis de l'observer à maintes reprises, dans le cas de révolutions notamment (on peut citer l'exemple de la révolution verte en Iran dans les années 2010, ou encore des révolutions arabes en générales, au cours desquelles les diasporas notamment en ligne permirent une forte mobilisation d'individus autour d'une cause commune leur ayant permis de valoriser et défendre une identité commune et des intérêts communs). La dimension politique des diasporas peut alors être fortement fédératrice et créatrice de solidarité entre individus, puisqu'elle permet aux individus de se rassembler et de revendiquer des identités, droits et intérêts communs. Il est toutefois important de noter que la diaspora, lorsqu'elle se pare d'une dimension revendicatrice, peut traduire cette dimension de différentes manières : revendication d'une identité commune, d'une nationalité commune, de pratiques professionnelles communes, de droits communs etc. C'est cette dimension revendicatrice qui est alors à l'origine de la création d'un lien de solidarité et d'une certaine forme de fédération entre individus. De cette manière, les logiques d'échanges n'invoquent alors pas forcément cette dimension revendicatrice à l'origine de la solidarité, expliquant alors la différence entre les termes réseau et diaspora. Ces éléments de réflexion pourraient ainsi également justifier l'absence manifeste de solidarité entre québécois qui ne cherche pas à entrer en contact, au sens où ces derniers n'ont aucune revendication particulière à exprimer ou ne ressentent ni le besoin ni l'envie d'exprimer certaines revendications. On peut notamment penser que cette absence de revendication est également liée à l'expérience d'immigration en général, la majeure partie des personnes interrogées ayant pointé la volonté de s'adapter et de ne pas imposer de traits culturels particuliers : « après je considère que c'est normal aussi de s'adapter au pays dans lequel on vit, j'ai toujours dit ça, que quand on va quelque part, il faut s'adapter aux coutumes des gens » (Guylaine Tremblay Boyer), ou encore « j'essayais de passer pour française plus qu'autre chose » (Manon). La dimension politique ne se fait ainsi pas ressentir au travers d'une volonté de revendication de droits, et la revendication d'une identité culturelle

commune ne se fait pas à l'échelle globale au travers d'un rassemblement de la communauté, mais bien à l'échelle locale, dans chaque trajectoire individuelle. Les individus revendiquent ainsi leur identité dans leur sphère privée davantage que dans la sphère publique, au sens de faire vivre et circuler des coutumes, pratiques et habitudes plus que de revendiquer en tant que telle une certaine forme d'identité commune.

Ainsi, et comme démontré tout au long de cette partie, la diaspora est une notion et un terme qui recouvrent bien des acceptions différentes, au sens où ils invoquent des composantes qui soulèvent de nombreux enjeux socio-culturels, religieux, politiques, identitaires et géographiques. De nombreuses définitions du terme ont été esquissées, tentant parfois d'enfermer le concept de diaspora dans ce qu'il n'est pas, à savoir un concept fixe, figé, qui stagne dans le temps et le l'espace et qu'il conviendrait de cadrer avec quelques critères définis. Cependant, la diaspora est une construction éminemment plus complexe, au sens qu'elle donne à voir des dynamiques d'évolutions permanentes qui rendent davantage compte d'une mise en équilibre entre les différentes problématiques qu'elle cristallise sur la scène internationale. L'étude de la notion de diaspora permet alors de mettre en exergue tout l'éventail de réseaux de relations, pratiques et de liens diasporiques qui se créent, se connectent, se déconnectent et se reconnectent en permanence et à différents degrés au fil du temps. L'enjeu de l'étude de la notion et des diasporas ne consistent donc pas à tenter une définition plus ou moins exhaustive du terme, mais bien de proposer des clés d'entrée et éléments de lecture qui permettent de saisir toutes les dynamiques d'opposition/domination et de tension/distension qu'elle cristallise.

L'extension de la notion de diaspora et la pluralité des problématiques qu'elle soulève dans l'espace public et les médias rend donc compte du caractère éminemment politique dont elle se pare depuis quelques années et de la ré-articulation des frontières à l'infini qu'elle rend possible. On peut ainsi citer l'exemple de la diaspora queer, au sens d'un « déplacement des frontières du genre qui explique et justifie la formation d'une diaspora, comme mouvement identitaire et dont la formation serait encouragée par la mondialisation des échanges et la circulation »⁶⁴. La banalisation et l'extension du terme invitent donc à repenser l'éventail des différentes formes de mobilité (frontières géographiques, frontières de genre et d'identité, frontières en ligne etc.), dans un monde

⁶⁴ Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

de plus en plus globalisé, « une fascination pour le déplacement que ne partagent pas forcément les déplacés »⁶⁵, comme nous permettra de le voir et comprendre cette seconde partie.

II. La diaspora comme élément de mise en lumière de réseaux de pratiques rendant compte d'une dualité entre attachement et détachement envers la communauté d'origine et d'accueil.

Comme vu précédemment, la première partie de ce travail de recherche a permis de mettre en lumière les différentes acceptions et conceptions du terme diaspora et les enjeux divers que ces clés d'entrée soulèvent dans un contexte de plus en plus globalisé. L'étude de la notion rend compte des dynamiques d'opposition et de contradiction qui se mettent alors en dialogue sans parfois totalement s'opposer, révélant ainsi la formation d'un équilibre entre différentes composantes, qui font la richesse et la complexité des diasporas. La démonstration de l'existence et de la cohabitation de ces logiques d'équilibre au sein des diasporas ont permis de rendre compte de la complexité des liens diasporiques qui se créent entre les individus d'une même diaspora. L'ensemble de ces liens diasporiques permet de cristalliser des dynamiques de flux et d'échanges divers entre ces individus, qu'ils soient culturels, politiques, professionnels ou religieux. A partir des clés de lecture abordées dans cette première partie, cette deuxième partie sera alors consacrée à comprendre et analyser les logiques de formation et de circulation des réseaux de pratiques au sein des diasporas, qu'elles soient sociologiques, culturelles, associatives, culinaires ou médiatiques. L'identification et la mise en circulation de ces réseaux de pratiques permettra alors de percevoir dans quelle mesure ces derniers rendent compte d'une certaine forme de dualité/complémentarité entre attachement et détachement envers la communauté d'origine et d'accueil.

1. La diaspora comme élément cristallisateur des modèles d'intégration qui structurent les pratiques.

Afin de comprendre les logiques de formation et de mise en circulation des réseaux de pratiques qui s'observent au sein de la diaspora québécoise de France et des diasporas en général, il est important de prendre en compte les différents contextes dans

65 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

lesquelles elles s'ancrent et évoluent. L'ensemble des pratiques donnent en effet à voir des logiques d'acculturation qui leurs sont antérieures, et qui permettent alors l'émergence de certaines pratiques et de leur mise en réseau au travers de la diaspora. Dans le cas de la diaspora québécoise de France, on envisage alors un type de diaspora qui suppose dans un premier temps une expatriation hors de frontières géographiques, donc un rassemblement d'individus qui partagent la même nationalité originelle. Cette mise en déplacement géographique implique un plongeon dans un contexte culturel différent, l'expatriation sous-tendant alors des logiques d'acculturation qui vont alors se mettre en place. Comprendre les différents modèles d'acculturation possibles permet alors de mettre en exergue autant de clés d'entrée qui donneront à voir et à comprendre de quelle manière et dans quelle mesure se structurent les réseaux de pratiques, et ce à la lumière de trajectoires diasporiques individuelles.

Pour considérer l'éventail des parcours diasporiques individuels qui peuvent se mettre en place, il est intéressant d'analyser les différentes trajectoires d'intégration qu'il est possible d'adopter et qui peuvent s'observer, et ce au travers des quatre modèles d'acculturation proposés par John William Berry : intégration, assimilation, séparation et marginalisation. John Berry envisage l'acculturation comme « un changement bidirectionnel d'identité résultant du contact entre des groupes ethniques (ou culturels) différents »⁶⁶, et « ces transformations de l'identité d'origine ont lieu dans le cadre d'une confrontation entre des codes culturels hétérogènes, occasionnant parfois des tensions internes (crise identitaire, remise en cause de soi ...), mais aussi externes (conflits avec les représentants de la culture dominante ou avec les pairs) »⁶⁷. Envisager l'acculturation au prisme de ces différents modèles permet alors de comprendre les logiques d'implication des individus qui donnent à voir ces réseaux de pratiques.

L'acculturation renvoie à « l'ensemble des phénomènes résultant d'un contact continu et direct entre groupes d'individus appartenant à différentes cultures et aboutissant à des transformations qui affectent les modèles culturels originaux de l'un ou des deux groupes (Redfield, Linton et Herskovits) »⁶⁸. L'acculturation suppose donc la rencontre et la mise en contact entre des individus de culture différentes, et ce dans une temporalité continue plus ou moins longue, menant à des transformations et adaptations d'un côté et/ou de l'autre, bien qu'elle suppose davantage de changement dans le groupe qui

66 John William Berry. « Immigration, acculturation and adaptation ». *Applied Psychology: An International Review*, 46, p. 5-68, 1997.

67 John William Berry, *ibid.*, 5-68.

68 Azzam Amin. « Stratégies identitaires et stratégies d'acculturation : deux modèles complémentaires ». *Alterstice*, 2(2), p. 103-116, 2012.

s'acculture. Ainsi, bien que les changements s'observent généralement des deux côtés, on observe toutefois parfois l'apparition d'un groupe dit « dominant »⁶⁹, qui profitera alors d'une influence culturelle plus forte. A l'inverse, le groupe dit « dominé »⁷⁰ jouira quant à lui d'une influence culturelle réduite, et John W. Berry précise que ce groupe tend généralement alors à être celui des migrants et de leurs descendants.

L'acculturation apparaît alors comme une réponse de l'individu qui choisit une stratégie afin de s'adapter à son nouveau cadre culturel, à sa nouvelle communauté et société d'accueil. L'ensemble de ces stratégies englobe à la fois les attitudes d'acculturation, liées au positionnement adopté par l'individu entre ses deux milieux culturels qui entrent alors en contact, et le comportement, qui concerne les changements de comportements individuels et de conduites sociales dans la nouvelle société⁷¹. Au regard de ces éléments et selon Sam, Sabatier et Berry, certaines situations d'acculturation peuvent être davantage sources de difficultés que d'autres, et sont alors à l'origine de l'apparition de ce qu'ils nomment un « stress d'acculturation »⁷², situation que Julie Anne Côté a vécu à son arrivée en France face aux différences culturelles qui se font fortement ressentir et qui la mènent à une difficulté à établir des contacts avec sa société d'accueil, à savoir la France : « Alors oui, ça a été très difficile pour moi. [...] A la fois parce que les seuls contacts que j'avais vraiment c'était au niveau de l'Université à Paris 8, et en termes d'enseignement par exemple c'est très différent de l'enseignement que j'ai pu avoir au Canada, en tout cas à Montréal où les professeurs encouragent fortement les étudiants à participer, pour des discussions et des séminaires. Alors moi je suis arrivée comme une conne à poser des questions et à parler, même si c'était très difficile parce que c'est pas dans ma nature, et ben en fait je me suis un peu mis et les profs à dos et certains étudiants qui devaient me trouver trop chiant et trop studieuse, alors j'ai pas pu établir des contacts ... Ben en même temps on se voyait une fois par mois donc c'était difficile de créer du contact, mais j'ai trouvé ça très difficile, particulièrement à mon égard où on me disait « je vais pas perdre mon temps à répondre à vos questions », je trouvais ça très violent et agressif. Donc peu disponible, peu dans l'ouverture ».

L'individu va effectuer le choix de sa stratégie d'acculturation en fonction du positionnement qu'il va adopter par rapport à la culture de sa communauté d'origine et la culture de sa communauté d'accueil. Selon Berry, le stress d'acculturation sera déterminé

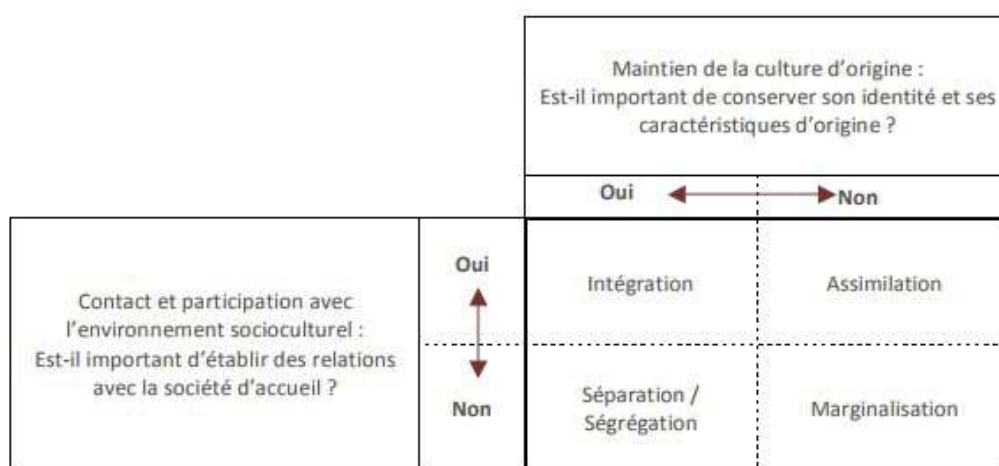
69 John William Berry. « Immigration, acculturation and adaptation ». *Applied Psychology: An International Review*, 46, p. 5-68, 1997.

70 John William Berry, *ibid.*, p. 5-68.

71 C. Sabatier, John William Berry. *Immigration et acculturation*. Dans R.Y. Bourhis et J. Ph. Leyens (dir.), *Stéréotypes, discrimination et relation intergroupes*. Belgique : Mardaga, 1994, p. 261-291.

72 John William Berry, David Lackland Sam. *Acculturation and adaptation*. Dans J.W. Berry, M.H. Segaliet Ç. Kagitçibasi (dir.), *Handbook of cross-cultural psychology* (vol.3). Boston : Allyn & Bacon, 1997, p. 291-326

en fonction des niveaux d'attitude et de comportement, et l'individu se positionne alors entre ses cultures d'origine et d'accueil en fonction de deux critères, à savoir dans un premier temps la volonté d'avoir des contacts et des participations avec la société d'accueil et d'adopter ses valeurs, puis dans un second temps le maintien de sa culture d'origine, de son identité culturelle et de ses coutumes au sein de la société d'accueil. Ces deux éléments se manifestent sous forme de deux questions chez l'individu immigré dont les cultures d'origine et d'accueil se retrouvent en contact : Faut-il maintenir sa culture et son identité d'origine ? et Faut-il avoir des contacts avec les membres de la société d'accueil et participer à la vie sociale de cette société ? Ces deux questions esquissent alors plusieurs réponses possibles, qui s'incarnent alors au travers des quatre modèles d'acculturation proposés par John Berry, ces derniers permettant à l'individu de classer ces stratégies, guidant alors son choix de trajectoire diasporique.



Selon ces deux questions et les réponses que l'individu apporte pour chacune d'entre elles se dessinent les quatre modèles d'acculturation possibles proposés et théorisés par John Berry.

Dans le modèle d'intégration, l'individu se trouve dans la situation où il souhaite effectivement maintenir sa culture et son identité d'origine tout en participant à la vie de sa société d'accueil avec laquelle il souhaite créer et entretenir une forme de contact. Dans ce cas de figure, plusieurs groupes ethniques distincts peuvent alors coopérer et organiser la vie ensemble au sein d'un même système social (on peut notamment citer pour exemple le modèle canadien qui repose sur la valorisation de la multiculturalité, et au sein duquel cohabitent des individus d'origines différentes). Selon ce cas de figure, les valeurs de la culture de la société d'origine et celles de la culture de la société d'accueil se mélangent alors, et l'individu fait alors coexister ses deux référents culturels.

Dans le cas de l'assimilation, l'individu effectue le choix d'abandonner son référentiel culturel d'origine pour chercher à établir des liens et points de contact avec sa société d'accueil. Il entre alors dans une démarche selon laquelle il décide d'adopter la culture de la société d'accueil et ce au détriment de sa culture d'origine. Il opère donc une hiérarchie et favorise donc en quelques sortes sa culture d'accueil à sa culture d'origine, et cette conjoncture peut alors mener selon C. Sabatier et J. Berry à « l'absorption du groupe d'acculturation par le groupe dominant »⁷³.

Le phénomène de séparation s'observe quant à lui dans le cas où l'individu souhaite conserver sa culture et son identité d'origine, en évitant en parallèle et ce de manière volontaire tout type d'interaction ou relation avec sa société d'accueil. Cette absence de lien entretenu avec la société d'accueil peut toutefois être le fait de cette même société d'accueil, et l'individu se retrouve alors en situation de mise à l'écart subie et non choisie, on parle alors dans ce cas davantage de ségrégation. Ainsi, comme le souligne J. Berry et C. Sabatier, la stratégie se détermine ici en fonction du type de choix, à savoir libre ou imposé.

Enfin, on parle de marginalisation lorsque l'individu effectue le choix de perdre son identité et son référent culturel d'origine sans toutefois réussir à établir des liens ou relations avec sa société d'accueil. J. Berry et C. Sabatier parlent alors « d'identité aliénée »⁷⁴. Ce type de situation relève d'une conjoncture complexe et difficile à analyser et mène généralement l'individu à une forme de confusion identitaire collective, voire parfois d'angoisses. Cette situation relève ainsi selon John Berry davantage de situations pathologiques et serait le résultat de discrimination voire d'exclusion envers l'individu.

Ces quatre modèles sont intéressants à considérer dans le cadre de l'étude des diasporas puisqu'ils rendent compte des différentes dynamiques que peuvent suivre les individus en situation d'immigration. Ces différents modèles donnent ainsi à voir différentes conjonctures dans lesquelles peuvent s'inscrire les individus, parfois par choix ou parfois de manière subie. C'est de cette manière que Julie Anne, qui était très demandeuse d'établir des contacts avec les français notamment de par sa situation d'étudiante en université française, a ressenti une grande violence symbolique au regard de sa différence culturelle qui l'a amené à une certaine difficulté dans la formation de ses réseaux de sociabilité, la plaçant alors en situation de séparation culturelle. Cette situation subie l'amène alors à une phase de questionnement sur ses valeurs, croyances et habitudes, soit son identité culturelle et diasporique, l'incapacité à se situer identitairement entre les deux pays la menant au point d'envisager un éventuel retour au Québec. Ces modèles

73 C. Sabatier, John William Berry. *Immigration et acculturation*. Dans R.Y. Bourhis et J. Ph. Leyens (dir.), *Stéréotypes, discrimination et relation intergroupes*. Belgique : Mardaga, 1994, p. 261-291.

74 C. Sabatier, John William Berry, *ibid.*, p. 261-291.

constituent donc des clés de réflexion au sujet de l'identité, au sens où les différents modèles qui s'incarnent par différentes conjonctures peuvent amener à une redéfinition de l'identité culturelle, et ce au travers de la cohabitation de plusieurs référents culturels tels que les valeurs, croyances, pratiques et habitudes, qui peuvent influencer de manière plus ou moins forte sur l'expérience diasporique comme nous le démontre le cas de Julie Anne.

Si ces modèles permettent d'appréhender la réalité des migrations et de proposer des clés d'étude et de compréhension du fonctionnement des diasporas, ils présentent cependant certaines limites. La méthode d'assimilation a ainsi été longtemps critiquée au sens où elle instituerait de fait une forme de clivage entre les individus dits intégrés et les individus dits non intégrés, soulevant alors la problématique des liens de domination au sein des diasporas. Cette méthode a ainsi fait l'objet de plusieurs critiques du fait qu'elle ait été « conçue comme une inculcation imposée [qui] ne laissait guère de place à la prise en compte de la volonté d'intégration des migrants dans certaines conditions »⁷⁵.

En parallèle, la méthode dite d'intégration fut également critiquée du fait qu'elle « entend intégrer volontairement un groupe particulier, et a pour effet, qu'on le veuille ou non, de désigner des « non-intégrés », c'est-à-dire de conforter les processus d'assignation ethnique ou sociale dont l'efficacité sociale n'est pas négligeable »⁷⁶. Cette méthode aurait donc le travers de créer et entretenir un hiatus entre les individus, renforçant ainsi la mise en différenciation entre eux. Cela n'est pas sans impact, puisque instaurer un clivage entre individus intégrés et non intégrés renforce alors les inégalités entre individus, ce qui n'est pas sans conséquence d'un point de vue social. L'individu désigné comme non-intégré peut en effet enregistrer cette information comme un fait, à savoir qui ne peut changer et évoluer, et cela peut fortement impacter sa réalité sociale et sur le plus long terme, son intégration, son sentiment d'appartenance à sa nouvelle société, et de fait, sa construction identitaire, comme il est possible de le constater au travers de l'exemple de Julie Anne, qui voit sa réalité sociale fortement impactée : « Chacun pour soi et chacun doit se débattre seul et y'a pas beaucoup d'entraide, donc ça j'en ai bavé à en pleurer, en me disant mais qu'est-ce que je fous ici ». Chantal Bordes-Benayoun pointe ainsi « cette confusion entre le processus et la volonté [qui] a souvent conduit à déplacer sans vraiment la quitter la problématique de la domination »⁷⁷. Elle identifie ainsi les limites de cette perspective, puisque « Malgré toutes les précautions pour dynamiser leurs approches dans une perspective relationnelle ou interactionniste, les chercheurs furent confrontés d'un côté, à la réalité grandissante des

75 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

76 Chantal BORDES-BENAYOUN, *ibid.*, p. 13-31.

77 Chantal BORDES-BENAYOUN, *ibid.*, p. 13-31.

replis ethniques et communautaires, qui interrogeaient le risque de clôture de leurs catégorisations ; de l'autre, à l'expression plus individuelle, multiple et polymorphe, d'identités sortant, bien au-delà de toutes prévisions, des frontières des groupes considérés et sortant du simple jeu de miroir que l'interactionnisme d'un Fredrik Barth avait invité à considérer »⁷⁸.

Si ces modèles théoriques nous permettent alors d'envisager et appréhender les différentes situations et conjonctures dans lesquelles les individus en situation d'immigration vont se situer, et ainsi nous orienter sur leur trajectoire de construction identitaire, ils présentent également le risque d'enfermer ces individus dans des cadres préconçus en considérant les frontières des catégories qu'ils établissent comme imperméables. En effet, si Julie Anne a pu ressentir de fortes difficultés d'adaptation et d'intégration à son arrivée en France, la plaçant malgré elle dans une situation de séparation un certain temps, le processus d'acculturation est quelque chose de mouvant et évolutif, qui permet alors de ne pas rester enfermé dans une catégorie, l'individu disposant toujours d'une marge de réadaptation, permettant à un individu en difficulté de finir par s'intégrer. Le processus d'acculturation et d'adaptation culturelle est donc un phénomène éminemment complexe qui ne saurait se résumer et se réduire à ces cadres, l'individu disposant toujours d'une marge de manœuvre et d'adaptabilité. Il faut donc envisager ces modèles comme des clés de lecture de l'acculturation d'un individu en situation d'immigration, sans toutefois chercher à catégoriser un individu. Un individu ayant eu recours à une de ces stratégies pourra en effet évoluer au cours de sa vie et changer de catégorie. Les frontières des stratégies l'acculturation sont donc perméables et évolutives et non imperméables, et rendent compte de dynamiques d'évolution chez les individus, comme a pu le démontrer l'exemple de Julie Anne qui finit par s'intégrer parfaitement et à développer un réseau de sociabilités en France.

Le processus d'acculturation et de formation de l'identité culturelle est donc quelque chose de fondamentalement mouvant et en perpétuelle redéfinition et évolution, à l'image des diasporas dans lesquelles elles s'incarnent, comme abordé précédemment. De cette manière, les groupes dits dominants ne restent pas toujours en situation de domination par rapport au groupe des dominés, et les stratégies peuvent donc évoluer au cours du temps. Il est ainsi intéressant de noter que des individus qui n'ont pas ressenti de difficultés particulières d'adaptation ou de choc culturel à l'arrivée, pointent toutefois des dynamiques d'évolution et de réadaptation de leur identité culturelle. C'est notamment le cas d'Emmanuelle Dupéré qui, après plus de vingt ans passés en France entre Caen,

78 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

Paris, la Rochelle et Toulon, explique « Ben je me sens très québécoise, et en même temps, au jour d'aujourd'hui je dirais même que je me sens plus rien. C'est à dire que j'ai l'impression que quand je reviens au Québec, y'a plein de gens qui me considèrent comme française, et quand je suis en France les gens me voient comme une québécoise, donc mon identité est peut-être pas super claire quoi. Mais moi c'est clair que si quelqu'un me demande, je suis assez fière d'être québécoise (Emmanuelle Dupéré). Manon explique également de quelle manière son identité a évolué depuis son retour au Québec après un an passé à Paris : « Pas par rapport à comment j'étais en France, j'ai l'impression que mon identité fonctionne moins bien au Québec qu'en France. [...] Je me sens un peu française au Québec alors que t'sais dans les faits j'ai grandi ici et tout, mais je me sentais beaucoup plus chez moi en France. Au final ici j'ai l'impression de pas nécessairement rentrer dans le moule québécois complètement ». Ces retours d'expérience démontrent ainsi que l'identité culturelle se façonne au gré de l'expérience diasporique, à savoir la durée d'expatriation, la ville d'expatriation, les lieux de vie et lieux fréquentés, la catégorie socio-professionnelle, la régularité et le degré plus ou moins fort d'entretien du lien avec le Québec, les pratiques et sociabilités etc.

Il est cependant intéressant et nécessaire de noter que si ces stratégies sont souvent évolutives, il se peut également que ce ne soit pas le cas, comme le point notamment John Berry. Il explique ainsi que la stratégie d'intégration peut faire l'objet d'un choix volontaire et assumé par les groupes dominés, mais seulement à condition que le groupe dominant soit « ouvert et tolérant à l'égard de la diversité culturelle »⁷⁹. Ainsi, « cette stratégie implique que les groupes dominants et non dominants reconnaissent le droit à tous les groupes d'afficher leurs différences culturelles dans la vie quotidienne »⁸⁰.

Ces modèles proposés par John Berry sont intéressant au sens où ils envisagent la possibilité de mettre en dialogue deux cultures différentes, sans les faire simplement cohabiter. Les cultures qui se rencontrent s'inscrivent alors davantage dans une dynamique de superposition plus que de juxtaposition, et l'adoption de la culture du pays d'accueil n'implique donc ainsi pas systématiquement ni automatiquement l'abandon de sa culture d'origine, mais rend ainsi possible le biculturalisme et le multiculturalisme, permettant la formation de logiques de créolisation identitaire. Ces stratégies permettent ainsi aux individus en situation d'immigration, donc faisant a priori partie d'un groupe culturel dominé, de s'identifier et de se positionner par rapport à leur culture d'origine et à leur culture d'accueil, témoignant alors des dynamiques d'attachement et de détachement qui s'articulent entre cultures d'origine et d'accueil, comme en témoigne le retour

79 John William BERRY. « Understanding and managing multiculturalism ». *Psychology and Developing Societies*. 3. p. 17-49.

80 John William BERRY, *ibid.*, p. 17-49.

d'expérience de Marie-Claude et Anne qui ont respectivement passé la moitié de leur vie au Québec et l'autre en France : « Avant quand j'étais jeune, je trouvais que quand j'étais en France je me sentais québécoise, pis quand j'étais ici je me sentais française, mais après avec le temps je me suis comme fait à l'idée que j'étais pas l'un ou que j'étais pas l'autre, mais que j'étais vraiment un mélange des deux, pis fallait que je vive avec ça. T'sais parce que, t'sais à chaque fois les gens ils vont dire « ah la française », ou « ah la québécoise », mais en réalité c'est pas ça », avant de préciser « Pis ça a été long avant que je me rende compte, t'sais que j'avais le droit de répondre aux gens, t'sais y'en a plein qui me posent la question, pis on est comme « ben je me sens les deux » » (Marie Claude). Sa sœur Anne vient compléter son propos en précisant « Ouais ben moi maintenant ce que je dis quand on me demande, comme y'a souvent des gens qui demandent si on est née, t'sais si on vient de Montréal et tout ça, et je dis « oui mais », « oui mais j'ai quand même vécu 13 ans en France là » ». Ce témoignage nous permet alors de comprendre les logiques de mise en dialogue qui s'opèrent entre deux cultures suite à une expérience d'immigration dans un pays étranger, et la manière dont l'expérience diasporique façonne l'identité culturelle.

Il est également intéressant de noter que l'évolution de l'identité culturelle, si elle peut être le fruit d'un ressenti d'évolution personnel, peut également résulter d'un ressenti qui découle du regard porté par les autres. C'est ainsi qu'Emmanuelle Dupéré nous explique que bien qu'elle se « sente vraiment très québécoise », son identité a toutefois évolué selon elle par rapport à ce qu'elle ressent du regard que les autres portent sur elle : « Oui parce que je sens que, bon pas des gens proches de moi comme ma mère, mon père etc, mais je sens que pour certaines personnes comme je vis en France je suis française quoi ». Julie Dorval vient également expliquer ce point « Parce qu'en fait quand t'es au Québec t'as pas une identité de québécois parce que tout le monde est québécois. T'es québécois mais on t'identifie pas comme québécois car tout le monde est identifié de la même manière. Alors qu'ici ça fait partie de l'identité parce qu'on m'identifie comme ça, alors qu'au Québec on m'identifie pas comme ça parce que tout le monde l'est ». Son identité se construit alors au travers du regard des autres et des réseaux de sociabilité qu'elle entretient avec sa société d'accueil, et qui participent à forger son sentiment d'appartenance à la culture québécoise ainsi que son identité culturelle de manière générale, à tel point que cela la conduit à se sentir davantage québécoise en France qu'au Québec : « Et aussi des fois dans mon travail c'est assez drôle, les clients se souviennent pas de mon nom mais ils disent « oh j'ai vu la canadienne » ou « j'ai vu la québécoise ». Donc c'est vrai que c'est une marque où je suis fière, mais après c'est vrai que je suis marquée, je suis identifiée, donc quelque part ça me fait me sentir plus québécoise qu'au

Québec ».

L'identité culturelle relève donc véritablement d'un processus de construction qui se façonne au gré de l'expérience diasporique, comme elle le précise également : « Après c'est vrai que t'es accepté, tu te construis aussi, mon identité aujourd'hui se construit avec ce que j'ai vécu ici. Donc après je le deviens quand même parce que quand je retourne à Québec c'est vrai que j'ai pas les mêmes habitudes. [...] Je suis influencée maintenant par ce que je suis devenue ici en 20 ans », en expliquant ce principe de construction évolutive au travers d'une métaphore sur les LEGO : « J'ose pas dire que c'est une identité, c'est une construction, ouais c'est des LEGO que t'assembles tu vois. T'as ta base et t'as des trucs que t'assembles qui forment ton expérience ». Au regard de ces éléments et témoignages, on constate donc que les individus ne sont alors que rarement en situation totalement binaire de rejet soit de leur culture d'origine soit de leur culture d'accueil, mais s'inscrivent dans des dynamiques de construction de leur identité culturelle qui sont fortement liées à l'expérience diasporique et qui rendent compte d'une certaine mise en équilibre entre les deux. Une certaine forme de dualité émerge donc entre attachement et détachement envers la culture d'accueil et la culture d'origine, mettant ainsi en exergue une certaine logique de complémentarité culturelle.

2. Processus d'identification et fierté culturelle : la figure de l'émigré comme porte parole de sa culture et communauté.

A. Problématique du sentiment d'appartenance et de fierté culturelle au sein des diasporas.

Comme abordé précédemment, le processus d'acculturation est une étape fondamentalement importante dans le processus d'immigration des individus, puisqu'il va conditionner la stratégie adoptée par les individus qui se retrouvent en situation de confrontation culturelle. Cette stratégie aura en effet un impact non négligeable sur le processus d'identification culturelle et sur l'implication dans la vie de la communauté d'accueil qui en découlent. Ce processus d'identification est éminemment important puisqu'il va fortement impacter le sentiment d'appartenance et de fierté d'appartenance culturelle à une communauté donnée, ici à la culture d'accueil. L'individu en situation d'immigration sera alors confronté à une phase d'adaptation et de réajustement de ses différents critères et codes culturels qui constituent son référentiel culturel, pour identifier et se positionner par rapport à son statut diasporique. C'est de ce statut diasporique, de son identification et de sa conscientisation que peut alors potentiellement émerger le

sentiment de fierté culturelle, qui consiste à revendiquer de manière plus ou moins forte son appartenance à une culture différente de celle du pays d'accueil, à savoir la culture d'origine.

Ce sentiment de fierté culturelle est éminemment important puisqu'il va en partie influencer sur le ressenti de l'expérience diasporique et sur le niveau d'implication et de participation à la vie culturelle, et donc constituer une clé d'analyse importante des pratiques culturelles adoptées par l'individu dans son pays d'accueil. Se met alors en place un cercle vertueux entre processus d'acculturation, implication dans la vie culturelle de la communauté et adoption de pratiques culturelles, puisqu'un individu qui aura adopté la stratégie d'intégration ou d'assimilation aura alors une forte volonté de créer des points de contacts avec sa culture d'accueil, et cherchera donc à créer des liens, notamment au travers des pratiques culturelles adoptées ; l'individu qui adopte alors les pratiques de sa société d'accueil se sentira donc acculturé et représentant de la culture du pays qu'il vient de rejoindre, générant alors ce cercle vertueux entre sentiment d'intégration et adoption des pratiques. C'est ce qu'explique Manon qui, après une phase d'intégration ressentie comme facile et sans difficultés, explique qu'elle a eu une forte volonté de s'intégrer au mode de vie français, notamment par imitation des sociabilités « J'ai trouvé que c'était un mode de vie beaucoup plus sociable à Paris qui me plaisait bien, tandis que à Québec t'sais quand tu finis ta journée de travail souvent tu rentres chez toi à 17h, tandis que là à Paris je faisais des trucs presque tous les soirs avec plein de groupes différents », mais aussi des pratiques culturelles « Au contraire pour les livres j'ai surtout lu des classiques français parce que j'étais sur place et que je les trouvais usagés pour pas cher. [...] Au contraire je préférais voir des trucs français et en profiter tant que j'étais sur place ».

Ce point est intéressant puisqu'il pose la question de la représentativité de la culture. La fierté culturelle pose en effet la question de placer certains individus dans une position de porte parole de leur culture et est souvent en lien étroit avec la reconnaissance des individus immigrés et de leur statut diasporique par les individus de la société d'accueil. Mais les individus reconnaissent et revendiquent-ils ce statut diasporique dont ils héritent de manière presque automatique à leur arrivée dans un pays autre que le leur ? En d'autres termes, les individus en situation d'immigration reconnaissent-ils la notion de diaspora, et leur appartenance à celle-ci ? Il serait en effet intéressant de déterminer dans quelle mesure une population ou un individu s'auto-désignerait comme diasporique, afin de percevoir si un lien serait identifiable et observable entre la reconnaissance de ce statut diasporique et la représentativité de la culture, au sens d'un individu qui serait alors placé dans un statut de porte parole/représentant de sa culture. La reconnaissance et la

revendication du statut diasporique est en effet quelque chose de fondamentalement complexe à analyser, et constitue selon Chantal Bordes-Benayoun « Un des critères de diasporicité les plus difficiles à établir, sinon le plus déterminant »⁸¹. Il est en effet assez difficile dans les faits de pouvoir déterminer dans quelle mesure une population s'auto-désignerait comme diasporique. Sur quels éléments est-il possible de se baser pour proposer des clés de lecture qui rendraient compte d'un potentiel lien de corrélation entre statut d'immigré et reconnaissance du statut diasporique, notamment chez les québécois de France ?

Jennifer Bidet et Lauren Wagner ont démontré au travers d'une de leur étude portant sur les diasporas marocaines et algériennes en France que des séjours touristiques réguliers dans le pays d'origine étaient « catalyseurs de l'appartenance diasporique »⁸². Ces séjours touristiques dans le pays d'accueil, s'ils sont effectués régulièrement, permettent ainsi de garder et d'entretenir un lien particulier avec le pays et la culture d'origine, comme le précise J. Bidet et L. Wagner : « Le choix de la destination des vacances et les interactions lors du séjour touristique témoignent du lien maintenu, entretenu, perpétué avec le homeland »⁸³. Dans le cadre de la diaspora québécoise de France, le lien entretenu avec le Québec reste très fort et permet aux individus de conscientiser leur statut diasporique, notamment au travers de la ré-articulation identitaire qui découle de ce lien entretenu avec le pays d'accueil et qui fait baigner l'individu dans ses deux cultures. C'est notamment le cas de Julie Dorval qui explique qu'elle se sent « complètement québécoise » et qu'elle se rend régulièrement au Québec, et que l'entretien de ce lien avec le Québec lui fait prendre conscience de son statut diasporique malgré son sentiment d'appartenance au Québec : « Ben par exemple une fois j'ai pris le taxi et le gars il me dit « mais de où vous venez vous avez un drôle d'accent ? », et j'ai dit « ben je suis québécoise », mais j'avais pris l'accent français. Donc là tu te sens un peu déphasé par rapport à ça » avant de compléter « Et le pire ce qui me déphase le plus c'est les routes, je faisais des routes par réflexe, et là y'a des fois quand j'y vais et que je conduis, « ah merde j'ai manqué la sortie », « ah merde comment je fais pour aller là », j'ai plus les réflexes des routes, en fait je me cherche ». Emmanuelle Dupéré explique également que ses allers-retours au Québec lui permettent de garder un lien jugé nécessaire, mais qu'ils lui font prendre conscience de son statut diasporique : « Ben je me sens très québécoise, et en même temps, au jour d'aujourd'hui je dirais même que je me sens plus rien. C'est à dire que j'ai l'impression que quand je reviens au Québec, y'a plein

81 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM. « Diaspora(s) : liens, historicité, échelles ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, p. 7-18, 2012.

82 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM, *ibid.*, p. 7-18.

83 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM, *ibid.*, p. 7-18.

de gens qui me considèrent comme française, et quand je suis en France les gens me voient comme une québécoise », à tel point qu'elle précise « je me vois pas y retourner y vivre définitivement, [...] je me suis un peu adaptée aux mentalités françaises, et aujourd'hui j'aurais certaines difficultés avec certaines mentalités québécoises », témoignant alors de la conscientisation de son statut diasporique au point de ne plus pouvoir envisager de rentrer dans son pays d'origine. C'est de cette manière que la conscientisation du statut diasporique par les immigrants les amène ainsi à la problématique de la représentativité de la culture, au sens où ces derniers deviennent les représentants de leur culture d'accueil dans leur pays d'origine, et les représentants de leur culture d'origine dans leur pays d'accueil comme en témoigne Emmanuelle Dupéré : « C'est à dire que j'ai l'impression que quand je reviens au Québec, y'a plein de gens qui me considèrent comme française, et quand je suis en France les gens me voient comme une québécoise ». Anne et Marie Claude Ganache expliquent ainsi qu'au regard des treize ans passés en France et des onze ans passés au Québec, elles sont souvent perçues comme françaises au Québec et comme québécoises en France, cette double représentativité de la culture redéfinissant leur identité diasporique : « Avant quand j'étais jeune, je trouvais que quand j'étais en France je me sentais québécoise, pis quand j'étais ici je me sentais française, mais après avec le temps je me suis comme fait à l'idée que j'étais pas l'un ou que j'étais pas l'autre, mais que j'étais vraiment un mélange des deux ». Martine Dionne vient appuyer ces propos en précisant également qu'au sein des réseaux de sociabilité qu'elle entretient avec le Québec, « par moment on me considère comme n'étant plus québécoise, car ce que je réfléchis, ce que je renvoie, c'est qu'il y a un mélange des deux, une façon d'être française et une façon d'être québécoise », la représentativité de la double culture n'étant alors pas reconnue de manière systématique.

Ce type d'approche est intéressant puisqu'il invite à décentrer la diaspora de son caractère géographique « en montrant à quel point [elle] n'obéit pas nécessairement aux frontières étatiques, ni à des sentiments d'appartenance ethnique ou nationale »⁸⁴, et Jennifer Bidet et Laurent Wagner invitent alors « les chercheurs et chercheuses à moins étudier les diasporas (contemporaines) comme une catégorie analytique répondant à un certain nombre de critères précis, qu'à les considérer comme une catégorie de pratiques, comme une expression signalant un positionnement et servant à revendiquer une identité »⁸⁵.

Cette approche permet alors d'envisager la diaspora au prisme du spectre des réseaux de pratiques et sociabilités qu'elle peut donner à voir et qui peuvent amener à

84 Jennifer BIDEET, Lauren WAGNER. « Vacances au bled et appartenances diasporiques des descendants d'immigrés algériens et marocains en France ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*. 2012, p. 113-130.

85 Jennifer BIDEET, Lauren WAGNER, *ibid.*, p. 113-130.

revendiquer une identité et une appartenance culturelle, davantage qu'à un cadre théorique prédéfini qui mettrait en scène un lien de causalité entre déplacement géographique et sentiment d'appartenance nationale. Ainsi, ce n'est pas la diaspora en elle-même, donc le déplacement géographique d'un individu en situation d'immigration qui est à l'origine du sentiment de fierté et d'appartenance culturelle (quand il existe), mais plutôt les dynamiques de flux des réseaux de pratiques et sociabilités qui se cristallisent et qui viennent forger l'expérience diasporique à l'origine de ce sentiment d'appartenance à une culture ou double-culture. Delphine Pagès-El Karoui va également dans ce sens et explique que cette question pose « l'enjeu crucial de la relation à un référent-origine considéré comme un condensateur puissant des sentiments d'appartenance dont il faut parvenir à interroger la variabilité et les recompositions dans la durée, en dialogue avec l'histoire – ou plutôt les histoires – du groupe diasporique »⁸⁶. C'est donc en grande partie les liens entretenus entre pays d'accueil et d'origine, donc la relation entre référent-origine, notamment au travers des réseaux de pratiques et sociabilités, qui auront un impact sur ces sentiments d'appartenance et de fierté culturelle.

La question de la représentativité de la culture permet alors une « recomposition des 'homelands', terres d'origine, qui peut s'opérer : ces homelands ne sont jamais réduits aux seuls foyers de départ et s'avère – comme Pilz et Adjemian le mettent bien en lumière – une caractéristique fondamentale de l'expérience diasporique, traduisant les déviations, les modifications possibles de l'idée de retour »⁸⁷, mais relève davantage d'une mise en équilibre permise par la double-culture. Les « homelands »⁸⁸ ne se réduisent ainsi pas pour les individus en situation d'immigration à de simples terres d'origine, à savoir un territoire quitté qu'il faudrait mettre en parenthèse voire oublier. Ces terres d'origine constituent donc un socle très fort qui vont avoir un impact très fort dans l'expérience diasporique et la création des liens diasporiques des individus immigrants. Le lien entretenu entre terre d'origine et terre d'accueil peut alors donner à voir tout un spectre de possibles qui se cristallisent autour de la notion d'aller et retours, qu'ils soient géographiques ou culturels et identitaires, et qui donnent à voir cette représentativité de la double culture. Le sentiment de fierté culturelle va donc dépendre de la relation personnelle et individuelle entretenue par l'individu entre son pays d'origine et son pays d'accueil, c'est à dire de l'équilibre qui se met en place entre mise à distance et rapprochement, à la fois géographique et culturel/identitaire. Ce sentiment de fierté culturelle dépend donc fortement des trajectoires individuelles de chaque individu, et ne

86 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM. « Diaspora(s) : liens, historicité, échelles ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, p. 7-18, 2012.

87 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM, *ibid.*, p. 7-18, 2012.

88 Guillaume CALAFAT, Sonia GOLDBLUM, *ibid.*, p. 7-18, 2012.

saurait dépendre d'une règle générale qui consisterait à dire qu'un individu en situation d'immigration qui se retrouverait géographiquement éloigné de son pays d'origine aurait tendance à ressentir un sentiment de fierté culturelle envers son pays et sa culture d'origine, ce sentiment d'appartenance se cristallisant au travers de la double-culture qu'incarne chaque individu membre de la diaspora québécoise de France.

B. Dualité entre fierté d'appartenance culturelle revendiquée et renvoi subi à une appartenance culturelle.

Le sentiment d'appartenance et de fierté culturelle que peut ressentir un individu en situation d'immigration dépend, comme vu précédemment, de la dynamique d'équilibre qui se met en place entre pays d'accueil et pays d'origine et des trajectoires personnelles diasporiques des individus. Cette fierté culturelle envers le pays d'origine est donc éminemment liée à la relation référent-origine entretenue par l'individu, qui va influencer sur les réseaux de pratiques et de sociabilités adoptées par ce dernier. La relation à la terre d'origine et la fierté d'appartenance culturelle peut donc amener l'individu à revendiquer son appartenance culturelle de son propre gré, notamment au travers des pratiques et de ses habitudes quotidiennes, mais l'individu peut également parfois se voir renvoyé à ses racines culturelles d'origine, et ce malgré lui, pouvant parfois engendrer une certaine forme de violence symbolique.

En effet, le sentiment d'appartenance et de fierté culturelle ressenti par un individu relève généralement de la volonté personnelle, au sens où l'individu revendique de lui-même cette identité et exprime sa fierté culturelle et d'appartenance à son pays d'origine au regard du lien fort qu'il entretient avec ses racines. C'est ce que revendique Emmanuelle Dupéré, qui affirme « je me sens très québécoise, je vais toujours dire que je suis québécoise, après je vais dire que je suis québécoise vivant en France, ou que je suis franco-québécoise, mais je me sens vraiment québécoise quoi » même après avoir passé vingt trois ans de sa vie en France, versus vingt ans au Québec, soit plus de temps en France qu'au Québec. Il est intéressant de noter par ailleurs que son sentiment d'appartenance québécois est très prononcé et revendiqué avec fierté, mais qu'elle affirme en parallèle qu'elle ne pourrait pas retourner vivre au Québec malgré son attachement envers sa terre d'origine : « Maintenant aujourd'hui ça serait très compliqué pour moi de revenir au Québec. Bon maintenant je suis pas du tout à l'âge de la retraite mais je me dis que dans 20 ans ou 25 ans peut-être que on pourrait avoir une maison là-bas et y passer du temps mais je me vois pas y retourner y vivre définitivement ». On observe également cette dynamique de revendication d'appartenance culturelle et de fierté d'appartenance qui

en découle chez Julie Dorval qui explique « Moi j'ai jamais quitté le Québec, moi je suis québécoise avant tout. Ça va faire 20 ans que je suis ici, je suis partie à 23 ans donc j'arrive quasiment à la moitié de ma vie ici, mais moi je suis française parce que j'ai les papiers français maintenant, mais je suis québécoise avant tout ». Guylaine Boyer témoigne également de son très fort sentiment d'appartenance au Québec dans son identité, en expliquant « Ah je me sens québécoise. C'est mes origines, je suis québécoise. Je me sens aussi française mais je serai toujours d'abord québécoise, parce que c'est là d'où je viens », et ce même après ses trente ans de vie passés en France : « ça fait 30 ans que je vis en France, mais mon identité profonde sera toujours québécoise ». On remarque donc au regard des entretiens menés que de manière générale, le sentiment d'appartenance culturelle québécoise est très présent et s'exprime de manière assez prononcée, et qu'il fait l'objet d'une véritable fierté d'appartenance au sens où cette appartenance est revendiquée de manière volontaire par les personnes interrogées.

A l'inverse, il peut arriver que l'individu immigrant se retrouve en situation où un autre individu, généralement issu du groupe culturel dominant, revendique ou invoque l'appartenance culturelle de l'individu en situation d'immigration à sa place, renvoyant alors ce dernier à ses origines culturelles, comme en témoigne la totalité des personnes sondées. Dans le cas de la diaspora québécoise de France, si ce renvoi aux origines culturelle est pointé à chaque fois par les personnes interrogées, il faut toutefois considérer que ce phénomène d'identification culturelle des immigrants par les locaux se déroule à deux niveaux, chaque niveau d'identification influant sur le ressenti de l'individu, impactant alors parfois son expérience diasporique et donc son processus de formation d'identité culturelle.

Dans le premier niveau, il apparaît que ce renvoi aux origines culturelles québécoises est régulièrement vécu mais qu'il n'est pas ressenti ou vécu comme quelque chose de négatif, mais davantage comme quelque chose de bienveillant, mettant en avant la proximité et la connivence qui uniraient les québécois et les français de par la langue commune. C'est ce dont témoigne notamment Guylaine Boyer, qui explique que s'il lui est régulièrement arrivé d'être identifiée comme québécoise, elle n'a cependant pas ressenti le fait d'être renvoyée à ses origines culturelles de manière négative : « Oui oui ça m'est arrivé quelques fois, mais c'était pas méchant, c'était pas dans une optique de me faire sentir « oui ben toi écoute t'es québécoise », c'était pas de cette façon là que je le ressentais. Mais oui par rapport à l'accent, bon même si je l'ai moins, on me disait souvent « vous êtes d'où ? ». Mais je n'ai pas ressenti sinon de manière négative mes origines québécoises ». Manon souligne également les bonnes intentions des français qui ont pointé ses origines québécoises : « moi ça

m'énervait pas quand ils me reconnaissaient en tant que québécoise même si c'est un peu un rappel que tu viens de l'étranger mais l'intention était toujours excellente ». Il en est de même pour Julie Dorval qui s'est souvent vue ramenée à son identité de québécoise mais qui précise « Mais c'est pas méchant ça me fait rire ». Dans ce premier niveau d'identification, on constate que les individus ayant ressenti cette identification culturelle comme quelque chose de positif n'ont pas vu leur expérience diasporique impactée et donc leur identité culturelle non plus, au sens d'une réflexion sur leur identité culturelle ou leur trajectoire diasporique. Il est intéressant de noter un lien entre le fait de ressentir ce renvoi aux origines comme quelque chose de positif le fait d'avoir bien très bien vécu son arrivée en France et son processus d'intégration culturelle. C'est de cette manière que Guylaine Boyer pointe le fait qu'elle ait été « très bien accueillie, les français aiment beaucoup les québécois, donc non j'ai pas ressenti de difficulté particulière à m'intégrer » et « très vite acceptée et intégrée par les gens, les français aiment bien les québécois généralement, on me considère comme la cousine, donc ça créé une certaine forme de proximité ». Manon précise ainsi également qu'elle n'a « pas du tout » ressenti de difficultés à son arrivée et que « c'était facile » de s'intégrer en France de par sa double culture franco-québécoise. A la question de savoir si elle a vécue certaines difficultés d'intégration à son arrivée, Julie Dorval précise également « Non, non jamais. Non j'ai toujours été super bien accueillie par tout le monde. Bon le québécois est très bien accueilli et très accepté hein. Donc non j'ai jamais eu de problème en fait d'accueil ». De par ces exemples, il existerait donc une certaine forme de lien entre la manière dont l'arrivée et l'intégration en France ont été vécues et le ressenti découlant du processus d'identification culturelle et de renvoi aux origines des québécois par les français. Les individus n'ayant ressenti aucune forme de difficulté particulière assez forte pour impacter leur expérience diasporique perçoivent ainsi souvent le renvoi aux origines comme quelque chose de positif, au sens d'une mise en rapprochement entre les cultures françaises et québécoises.

Le deuxième niveau rend compte de la dynamique inverse qui s'observe également, au sens où les personnes sondées ayant ressentie une certaine forme de difficulté à des degrés plus ou moins forts ont également ressenti le renvoi à leurs origines québécoises comme quelque chose de négatif et non positif, au sens d'une mise en éloignement qui instaurait alors de fait un hiatus entre québécois et français et donc entre les deux cultures. Ce ressenti impactait alors généralement les individus dans leur expérience diasporique et dans leur processus d'identification culturelle, comme en témoigne l'expérience de Julie Anne qui a vécu de grosses difficultés d'adaptation culturelle à son arrivée en expliquant que « Alors oui, ça a été très difficile pour moi », et que « j'ai trouvé ça très difficile, particulièrement à mon égard où on me disait « je vais pas

perdre mon temps à répondre à vos questions », je trouvais ça très violent et agressif » en abordant son expérience universitaire en tant qu'étudiante québécoise à l'université française. Elle explique ainsi qu'elle se faisait « régulièrement » renvoyée à son identité de québécoise, et que cela la dérangeait particulièrement « parce que y'a personne qui se permettrait de dire « t'as un accent de jamaïcain, t'as un accent de la Martinique, ou t'as un accent de noir », mais une femme blanche on se permet de le dire et je trouve ça vraiment dégradant et c'est vraiment vraiment frustrant et mon copain est aussi en train de le ressentir beaucoup beaucoup, par exemple le fait de se faire dire à deux reprises par des gens différents « ah ouais si ta fille va au Québec elle aura l'accent québécois, faut pas dire ça ces accents là ». Le renvoi aux origines culturelles est ainsi ici vécu comme quelque chose de négatif et non de positif, comme en témoignent également d'autres situations dans lesquelles le renvoi aux origines a également fait l'objet d'une certaine forme de violence symbolique, ce qui ressort des entretiens, notamment avec Marie Claude qui explique la manière dont elle et sa sœur Anne se sont parfois fait renvoyer à leurs origines de manière plus ou moins violente, en se faisant sommer de retourner dans leur pays d'origine « ouais on s'est déjà fait dire de retourner dans notre pays si on se sentait pas contente ou whatever » en France mais aussi à leur retour au Québec, rendant compte des tensions que la double-culture cristallise en termes d'identité culturelle « Alors avec Anne on s'en va voir deux chanteuses québécoises à Pointe-aux-Trembles. Pointe-aux-Trembles c'est loin là, c'est à l'autre bout, fait qu'on avait pris la voiture de nos parents. Fait qu'on arrive, on s'installe et tout, pis à un moment je vais aux toilettes, et je croise un gars avec qui on était à l'université, c'était un québécois. Pis là il me dit « Eh, les françaises du plateau qui sont à Pointe-aux-Trembles comment ça, c'est quoi cette affaire là », pis j'étais comme, ben, je suis pas française, je suis juste québécoise. Y'avait vraiment des clichés sur les français pis il me le dit à moi, pis j'étais comme, ben je suis française mais québécoise aussi, t'sais c'était un peu malaisant. T'sais il avait vraiment dit « eh qu'est-ce que ça fait les françaises du plateau », pis j'étais comme « déjà j'habite pas sur le plateau ». Martine Dionne relate également une expérience similaire dans le cadre de laquelle elle se voit renvoyée à ses origines culturelles de manière plutôt négative et symboliquement violente : « Il est arrivé qu'il y ait des discussions assez passionnées, et pis je répondais et je réajustais, et les réponses que j'ai pu faire ont entraînée une réaction assez violente, en disant « oui vous savez tout au Québec, vous êtes plus avancé que nous, vous vous croyez plus moderne ». Alors c'était très violent, y'a eu un rejet, [...], y'a eu des réactions très violentes contre moi, de la part d'hommes de la part de femmes aussi ». Ce phénomène d'identification culturelle par le renvoi aux origines peut ainsi être plus ou moins violent, cristallisant une certaine dualité qui rend compte des tensions culturelles qui existent entre culture française et québécoise.

Ce cas de figure de renvoi aux origines culturelles subi rend compte de la

dynamique entre figure de « l'intériorité »⁸⁹ et de « l'extériorité »⁹⁰ qui se met en place, au sens où ramener un individu à ses origines crée d'emblée un hiatus entre le « nous » et le « vous », instituant alors une séparation symbolique entre la figure de l'étranger et celle du local. On observe donc une forme de mise à distance qui s'opère sur la base de l'appartenance à une culture extérieure de celle du pays d'accueil : « Répétée à l'envi, la mise à distance vis-à-vis du communautarisme sous-jacent à l'affirmation ethnique, ne parvenait pas pour autant à venir à bout de cette étrange alchimie entre l'intériorité et l'extériorité, la fidélité aux siens et l'entrée en relation avec d'autres, la participation sociale ici et maintenant et la mémoire des origines, qui constitue l'univers de l'étranger »⁹¹. On constate donc que le lien entretenu entre terre d'origine et terre d'accueil est assez complexe et peut donner à voir une mise en tension entre l'ailleurs et l'ici, l'intériorité et l'extériorité, qu'elle soit géographique ou culturelle et identitaire, et rend ainsi compte d'une mise en équilibre chez l'individu immigrant entre son passé, sa mémoire et son présent, sa participation sociale actuelle. Cet équilibre constitue la sphère de l'étranger dans laquelle il baigne constamment, emprunt d'une part de culture de son pays d'origine, et d'une part de culture de son pays d'accueil, comme en témoigne Marie Claude « Avant quand j'étais jeune, je trouvais que quand j'étais en France je me sentais québécoise, pis quand j'étais ici je me sentais française, mais après avec le temps je me suis comme fait à l'idée que j'étais pas l'un ou que j'étais pas l'autre, mais que j'étais vraiment un mélange des deux » mais aussi Martine Dionne « ce que je réfléchis, ce que je renvoie, c'est qu'il y a un mélange des deux, une façon d'être française et une façon d'être québécoise », rendant compte de la dynamique de complémentarité qui s'opère entre les deux cultures et qui vient refaçonner l'identité culturelle.

L'individu en situation d'immigration se voit donc parfois renvoyé malgré lui à ce que Chantal Bordes-Benayoun nomme ses « origines idéalisées »⁹², au sens d'un renvoi à son origine à la fois ethnique et culturelle. Ce phénomène place alors l'individu étranger immigrant dans une situation de redéfinition de son identité, au sens où l'on pousse d'une certaine manière l'individu à choisir entre sa culture d'origine et sa culture d'accueil, de telle manière qu'une complémentarité entre les deux ne serait possible. En effet, lorsqu'un individu du groupe culturel dominant renvoie un individu du groupe culturel dominé à ses origines, il crée de fait un hiatus entre sa culture d'origine et sa culture d'accueil, instituant une forme de dualité entre les deux cultures, plutôt qu'une forme de complémentarité. Ce

89 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

90 Chantal BORDES-BENAYOUN, *ibid.*, p. 13-31.

91 Chantal BORDES-BENAYOUN, *ibid.*, p. 13-31.

92 Chantal BORDES-BENAYOUN, *ibid.*, p. 13-31.

renvoi aux origines ethniques et culturelles privilégie ainsi « l'extériorité culturelle et géographique au détriment de l'universel et de l'aspiration universaliste des hommes et des femmes ainsi caractérisés et qui étaient souvent désireux de sortir de la marginalité où ils avaient été rejetés »⁹³. Ce renvoi à la terre et à la culture d'origine présente donc le risque pour l'individu en situation d'émigration de ressentir une forme d'exclusion à un degré plus ou moins fort, ou a minima une forme de fossé qui lui ferait ressentir qu'il n'est pas membre à part entière de sa culture d'accueil, comme ont pu le vivre Julie Anne, Marie Claude et Anne ainsi que Martine et ce malgré le souhait initial d'adoption de la stratégie d'intégration ou d'assimilation. Poussée à l'extrême et répétée sur le long terme, cette dynamique de renvoi aux origines peut placer l'individu immigrant en situation de rejet voire de marginalisation, chose qui ne s'observe cependant pas au sein de la diaspora québécoise de France de par la proximité linguistique entre les deux pays qui facilite la cohabitation entre les deux cultures.

Sans parvenir à ce stade, le renvoi répété voire permanent à la terre d'origine par les individus du groupe culturel dominant peut avoir un impact plus ou moins fort sur la trajectoire de l'expérience diasporique et donc sur le processus de construction de l'identité culturelle et sur le sentiment d'appartenance et de fierté culturelle. C'est ainsi ce qui s'observe chez les personnes s'étant fait régulièrement renvoyer à leurs origines culturelles québécoises telle que Julie Anne, qui a vu son expérience diasporique être fortement impactée de telle manière qu'elle a alors cherché à se rapprocher d'autres québécois très rapidement et à souvent envisager un retour au Québec pendant un temps, en précisant « j'en ai bavé à en pleurer, en me disant mais qu'est-ce que je fous ici ». Dans ce cas de figure, « on renvoie toujours l'étranger à sa figure d'immigrant, on n'envisage pas que l'extériorité et l'intériorité cohabitent ensemble, on veut trancher entre le fait que l'individu soit extérieur à la communauté ou intérieur à celle-ci, sans envisager le spectre de possibilité d'interactions et d'intégration qui existent entre deux »⁹⁴.

Ce renvoi de l'individu immigrant à sa condition d'étranger créé alors de fait un hiatus entre la communauté d'accueil et d'origine, en n'envisageant pas la possibilité que deux référentiels culturels puissent se juxtaposer et donner lieu à la redéfinition d'une nouvelle identité culturelle. Cette considération est réductrice au sens où elle n'envisage ainsi pas ou peu tout le spectre de relations et de liens diasporiques qui peuvent émerger entre communauté d'accueil et d'origine, réfutant ainsi la possibilité d'émergence d'identités créoles et recomposées que la rencontre entre deux milieux culturels provoque, élément que pointe Julie Anne en expliquant que la famille française de son conjoint avait

93 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

94 Chantal BORDES-BENAYOUN, *ibid.*, p. 13-31.

beaucoup de difficultés à envisager sa double-culture, considérant que cette dernière rejetait alors sa belle-famille et donnant lieu à de forts conflits au sein de la famille : « Ca a été « oh mon dieu tu nous rejettes », je vous rejette pas mais c'est comme ça que je suis aussi quoi ». Elle précise que cette conjoncture s'est vu accentuée avec l'arrivée de sa fille, où si elle tentait auparavant d'effacer certains traits de sa culture et de son identité québécoise au regard de sa famille qui envisageait difficilement certaines de ses pratiques culturelles liées à sa double culture, elle a au fur et à mesure tenter de réaffirmer son identité québécoise : « A un moment donné avec l'arrivée d'un enfant y'a aussi un truc très fort qui fait « mais attend, moi je suis québécoise, moi j'ai mes valeurs » et c'est même pas un truc dans la tête, c'est de survie, les réflexes culturels reviennent et y'a un truc qui fait « bah non vous me dites pas ça comme ça, vous faites pas ça de cette façon là », vous allez aussi suivre mes valeurs parce que ma fille elle est aussi québécoise, donc à la maison on est un peu québécois aussi ». Elle tente alors de recréer une forme de mise en équilibre entre la part de culture française et québécoise qui se cristallisent dans son quotidien au travers de ses habitudes, redéfinissant ainsi son identité culturelle qui évolue avec l'arrivée de son enfant.

On constate ainsi que ce renvoi aux origines ethniques et culturelles peut alors impacter de manière plus ou moins forte le sentiment d'appartenance et de fierté culturelle qu'un individu entretient à l'égard de sa communauté d'accueil mais également d'origine, et ce en fonction notamment de la récurrence à laquelle l'individu se voit renvoyé à ses origines culturelles. En effet, un individu qui se verra souvent rappeler à ses origines, et donc auquel on viendra rappeler le fossé culturel existant entre sa culture d'origine et sa culture d'accueil, verra alors potentiellement sa trajectoire diasporique impactée mais aussi son sentiment d'appartenance et son processus de construction identitaire, selon si ce renvoi aux origines est vécu et interprété culturellement et symboliquement comme quelque chose de négatif ou de positif.

En parallèle, les québécois de France sont parfois et bien souvent amenés à garder un fort un sentiment d'appartenance et de fierté envers leur pays et leur culture d'origine. En fonction de l'éventail de liens diasporiques qui se créent entre le Québec et la France, et donc des liens que chaque individu décide d'entretenir ou non avec son pays d'origine, peut donc émerger un sentiment de fierté culturelle et ethnique plus ou moins prononcé. Ce sentiment n'est pas incompatible avec le fait de ressentir également une appartenance et une fierté plus ou moins forte envers sa communauté d'accueil, mais la possibilité de ressentir cette appartenance et fierté pour ses deux cultures rend compte de la mise en dialogue des cultures qui s'effectue. Ce cas de figure témoigne du fait que deux cultures puissent alors se superposer et non simplement se juxtaposer et rend compte de la

dynamique de complémentarité qui se met en place entre deux cultures, davantage qu'une dynamique de dualité qui consisterait à mettre en opposition de façon quasi-systématique et permanente deux cultures, comme vu précédemment : « T'sais à chaque fois les gens ils vont dire « ah la française », ou « ah la québécoise », mais en réalité c'est pas ça [...] c'est vraiment un mélange des deux » (Marie Claude).

Au regard de cette distinction entre culture d'origine et culture d'accueil, il est intéressant de noter que « les anciens modèles de diasporas étaient moins préoccupés par cet aspect que les nouvelles, notamment avec l'avènement d'Internet et l'apparition des communautés en ligne qui permettent de rassembler, rapprocher et lier des individus appartenant à une même communauté »⁹⁵. Plusieurs travaux de recherche ont tenté de rompre avec cette figure de l'objet ethnique et de l'identité culturelle comme unique élément structurant d'une diaspora, en tentant de passer de la considération ethnique à la considération diasporique : « La problématique des diasporas [...] tente d'opérer une rupture par rapport aux travaux sur l'ethnicité et les identités culturelles. Les sciences sociales inscrivent résolument alors le mouvement dans leurs approches de l'étranger. Celui-ci doit dès lors être envisagé dans tous ses déplacements »⁹⁶. La diaspora et l'expérience de la migration sont donc des expériences complexes, qui invoquent de manière certaine la notion de sentiment d'appartenance et de fierté culturelle ou ethnique, mais qui ne saurait s'y réduire, comme tente de le démontrer Abdelmalek Sayad en 1991, en décrivant « l'expérience duelle de la migration, entre présence et absence, entre une terre de départ que l'on ne quitte jamais totalement et une terre d'arrivée où l'on s'installe parfois plus longtemps que prévu »⁹⁷. Il tente ainsi de démontrer la dualité de la migration, au sens d'une articulation complexe qui se met en place entre culture d'origine et culture d'accueil, qui se voit rythmée par des logiques de connexion, déconnexion et reconnexion, ce qu'il nomme « présence » et « absence »⁹⁸, témoignant de la complémentarité entre l'ici et l'ailleurs, qui ne sauraient être abordés de manière totalement indépendante l'un de l'autre. Il précise alors que la vision de l'immigré repose « sur l'illusion collective d'un état qui n'est ni provisoire ni permanent »⁹⁹, constituant alors « l'amorce d'un tournant dans l'étude des migrations qui néanmoins ne quittait pas encore totalement les théories de la

95 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

96 Chantal BORDES-BENAYOUN, *ibid.*, p. 13-31.

97 Du, Ngoc May. « Abdelmalek Sayad : L'immigration ou les paradoxes de l'altérité. 2. Les enfants illégitimes ». *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 27, no. 3, 2008, pp. 143-145.

98 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

99 Du, Ngoc May. « Abdelmalek Sayad : L'immigration ou les paradoxes de l'altérité. 2. Les enfants illégitimes ». *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 27, no. 3, 2008, pp. 143-145.

domination qui faisaient de « l'étranger » l'objet d'une particularisation dans un rapport inégal »¹⁰⁰.

De cette manière, on constate que si les diasporas cristallisent des liens et logiques de domination, il serait extrêmement réducteur d'envisager la figure de l'étranger immigrant comme un individu qui serait de manière systématique socialement dominé, comme étant bloqué entre sa culture d'origine et sa culture d'accueil, comme l'ont démontré les témoignages ci-dessus. L'individu immigrant conjugue alors au fil de son quotidien ses deux référents culturels et tissent tout un réseau de liens et de pratiques diasporiques qui rendent compte de cette complémentarité. La tentative de définition du statut diasporique entendu comme un état provisoire ou permanent apparaît alors comme réducteur, au sens où la figure de l'immigré étranger est alors abordée comme unique objet d'un particularisme rendant compte d'un rapport qui serait foncièrement inégal entre lui-même et les individus du groupe culturel de la société d'accueil.

3. Le rôle du digital et l'extension de la communauté en ligne : nouvelles formes d'engagement et de mise en communication de la diaspora dans l'espace public.

A. Immigration et pratiques médiatiques : entre représentation de soi, résistance et revendication socio-politique.

Comme vu précédemment, la diaspora et la migration sont des expériences riches et complexes qui invoquent de nombreuses notions, dont celles de sentiment d'appartenance et de fierté culturelle. Ces notions, bien qu'elles ne soient pas représentatives à elles seules de ce que peut-être une diaspora, soulèvent les problématiques essentielles de représentation de soi et de la communauté ainsi que de revendication identitaire et socio-politique qui se cristallisent au sein des diasporas. Ces problématiques émergent au travers d'un rapport particulier à l'expérience diasporique des individus, qui se situent entre présence et absence, connexion et déconnexion à l'égard de leur terre d'origine et de leur terre d'accueil, et qui soulève alors la question de l'identité diasporique, de sa représentation et de sa revendication.

Les médias ont toujours joué un rôle fondamental dans les représentations médiatiques qui sont données à voir des communautés et groupes de population en

100 Chantal BORDES-BENAYOUN. « La diaspora ou l'ethnique en mouvement ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 28, n°1. 2012, p. 13-31.

général. Pour des populations en situation d'immigration, l'enjeu de représentation est alors fondamental, puisque ces représentations médiatiques vont influencer sur la perception de ces populations par les individus de la société d'accueil, mais vont aussi impacter la manière dont les individus se perçoivent eux-mêmes, pouvant avoir un impact sur leur perception d'intégration dans la société d'accueil. Si nous avons vu que la diaspora ne peut être réduite et être abordée au travers du seul prisme de la solidarité mécanique, il n'en n'est pas moins qu'émerge alors les enjeux cruciaux des médias en matière de population immigrée, ces derniers donnant souvent à voir une image générale et homogène d'une communauté donnée, abordée au travers de ce prisme de solidarité. Les médias dans leur ensemble jouent alors un rôle fondamental dans l'extension de la diaspora, puisqu'au regard des représentations qu'ils donnent à voir, ils peuvent constituer des leviers de formation et de revendication identitaire plus ou moins forts. Ils peuvent alors de cette manière permettre à certaines diasporas d'avoir un certain impact socio-politique lorsqu'ils sont saisis et utilisés par celles-ci.

Si les médias jouent un rôle éminemment important dans la formation des représentations médiatiques de certaines communautés, particulièrement des communautés immigrées, ils constituent donc également un outil de pouvoir dont ces populations diasporiques peuvent se saisir pour revendiquer une identité, des intérêts, et donc se faire entendre et asseoir une certaine forme de pouvoir politique dans l'espace public. Cependant, malgré l'intérêt potentiel très fort que représentent les médias pour les communautés diasporiques, peu d'études se sont toutefois intéressées à « l'émissivité publique »¹⁰¹, soit aux messages médiatiques produits par ces communautés. De même, « les travaux dédiés au champ médiatique mêlant les notions d'espace public et de représentation demeurent silencieux sur la production de sens, le discours symbolique et la création d'un imaginaire social par les médias dans le domaine de l'immigration »¹⁰².

Simon Cottle pointait également ce manque d'intérêt de la recherche académique sur le sujet : « Les études sur les publics issus de minorités ethniques, étonnamment, sont très rares. Compte tenu de l'engouement récent pour les idées des agents "actifs" dans l'approche des nouveaux médias, ce silence, à seulement quelques exceptions près, est peut-être d'autant plus surprenant. D'un autre point de vue, cependant, cela suit simplement la logique institutionnelle et l'inertie académique qui, jusqu'à récemment, ont tout fait pour ignorer ce que les minorités ethniques elles-mêmes peuvent penser, vouloir ou dire sur les représentations des médias, l'implication des médias dans leur vie

101 Isabelle RIGONI. « De l'immigration à l'immigré : quand l'objet devient sujet ». *Migrations Société*, vol. 111-112, no. 3, 2007, p. 201-214.

102 Isabelle RIGONI, *ibid.* p. 201-214.

quotidienne ou ce qu'elles espèrent des médias à l'avenir »¹⁰³. En effet, « L'immigration est un phénomène dont on rend (parfois) compte, mais les médias ne sont pas encore sensibles à l'implication des personnes qui en sont issues. C'est l'heure de gloire des émissions dites "spécifiques", qui s'adressent à un public bien déterminé, en l'occurrence les personnes issues de l'immigration »¹⁰⁴. Ces émissions « ont pour but de jouer un rôle dans le processus d'intégration des travailleurs immigrés venus s'installer en France, et ainsi d'améliorer les relations interculturelles »¹⁰⁵.

Cependant, on observe toutefois que si la recherche est plutôt silencieuse sur ces thématiques, la conjoncture évolue dans les années 1990 et l'on observe alors « le glissement, dans le traitement médiatique, de l'objet vers le sujet, voire de l'objet vers l'acteur, c'est-à-dire de l'immigration vers les personnes qui en sont issues »¹⁰⁶. Ce glissement n'est pas sans conséquence, puisqu'il était auparavant plutôt question de l'immigration en tant que tel, et les études produites envisagent alors davantage la figure même de l'immigré, et donnent moins à voir l'immigration en tant que phénomène que les différentes implications des individus qui en sont issus. C'est de cette manière qu'à partir des années 1990, les médias abordent de plus en plus le sujet de l'image des immigrés et le nombre de productions médiatiques à ce sujet s'envole alors. Cette période est aussi celle pendant laquelle « la question de la représentation va venir compléter celle de la représentativité de ceux que l'on a longtemps appelé les "personnes issues de l'immigration" »¹⁰⁷, que certains nomment également les « minorités visibles »¹⁰⁸.

Si les médias représentent et abordent de plus en plus les personnes issues de l'immigration, se pose alors cependant la problématique de mal-représentation des immigrés qui est faite, notamment à la télévision. Beaucoup de contenus audiovisuels témoignent de « la prégnance d'a priori idéologiques sur la figure de l'immigré comme individu toujours en souffrance, qui amènent notamment à ignorer des populations entières dès lors que leur situation sociale se banalise »¹⁰⁹. Les populations sont donc abordées et représentées dans les médias comme des populations en difficulté, plaçant alors ces derniers dans une situation de victimisation qui impacte énormément leur

103 Simon COTTLE. « Ethnic minorities and the media : changing cultural boundaries ». *Maidenhead : Open University Press*, 2001, p. 23-24.

104 Simon COTTLE, *ibid.*, p. 23-24.

105 Simon COTTLE, *ibid.*, p. 23-24.

106 Isabelle RIGONI. « De l'immigration à l'immigré : quand l'objet devient sujet ». *Migrations Société*, vol. 111-112, no. 3, 2007, p. 201-214.

107 Isabelle RIGONI, *ibid.*, p. 201-214.

108 « Les minorités visibles ». *MédiaMorphoses*, n° 17, août 2006, p. 23-123.

109 Isabelle RIGONI. « De l'immigration à l'immigré : quand l'objet devient sujet ». *Migrations Société*, vol. 111-112, no. 3, 2007, p. 201-214.

représentation qui est faite par les médias. On assiste alors à une surreprésentation dans les médias notamment télévisés des populations noires ou maghrébines, qui viennent alors effacer « des groupes géographiquement et culturellement plus proches (italiens, espagnols, polonais etc.) »¹¹⁰.

De cette manière, les médias placent « au centre des problématiques liées à l'immigration un certain type de groupe ou communauté »¹¹¹, donnant alors à voir une « figure emblématisée »¹¹² de l'immigration, fondamentalement réductrice du regard qu'elle donne à voir sur les sujets issus de l'immigration au sens large. Les années 2000 donnent alors lieu à un tournant dans la manière dont la recherche académique et scientifique aborde la thématique de l'immigration et des sujets qui en sont issus. On assiste à une prise de conscience qui entraîne une mobilisation, une « plus grande place à l'acteur médiatique issu de l'immigration »¹¹³. Les immigrés deviennent alors sujets des médias, et bien que la thématique des immigrés et des minorités visibles reste un sujet délicat, il se démocratise d'une certaine manière au sein de l'espace public.

En parallèle, si les immigrés restent un sujet difficile à aborder par les médias par les représentations qu'ils peuvent donner à voir, les médias qui résultent des populations immigrées sont quant à eux un sujet qui reste également largement méconnu. Il existe cependant, et depuis de nombreuses années, de nombreux médias dits « ethniques » au sens de médias créés de manière générale par et pour ces mêmes populations diasporiques, et qui tirent leur richesse tant par leur nombre que par la diversité de leur contenu ou de leurs publics cibles, comme le justifie Isabelle Rigoni : « La myriade de médias ethniques créés ces dernières décennies dans l'espace européen incite à penser que l'on assiste à un véritable marché. Il ne s'agit pas d'un phénomène nouveau — certains titres de la presse écrite existent depuis plusieurs dizaines d'années — mais plutôt d'un phénomène en expansion »¹¹⁴. Les médias créés par les populations immigrées existent donc depuis longtemps mais n'ont été mis en lumière dans le cadre de la recherche que tardivement, leur mise en avant dans l'espace de recherche laissant alors penser à un phénomène nouveau plus qu'à un phénomène qui serait en voie de développement et de pérennisation, grâce notamment à l'avènement d'Internet et du digital. L'avènement puis la démocratisation des nouvelles technologies d'information et de communication ont en effet permis à ces populations de se saisir de leurs enjeux de représentation et de revendication socio-politiques, donnant à voir certaines nouvelles

110 Isabelle RIGONI. « De l'immigration à l'immigré : quand l'objet devient sujet ». *Migrations Société*, vol. 111-112, no. 3, 2007, p. 201-214.

111 Isabelle RIGONI, *ibid.* p. 201-214.

112 Isabelle RIGONI, *ibid.* p. 201-214.

113 Isabelle RIGONI, *ibid.* p. 201-214.

114 Isabelle RIGONI, *ibid.* p. 201-214.

pratiques : « Ces médias [...] révèlent, particulièrement depuis la popularisation des nouvelles technologies de l'information et de la communication, des pratiques et des solidarités nouvelles aux conséquences sociopolitiques immédiates »¹¹⁵.

Si, tous confondus, les médias créés par les populations diasporiques sont plutôt nombreux, la recherche ne s'est cependant que peu penchée sur le sujet, et ce malgré les différents enjeux qu'ils représentent pour ces populations : « Peu d'études portent toutefois en France sur ces médias, plus précisément sur leurs contenus et leurs apports potentiels au paysage médiatique en termes de créativité, de dynamisme et de renouvellement. Pourtant, en répondant à des besoins et en ayant un positionnement éditorial spécifique, les médias des minorités ethniques agissent en complémentarité de l'offre des médias grand public. En effet, ces "médias ethniques" jouent non seulement un rôle sur la production de sens relatif à un groupe donné (en donnant à voir à l'opinion publique et aux politiques une certaine image de "leur communauté", mais ils peuvent influencer sur les formes d'intégration individuelles et collectives, voire œuvrer en faveur des pratiques antidiscriminatoires »¹¹⁶.

Il est alors important de noter que les médias des populations immigrées, loin d'être à l'origine d'un renfermement sur soi et de participer à une mise à l'écart du groupe diasporique, jouent davantage un rôle de complémentarité avec les médias dits traditionnels destinés au grand public. Ces médias permettent alors de cultiver un entre soi, au sens de l'entre soi de la diaspora, mais sans toutefois se priver de l'ouverture sur l'extérieure que la diaspora suppose. Ils sont donc éminemment producteurs de sens sur la diaspora elle-même mais aussi sur les réseaux de pratiques qui en émergent, et influent alors sur la formation de l'identité diasporique.

Les résultats d'enquêtes qui ont été menées sur ce thème en France, Royaume-Uni et en Allemagne ont ainsi démontré les différents rôles que peuvent jouer ce type de médias, à savoir dans un premier temps d'apporter un rôle de modèle : « La plupart ont pour trait commun de montrer des personnages-clés de la communauté qui ont réussi, et qui doivent selon eux être pris comme modèles »¹¹⁷. Dans un second temps, ces médias jouent également une fonction sociale de reconnaissance de la communauté : « Il s'agit tout aussi bien d'entretenir des relations de bon voisinage sur la scène publique, notamment au niveau local ; d'exprimer et de relayer les souhaits de la communauté ; de montrer sa propre réalité, notamment pour arriver à construire et à défendre des relations

115 Isabelle RIGONI. « De l'immigration à l'immigré : quand l'objet devient sujet ». Migrations Société, vol. 111-112, no. 3, 2007, p. 201-214.

116 Isabelle RIGONI, *ibid.* p. 201-214.

117 Isabelle RIGONI, *ibid.* p. 201-214.

sociales harmonieuses avec la société dans son ensemble »¹¹⁸. Ensuite, ils permettent également de défendre une certaine citoyenneté de proximité, au sens d'une « citoyenneté qui ne se définit pas seulement par les droits et les devoirs politiques, mais aussi et surtout par des droits et des devoirs sociaux »¹¹⁹. Enfin, ils permettent également aux populations diasporiques de se tourner vers l'international, en offrant « une place de choix à l'information des pays ou territoires d'origine, mais également à l'information internationale, ne serait-ce que pour une meilleure prise en compte au niveau local du contexte international »¹²⁰.

Mis bout à bout, ces éléments nous permettent alors de voir que les médias des diasporas jouent une fonction sociale de reconnaissance plutôt forte, et concourent alors à participer à la création et l'institutionnalisation de l'identité de la communauté, en rendant visibles les liens communs qui se tissent entre chaque individu membre de la diaspora. Ils sont de cette manière fédérateur au sens où ils permettent la mise en communication des pratiques et des identités de la diaspora, mais sans toutefois renier l'extériorité de la diaspora et sans générer de repli sur soi : « Le média des minorités ethniques est donc un lieu fédérateur capable de créer un nouveau maillage social, de dépasser 'l'entre-soi' en permettant l'existence d'une certaine porosité entre les domaines et champs d'intervention, les groupes sociaux, le croisement des expressions et la confrontation des idées »¹²¹. A l'inverse, ces médias donnent alors à voir l'emboîtement des échelles que la diaspora permet, entre local et global. A l'échelle locale, « le média des minorités ethniques crée l'événement, se positionne comme un outil de développement du lien social : non seulement il informe, mais il participe également à la mise en relation de différents groupes sur un même territoire d'appartenance, en dépit des difficultés de cohabitation »¹²², et « peut également se positionner comme un acteur de médiation institutionnelle locale, en se faisant l'écho des stratégies locales à l'œuvre »¹²³. Ils créent alors une forme de lien social qui permet de fédérer la diaspora en son sein, tout en lui donnant les clés d'une potentielle action socio-politique revendiquée, en venant soutenir les stratégies à l'œuvre au sein de la diaspora.

Les médias des populations diasporiques sont alors sources créatrices de nombreux outils et opportunités qui viendront profiter aux individus, de telle manière qu'ils

118 Isabelle RIGONI. « De l'immigration à l'immigré : quand l'objet devient sujet ». Migrations Société, vol. 111-112, no. 3, 2007, p. 201-214.

119 Isabelle RIGONI, *ibid.* p. 201-214.

120 Isabelle RIGONI, *ibid.* p. 201-214.

121 Isabelle RIGONI, *ibid.* p. 201-214.

122 Isabelle RIGONI, *ibid.* p. 201-214.

123 Isabelle RIGONI, *ibid.* p. 201-214.

« influent sur l'acceptation de l'altérité propre à chaque société, mais également sur la capacité et les possibilités d'insertion des diversités dans un ensemble commun »¹²⁴. La possibilité d'avoir accès aux médias et de créer leurs propres médias donne alors aux populations diasporiques une visibilité et une capacité d'expression accrue. En parallèle, « la liberté et les chances d'établir des médias plus spécifiques constituent un atout pour la société dans son ensemble »¹²⁵ puisque souvent, ces médias permettent de « développer des stratégies de (re)construction du lien social dans une logique de développement local qui vise la construction d'une identité de territoire ou le désenclavement des quartiers en milieu urbain »¹²⁶. Ils posent alors la question de l'intégration en donnant à ces populations la capacité de créer un « espace de parole et de reconnaissance »¹²⁷ et « d'intégration, de participation d'activisme politique »¹²⁸ qui participent à cristalliser des pratiques de représentations et à produire un sentiment d'appartenance et de fierté culturelle.

B. Médias électroniques et nouvelles formes d'engagement en ligne : la redéfinition des frontières comme élément cristallisant la formation de nouvelles identités.

Comme vu précédemment, les médias des populations diasporiques constituent des leviers d'action importants qui peuvent permettre à ces populations de revendiquer leur identité en instaurant un espace de dialogue et de communication dans l'espace public qui leur soit dédié. L'avènement d'Internet et des médias sociaux s'est progressivement inscrit dans la continuité de cette lancée, offrant alors aux populations en situation de migration de nouvelles possibilités de vivre leur expérience diasporique, à la fois au regard du nouveau rapport à la distance qu'ils proposent, facilitant alors la communication individuelle des membres de la diaspora mais aussi la mise en communication de la diaspora dans l'espace public. En effet, « La démocratisation des technologies de l'information et de la communication (tic) ainsi que la popularité de l'«internet social» (blogs, wikis, sites de réseaux sociaux) ont, de prime abord, profondément bouleversé les pratiques de communication tant intracommunautaires qu'interculturelles »¹²⁹, comme le démontre me témoignage de Guylaine qui explique que

124 Isabelle RIGONI. « De l'immigration à l'immigré : quand l'objet devient sujet ». Migrations Société, vol. 111-112, no. 3, 2007, p. 201-214.

125 Isabelle RIGONI, *ibid.* p. 201-214.

126 Isabelle RIGONI, *ibid.* p. 201-214.

127 Isabelle RIGONI, *ibid.* p. 201-214.

128 Isabelle RIGONI, *ibid.* p. 201-214.

129 Isabelle RIGONI, *ibid.* p. 201-214.

l'avènement d'Internet et des médias en ligne ont fortement impacté son expérience diasporique dans la manière dont elle gère ses sociabilités à distance, en ré-articulant le rapport à la distance : « avec l'Internet ça a pas mal changé ma vie, et la notion de distance aussi, c'était beaucoup plus compliqué de se tenir informé avant, au tout début quand je suis arrivée, on s'écrivait des lettres avec ma sœur, maintenant bon ben on s'appelle sur Facetime, c'est instantané, donc c'est beaucoup plus pratique et ça change la façon dont on vit la distance par rapport à la famille ». L'apparition de ces nouveaux outils permet l'émergence de nouvelles formes d'interaction et engendrent l'apparition de nouvelles pratiques sociales et communautaires qui impactent dès lors les « processus identitaires individuels qui se construisent par l'interaction sociale »¹³⁰. Isabelle Rigoni se penche sur cette problématique en étudiant le lien entretenu entre les TIC, l'expérience migratoire et les nouvelles pratiques de communication, au travers d'une réflexion portant sur « le rôle des médias électroniques des migrants et des diasporas, d'une part, dans les représentations des identités individuelles et collectives et, d'autre part, dans les mobilisations et les actions collectives des migrants et de leurs descendants »¹³¹. Comme vu précédemment, les médias diasporiques influent effectivement à la fois sur les représentations individuelles et collectives de la communauté diasporique mais aussi sur les actions collectives qui en découlent, posant alors la question de la formation des identités et des réseaux de pratiques qui en découlent. Le développement croissant de ces outils en ligne mis à disposition des populations diasporiques permet alors à ces derniers de ré-articuler le lien entretenu entre la terre d'accueil et la terre d'origine, en permettant une mise en communication autrement que par une approche spatiale et géographique de ces liens. L'objectif consiste alors à « interroger les enjeux de cette téléprésence quasi permanente par-delà les frontières spatiales »¹³². Comment alors « les migrants [...] composent-ils avec les outils de communication mis à leur disposition dans le nouvel environnement numérique ? Comment les identités multiples s'expriment-elles sur internet à l'heure des mutations technologiques, politiques et sociales dans l'espace mondialisé ? De quoi se composent les identités et les temporalités de type diasporique dans les médias électroniques ethniques ? Comment appréhender les individualités et les collectifs dans ce nouveau contexte numérique ? »¹³³ sont autant de questionnements qui ouvrent des clés de réflexion au sujet du rôle joué par les médias et les TIC dans le

130 Isabelle RIGONI. « Technologies de l'information et de la communication, migrations et nouvelles pratiques de communication », *Migrations Société*, vol. 132, no. 6, 2010, p. 31-46.

131 Isabelle RIGONI, *ibid.*, 31-46.

132 Isabelle RIGONI, *ibid.*, 31-46.

133 Isabelle RIGONI, *ibid.*, 31-46.

processus de formation des identités individuelles et collectives diasporiques et des liens diasporiques de manière générale.

Ces médias diasporiques en ligne posent la question des nouvelles formes d'engagement et de revendication des identités culturelle et diasporique puisqu'ils permettent l'émergence de « communautés virtuelles »¹³⁴, que Howard Rheingold, à l'origine de l'expression, définit comme « les agrégats sociaux qui émergent sur le réseau internet quand un nombre suffisant de personnes poursuivent des discussions publiques pendant un temps suffisant, avec assez de sentiment humain, pour former des réseaux de relations personnelles dans l'espace virtuel ». Au regard de l'évolution de cette dynamique, il est important de considérer les deux âges de ces pratiques médiatiques en ligne des populations migrantes et diasporiques qui ont pu être observés. Le premier âge, qui s'étend à la décennie des années 1990 jusque 2000, permet dans un premier temps « la mise en lien, puis la mise en réseau de ces populations »¹³⁵, leur offrant alors une première possibilité de dialogue au delà des frontières spatiales et géographiques, et ce à coût réduit. « Ces pratiques étaient avant tout individuelles et répondaient au besoin de maintenir le contact entre les membres de familles géographiquement éclatées entre un lieu d'origine et un ou plusieurs lieux d'immigration », permettant une nouvelle approche des relations à distance dans le cadre des liens diasporiques entretenus avec les proches. La diaspora québécoise de France a effectivement profité de ces outils, en facilitant le contact avec les pairs situés au Québec, comme l'a démontré le témoignage de Guylaine. Le second âge débute quant à lui au début des années 2000, correspondant au passage au web 2.0, désormais interactif et participatif et non plus seulement informatif. Ce deuxième âge marque le tournant des premières mutations d'Internet, qui devient alors « une plateforme communicationnelle et non plus spécifiquement informationnelle comme à ses débuts »¹³⁶, facilitant alors « la création, la mise en lien et la redistribution des ressources, des productions et des opinions des internautes »¹³⁷. Cet âge correspond également à la période durant laquelle le taux d'équipement et d'utilisation d'Internet sont en augmentation croissante en Europe, démocratisant alors l'accès à la connexion qui devient alors la norme. Face à cette démocratisation de la connexion, les populations diasporiques se saisissent de ces nouveaux outils qui leur ouvrent un champ de possibilité

134 Howard RHEINGOLD. *The virtual community*. Reading, Mass. : Addison-Wesley Publishing Co., 1993, cité par REVILLARD, Anne, « Les interactions sur l'Internet », *Terrains & Travaux*, n° 1, 2000, pp. 108-129.

135 Isabelle RIGONI. « Technologies de l'information et de la communication, migrations et nouvelles pratiques de communication », *Migrations Société*, vol. 132, no. 6, 2010, p. 31-46.

136 Isabelle RIGONI, *ibid.*, 31-46.

137 Isabelle RIGONI, *ibid.*, 31-46.

nouveau, et sont alors « particulièrement impliquées dans l'utilisation du web 2.0 en raison des modalités simples, démocratiques et ouvertes de la circulation de l'information »¹³⁸ qu'il permet. De cette manière, les populations migrantes et diasporiques « figurent parmi les premiers bénéficiaires de cet outil technologique qui abolit les distances et accélère le flux des échanges informels »¹³⁹.

Au delà de la facilité permise dans les communication inter-individuelles des membres des diasporas, les usages faits de ce nouvel outil « ne relèvent plus seulement de l'ordre de la sphère privée : internet devient un outil au moyen duquel les réseaux associatifs, politiques ou religieux se développent, les mobilisations se globalisent et les médias des minorités ethniques prennent un nouvel essor »¹⁴⁰. L'essor d'internet et des médias en ligne et sociaux permet alors non seulement aux individus d'appréhender la communication interpersonnelle autrement en ré-articulant le rapport à la distance, mais permet également l'émergence d'une voie collective dans l'espace public. Internet et les médias sociaux permettent alors une mise en communication à la fois interpersonnelle mais aussi globale de la diaspora, au sens d'un rapprochement avec les individus du cercle familial et des pairs, mais aussi d'un rapprochement entre les membres mêmes de la diaspora.

Cette double tendance a été étudiée à maintes reprises : « Christian Licoppe évoque la « présence connectée » entre les membres géographiquement dispersés d'une même famille ; Dana Diminescu analyse la figure du « migrant connecté » et Serge Proulx celle du « nomade connecté » »¹⁴¹. En parallèle, « des études sociologiques portant sur les médias électroniques des minorités ethniques et religieuses et notamment sur leur participation à la blogosphère ont également démontré que nous assistons à l'émergence de nouvelles formes du vivre ensemble en même temps qu'à de nouvelles formes de représentations identitaires »¹⁴².

Cette double tendance est intéressante à considérer dans le cas de l'étude des réseaux de pratiques et de sociabilités en ligne des québécois vivant en France, en analysant de quelle manière les médias sociaux et le web social de manière générale ont impacté ou non les pratiques culturelles et réseaux de sociabilités de ces derniers et à quel degré. On

138 Isabelle RIGONI. « Technologies de l'information et de la communication, migrations et nouvelles pratiques de communication », *Migrations Société*, vol. 132, no. 6, 2010, p. 31-46.

139 Isabelle RIGONI, *ibid.*, 31-46.

140 Isabelle RIGONI, *ibid.*, 31-46.

141 Isabelle RIGONI, *ibid.*, 31-46.

142 Isabelle RIGONI, *ibid.*, 31-46.

observe ainsi que les québécois de France utilisent les médias sociaux en ligne afin d'entretenir un lien avec leurs cercles familiaux et de pairs, facilitant les relations interpersonnelles et permettant d'entretenir un lien entre terre d'origine et terre d'accueil de manière facilitée. « Christian Licoppe évoque la « présence connectée » entre les membres géographiquement dispersés d'une même famille ; Dana Diminescu analyse la figure du « migrant connecté » et Serge Proulx celle du « nomade connecté » »¹⁴³. Cependant, si les médias sociaux permettent de redéfinir le rapport à la distance entre France et Québec, on remarque au travers des entretiens menés que les médias sociaux et le web social constituent chez les québécois de France d'avantage des outils de prise d'information et de mise en contact avec les groupes de pairs, plus que des leviers d'action permettant le rassemblement entre membres de la diaspora. On remarque en effet parmi les personnes sondées que très peu d'entre elles font partie de plateformes, de blogs, forums ou groupes dédiés sur les réseaux sociaux en lien avec le Québec, tel qu'on peut habituellement en trouver sur Facebook par exemple, notamment comme le groupe des « Français à Montréal » ou des « PVTistes à Montréal ». Il n'existe en effet à l'inverse pas de groupe des « Québécois de Paris » ou des « PVTistes québécois de France », et beaucoup de personnes sondées reconnaissent ainsi n'avoir ni cherché ni ressenti le besoin ou l'envie de faire partie de tels groupes ou plateformes, comme le conscientise Emmanuelle Dupéré au cours de l'entretien : « Ben je pense que vous m'en faites prendre conscience parce que je m'étais jamais vraiment rendue compte de ça, mais en fin de compte pas vraiment quoi ». Julie Dorval précise également que « aujourd'hui je suis sur Facebook j'ai pris le site de la délégation du Québec à Paris mais y'a des animations mais j'y vais jamais », témoignant du détachement envers le Québec qui s'opère au travers des pratiques médiatiques qui sont alors davantage informatives plus que menant à des actions engageantes envers la communauté des québécois de France. Elle précise ainsi qu'elle utilise davantage les médias sociaux pour rester connectée avec sa famille et ses amis : « aujourd'hui je suis sur Facebook j'ai pris le site de la délégation du Québec à Paris mais y'a des animations mais j'y vais jamais. Non en fait je me suis installée ici et je me suis intégrée, j'ai pas cherché à voir d'autres québécois, moi les gens que je veux voir c'est mes amis et ma famille, les gens qui sont importants pour moi. Mais non j'ai pas cherché plus que ça à voir des québécois, mon besoin il est sur ma famille ».

143 Isabelle RIGONI. « De l'immigration à l'immigré : quand l'objet devient sujet ». Migrations Société, vol. 111-112, no. 3, 2007, p. 201-214.

On remarque ainsi que l'utilisation des médias relève davantage d'une mise en contact avec la famille, d'une extension des sociabilités déjà existantes, plus que d'un moyen d'en développer de nouvelles. Marie Claude et Anne viennent préciser ce point en expliquant que l'entretien de leurs sociabilités avec le Québec passait davantage par les sociabilités réelles préexistantes qu'elles avaient régulièrement avec la visite de québécois, plus que par la recherche de contacts avec d'autres québécois : « Bah à Reims le contact c'était les collègues de travail de notre père parce que c'était pas le seul qui était expatrié y'avait comme d'autres gens aussi, et comme y'avait certains de ses collègues de Montréal qui étaient en voyage d'affaire qui venaient souper à la maison de temps en temps, fait que c'était un peu notre contact avec le Québec ».

Ce constat rend compte de la dynamique de mise en équilibre à l'œuvre au sein de la diaspora québécoise de France entre ce que Mark Granovetter nomme « liens forts » et « liens faibles »¹⁴⁴. Ce dernier s'interroge en effet sur l'évolution des relations interpersonnelles que les changements dû aux médias sociaux impliquent, au travers des notions de « liens forts » et « liens faibles », en référence aux liens familiaux/amicaux et aux nouveaux liens et interactions qui peuvent désormais potentiellement se créer avec des individus éparpillés, et ce grâce à ces nouveaux espaces de dialogues que rend possible la démocratisation d'Internet. Avec Internet et les médias sociaux, ces liens sont alors « réorganisés dans une temporalité de l'immédiateté qui contribue à la redéfinition du fonctionnement des rapports sociaux »¹⁴⁵. De cette manière, Internet devient alors pour les populations migrantes et diasporiques « tant un moyen de représentation communautaire qu'un mode d'intervention dans le débat public »¹⁴⁶, ce que Haifen Nan analyse autour de la notion « d'empowering »¹⁴⁷. Il démontre ainsi qu'Internet permet l'émergence de nouveaux modèles davantage participatif tout en constituant une « nouvelle sphère publique transnationale »¹⁴⁸.

Cependant, dans le cas de la diaspora québécoise de France, Internet et les médias sociaux ne sont pas saisis par les individus comme des leviers d'intervention dans l'espace public, les québécois ne cherchant visiblement pas à se rassembler et à entretenir un lien de sociabilité quelconque au travers des moyens en ligne proposés par

144 Mark GRANOVETTER. « The strength of weak ties ». *American Journal of Sociology*. 78(6), 1973, p.1360-1380.

145 Mark GRANOVETTER, *ibid.*, p.1360-1380.

146 Isabelle RIGONI. « Technologies de l'information et de la communication, migrations et nouvelles pratiques de communication », *Migrations Société*, vol. 132, no. 6, 2010, p. 31-46.

147 Isabelle RIGONI, *ibid.*, 31-46.

148 Isabelle RIGONI, *ibid.*, 31-46.

Internet. Les québécois de France n'invoquent et ne réclament ainsi aucune forme d'empowering, au sens d'une absence de revendication identitaire, socio-politique ou culturelle. Il n'y a donc pas de tentative de rassemblement et de mise en contact au travers d'espaces de dialogues en ligne, les québécois de France ne cherchant pas à se regrouper et à interagir entre eux via les médias sociaux, ni à revendiquer une quelconque identité ou intérêts socio-politiques communs. Ce constat est d'autant plus curieux et intéressant que même dans le cas de Julie Anne qui vit un choc culturel très fort à son arrivée et qui ressent en conséquence rapidement le besoin de se rapprocher d'autres québécois, cette dernière précise pourtant qu'elle a pu ressentir le besoin de voir d'autres québécois à son arrivée « mais pas au point de faire partie de trucs en ligne ». Les médias sociaux et le web social font ainsi l'objet d'une utilisation davantage informative plus que conative, au sens d'actions ou d'engagements tels que participation à des groupes, forums ou des événements communautaires comme cela s'observe régulièrement pour d'autres communautés sur les réseaux sociaux de manière générale. Ces médias sociaux ne constituent dès lors pas une forme d'extension de la diaspora en ligne qui pourrait mener à la revendication d'une identité commune, d'une histoire commune, d'intérêts communs ou sur l'entretien d'une mémoire et de références culturelles communes, mais se contentent d'être un vecteur d'information et d'entretien des réseaux de sociabilités déjà existants, privilégiant alors l'entretien des liens forts au développement des liens faibles, comme en témoignait Julie qui explique que son besoin premier se situe davantage sur ses amis et sa famille. Les médias sociaux constituent alors davantage un moyen pour les québécois de France d'étendre en ligne leurs relations réelles préexistantes.

De plus, on remarque également que si les médias sociaux permettent aux québécois de garder le lien avec le Québec en permettant une certaine extension de leurs sociabilités en ligne, ces derniers se parent en parallèle d'une dimension informative. De cette manière, les médias sociaux et notamment Facebook cité plusieurs fois dans les entretiens permettent également aux individus de s'informer et de garder une certaine forme de lien avec l'actualité socio-politique du Québec. Cependant, au regard des entretiens menés, on constate que cette prise d'information est davantage passive qu'active, au sens d'une prise d'informations sur le Québec qui se fait sans être réellement recherchée. Nombreuses sont ainsi les personnes sondées qui reconnaissent s'intéresser moins, peu voire pas ou plus à l'actualité du Québec, quand bien même certains d'entre eux revendiquent un fort sentiment d'appartenance culturelle au Québec. C'est ce

qu'explique Emmanuelle Dupéré, qui bien qu'elle se sente très québécoise, répond qu'elle ne suit plus vraiment l'actualité du Québec mais qu'elle suit davantage l'actualité de France : « Pas vraiment, ben je parle souvent avec mes parents, j'ai Facebook où je vois les événements et tout ça, forcément ma mère elle me tient un peu au courant un peu de ce qu'il se passe ». La prise d'information et d'actualité avec le Québec se réduit ainsi au fur et à mesure du temps. On voit donc s'opérer une forme de mise à distance avec le Québec dans la dimension informative, notamment dû à l'éloignement géographique comme explique Julie : « Avant je prenais les nouvelles les deux premières années, et après à un moment donné tu viens dans un pays tu vis dans ce pays là. [...] J'écoute l'actualité du pays dans lequel je suis ». Elle nuance cependant son propos en précisant que si elle s'informe moins sur le Québec, Facebook lui permet de se tenir un minimum informée, mais sans toutefois chercher à l'être : « Après je vais avoir des nouvelles par Facebook, des amis qui publient des trucs, mais après je vais pas nécessairement chercher les nouvelles. [...] Après moi je suis quand même connectée avec des amis de là-bas donc je vois quand même plein de nouvelles passer. Je sais à peu près le quotidien de ce qu'il se passe là-bas parce que les gens postent des commentaires sur l'actualité des choses comme ça. Donc ça va être plus via ce média là en fin de compte ». L'information sur le Québec s'obtient ainsi de manière davantage passive plutôt qu'active, et c'est également ce dont témoigne Marie Claude et Anne en expliquant que « le fait d'avoir Facebook et de suivre des français aide à suivre un minimum ce qui se passe ». Anne précise ce propos en ajoutant « Pis je pense aussi qu'avec le phénomène des médias sociaux ça vient un peu fausser, parce que quand on était en France ça existait pas les médias sociaux donc on était pas tant que ça exposé, là je vois je suis capable de suivre l'actualité de loin même si je pars en voyage », mettant alors en exergue la ré-articulation du rapport à la distance que permettent les médias sociaux dans la vie des immigrants diasporiques. Elles viennent toutes deux appuyer cette idée en ajoutant chacune leur tour « Par contre si j'arrête Facebook, c'est comme, j'ai loupé un épisode là » (Marie Claude) et « Ah ouais c'est sûr. Disons qu'on suit passivement l'actualité » (Anne). Martine Dionne vient également appuyer cette dynamique au travers de son retour d'expérience, en précisant qu'elle s'informe « Beaucoup moins qu'avant. Beaucoup moins qu'avant et c'est là que je suis peut-être en train de basculer si je puis dire, du côté français. [...] Je dirais que y'a une distance qui s'est mise ». Elle témoigne alors de la dynamique de connexion/déconnexion/reconnexion qui se met en place au sein de l'expérience diasporique de manière globale, rendant compte de l'équilibre qui s'opère entre

détachement et attachement envers à la fois la communauté d'origine et la communauté d'accueil.

Cependant, si tous les sondés sauf Guylaine ont témoigné d'une mise à distance informative avec le Québec, cela ne rend toutefois pas compte d'une baisse d'intérêt envers le Québec en lui-même et d'une tentative de déconnexion assumée. Cette tendance trouve en effet davantage un rapport avec la durée d'expatriation dans le pays d'accueil, mais aussi de la loi de proximité journalistique qui veut qu'un individu se sentira davantage concerné par un événement et une nouvelle qui se déroulent dans un espace spatio-temporel plus proche. Si les médias sociaux ré-articulent la distance et permet aux québécois d'entretenir plus facilement leurs sociabilités, ils ne permettent pas pour autant d'entretenir un véritable lien en termes d'information de par la distance géographique, bien que la plupart des personnes interrogées reconnaissent suivre les grands titres de loin, au regard des actualités qu'elles voient passer sur Facebook. La ré-articulation des frontières permise par le web ne semble ainsi pas totalement venir compenser la distance géographique. Il faut toutefois nuancer ce propos, en précisant que si la distance géographique explique en partie cette baisse de prise d'information, cette dernière a lieu dans la mesure où ce qui se déroule au Québec n'impacte que peu le quotidien des membres de la diaspora. Martine Dionne vient ainsi appuyer cette idée en expliquant que si elle suit beaucoup moins l'actualité du Québec et qu'elle voit s'opérer une sorte de « mise à distance », lorsqu'elle est exposée à de l'actualité portant sur le Québec, elle se sent davantage concernée et intéressée par les grands sujets de société et de politique intérieure davantage que par les faits divers, rendant compte de cette loi de proximité : « On regarde, y'a les élections, bon, on sait qu'il y a un nouveau ministre, ceci cela, mais on a l'impression qu'on n'a pas de pouvoir sur ces choses là, et que c'est pas des questions qui vous concernent directement, sur les questions de politique intérieure ... Bon par exemple, la question des transports là bas, elle me dérange beaucoup moins que la question des transports en France, puisque je vis en France. [...] Bon bien sûr on va regarder comment se passe l'accueil des migrants et des réfugiés et la question du terrorisme, mais bon, comme ça se passe loin ... ». Elle rend ainsi compte de la loi de proximité, l'éloignement géographique ne lui permettant pas de garder un vrai lien avec l'actualité locale, mais la proximité culturelle et identitaire avec le Québec lui permettant de s'intéresser davantage à l'information globale, c'est à dire nationale, qui concerne l'ensemble du pays.

On observe ainsi au travers des pratiques médiatiques de la diaspora québécoise de France la dynamique de mise en tension entre rapprochement et éloignement de la communauté d'origine, au sens d'une mise en rapprochement permise par la prise d'information et d'actualité au travers de Facebook entre autre, et d'une mise en éloignement au sens où cette prise d'information de fait de manière passive et non active, l'interface de Facebook permettant à l'individu, au travers de son fil d'actualités, de se tenir informé malgré lui et sans chercher réellement l'information. De plus, plus que de chercher à développer des liens faibles, et donc à créer et entretenir une forme de réseau avec d'autres québécois, les québécois de France se servent davantage des médias sociaux pour entretenir leurs liens forts, et ainsi étendre les sociabilités qu'ils ont hors ligne aux interfaces en ligne. Les médias sociaux ont ainsi modifié substantiellement les relations interpersonnelles mais aussi collectives entretenues entre les individus d'une diaspora de manière générale, et les nouvelles formes de sociabilité en ligne ne rentrent pas fondamentalement en contradiction ou en opposition avec les sociabilités physiques pré-existantes. De cette manière, les sociabilités dites « réelles » ne peuvent être envisagées comme fondamentalement opposées aux sociabilités dites « numériques ». Ainsi, les liens réels et numériques, « sans être absolument similaires, se recoupent et se recouvrent largement »¹⁴⁹, réfutant ainsi l'idée selon laquelle ces nouvelles relations sous-tendues par le numérique constitueraient « une rupture susceptible de révolutionner ou de mettre en péril la vie sociale »¹⁵⁰ mais seraient davantage à considérer comme une « prolongation de leur vie sociale »¹⁵¹ déjà existante. C'est de cette manière que l'utilisation par les québécois de France des médias sociaux relève ainsi davantage d'un moyen permettant d'étendre les sociabilités réelles préexistantes en ligne, plus que de développer de nouvelles sociabilités diasporiques. Internet permet alors plutôt un « fort enchevêtrement des pratiques en ligne et hors ligne qui marque la fin de l'opposition entre monde réel et monde virtuel »¹⁵².

Ainsi, s'il est tentant de penser le réseau immatériel comme un lieu sans attache détaché de la réalité quotidienne des individus, il apparaît qu'en réalité « la très grande majorité des interactions en ligne ne fait que reproduire la sociabilité hors ligne »¹⁵³. Les

149 Mark GRANOVETTER. « The strength of weak ties ». *American Journal of Sociology*. 78(6), 1973, p.1360-1380.

150 Mark GRANOVETTER, *ibid.*, p.1360-1380.

151 Mark GRANOVETTER, *ibid.*, p.1360-1380.

152 Isabelle RIGONI. « Technologies de l'information et de la communication, migrations et nouvelles pratiques de communication », *Migrations Société*, vol. 132, no. 6, 2010, p. 31-46.

153 Mark GRANOVETTER. « The strength of weak ties ». *American Journal of Sociology*. 78(6), 1973,

nouveaux espaces de sociabilités permettent ainsi aux individus de renforcer leurs « liens forts » tandis qu'ils permettent également d'interagir avec des « liens faibles »¹⁵⁴ en ouvrant des espaces de dialogue nouveaux. Autrement dit, ces nouveaux espaces permettent une évolution des pratiques communicationnelles des individus, qui se manifeste notamment au travers de l'émergence de collectifs et communautés virtuelles qui redéfinissent les identités individuelles et collectives. De cette manière, l'absence d'utilisation d'Internet et des médias sociaux par les québécois comme permettant la potentielle ouverture de nouveaux espaces de dialogues communs explique en partie l'absence d'identité collective commune revendiquée par ces derniers. C'est de cette manière que les entretiens menés témoignent davantage de logiques identitaires très individuelles, qui s'articulent au regard d'une expérience diasporique individuelle, plus que de logiques identitaires communes. C'est ainsi que certaines personnes revendiquent un fort sentiment d'appartenance au Québec, quand d'autres nuancent davantage leur identité située entre France et Québec, et ce en fonction de leur expérience personnelle, qui participe à la construction et l'évolution de cette dernière : « c'est une construction, ouais c'est des LEGO que t'assembles tu vois. T'as ta base et t'as des trucs que t'assembles qui forment ton expérience » (Julie Dorval).

Les médias sociaux et les espaces en ligne, en redéfinissant les frontières et la distance, reconfigurent ainsi l'identité culturelle de la diaspora québécoise de France mais à une échelle davantage locale que globale, au sens d'identités individuelles qui se construisent et évoluent au regard de trajectoires diasporiques individuelles et non globales. Sabrina Marchandise vient appuyer ce propos en mettant en exergue « les effets de la dimension en ligne dans la construction d'une identité collective, et comment cela influence les trajectoires individuelles et collectives »¹⁵⁵, au travers notamment de l'exemple de Facebook, dont le profil témoigne selon elle d'une « articulation complexe entre le pays d'origine, le pays de migration, les orientations culturelles et culturelles »¹⁵⁶, rendant compte des dynamiques de formation et d'évolution des identités diasporiques en ligne. De cette manière, les médias sociaux ont mis à disposition des membres des diasporas des moyens leur permettant de rassembler leurs membres autour d'une identité diasporique collective et individuelle plus ou moins affirmée. Si la dimension en ligne des

p.1360-1380.

154 Mark GRANOVETTER, *ibid.*, p.1360-1380.

155 Isabelle RIGONI. « Technologies de l'information et de la communication, migrations et nouvelles pratiques de communication », *Migrations Société*, vol. 132, no. 6, 2010, p. 31-46.

156 Isabelle RIGONI, *ibid.*, 31-46.

des médias sociaux ré-articulent l'expérience diasporique et ainsi l'identité culturelle qui en découle, le processus de construction et d'évolution de l'identité culturelle des québécois relève davantage de dynamiques individuelles que collectives, et s'inscrivent dans des parcours diasporiques uniques et différents les uns des autres. Les technologies de l'information et de la communication diasporiques, en ouvrant de nouveaux espaces de dialogues et en redessinant autrement le rapport aux frontières, permettent ainsi la reconfiguration des identités diasporiques.

En conclusion, les éléments de cette partie offrent plusieurs pistes de réflexion sur les choix de stratégies individuelles et collectives effectuées par les individus et qui viendront esquisser et redéfinir les rapports à l'identité diasporique, qu'elle soit individuelle ou collective. Les réseaux de pratiques diasporiques, qu'ils soient socio-culturels, politiques ou médiatiques, vont découler de la formation et de l'évolution de ces identités diasporiques, en fonction de potentiels leviers qui seront activés par les diasporas, notamment médiatiques, l'avènement d'Internet et des médias sociaux ayant donné de nouvelles clés en main aux diasporas. Les nouveaux espaces en ligne qui ont émergé avec l'arrivée du web 2.0 ont alors en effet permis une redéfinition des frontières, redéfinissant le lien à l'identité diasporique, notamment au travers de la complémentarité des caractères virtuel et réel des réseaux de pratiques, qui permettent une complémentarité dans la formation des réseaux de pratiques et de liens diasporiques. Internet et le web social et participatif a en effet contribué à « renouveler des rapports sociaux emprunts de matérialité »¹⁵⁷, en permettant aux échanges et liens immatériels de se juxtaposer avec les échanges matériels et physique de la vie réelle. Ainsi, si les TIC ont permis aux populations diasporiques d'avoir de nouvelles formes de sociabilité s'ancrant au delà des frontières géographiques et de cultiver des sentiments d'appartenance et de fierté culturelle à distance, ces nouvelles dynamiques n'ont de loin pas effacé ni remplacé toutes les actions collectives et mobilisations à l'œuvre dans l'espace public réel. Il existe donc une « profonde interférence et complémentarité des espaces numériques et physiques investis par les populations migrantes et diasporiques »¹⁵⁸ qui s'inscrivent «

157 Isabelle RIGONI. « Technologies de l'information et de la communication, migrations et nouvelles pratiques de communication », *Migrations Société*, vol. 132, no. 6, 2010, p. 31-46.

158 Isabelle RIGONI, *ibid.*, 31-46.

dans la matérialité quotidienne de ceux-ci »¹⁵⁹. Les pratiques digitales des diasporas, permettent alors une « réappropriation des sentiments identitaires ainsi qu'un renouvellement des mobilisations et des actions collectives dans les différents espaces publics locaux, nationaux et transnationaux »¹⁶⁰. Au travers de l'usage des TIC, les populations diasporiques mettent alors en circulation des flux d'informations, d'images, de contenus divers et de ressentis, permettant alors de construire et d'entretenir un imaginaire communautaire, une conscience et une mémoire collective en même temps qu'elles influent sur les identités individuelles. On parle alors de « cyber-diasporé »¹⁶¹ ou de « cyber-migrant »¹⁶², au sens d'une ré-articulation de la diaspora comme articulant la distance au travers de liens, réseaux et sociabilité d'ici et de là-bas, en ligne et hors ligne.

L'ensemble de ces outils qui permettent ces nouvelles pratiques influent alors profondément sur les stratégies adoptées par les individus dans leur relation à leur référent-origine, et participent à façonner un certain sentiment d'appartenance culturelle à la fois envers le pays d'origine mais aussi envers le pays d'accueil. L'ensemble des réseaux de pratiques qui se ré-articulent rend alors compte d'une dynamique complémentaire et évolutive de détachement/attachement envers la communauté d'origine et la communauté d'accueil. Cette dynamique de détachement/attachement relève alors, au travers de la ré-articulation des réseaux de pratiques et sociabilités permises par le web, de logiques de connexion, déconnexion et reconnexion qui s'observent dans l'espace spatio-temporel de la diaspora.

159 Isabelle RIGONI. « Technologies de l'information et de la communication, migrations et nouvelles pratiques de communication », *Migrations Société*, vol. 132, no. 6, 2010, p. 31-46.

160 Isabelle RIGONI, *ibid.*, 31-46.

161 Isabelle RIGONI, *ibid.*, 31-46.

162 Isabelle RIGONI, *ibid.*, 31-46.

Conclusion générale

En conclusion, on constate que la diaspora est une notion éminemment riche et complexe qui soulève de nombreuses acceptions et que les diasporas sont autant de constructions variées qui découlent de cette richesse et complexité. Dans leurs individualités, elles soulèvent en effet comme nous avons pu le voir de nombreux enjeux et problématiques à la fois d'ordre socio-culturel, socio-politique, identitaire ou encore médiatique. Il est alors fondamental de noter que la diaspora n'est en rien un concept qui saurait être défini de manière théorique au travers d'un certain nombre d'éléments prédéfinis et de critères identifiés, mais qu'elle relève davantage d'une construction mouvante et en perpétuelle évolution plus que d'un microcosme fixe qui stagnerait dans le temps et l'espace. L'étude de la notion et des différentes esquisses de définition par différents chercheurs et auteurs permet ainsi de faire émerger plusieurs clés de lecture qui permettent alors d'analyser les différentes diasporas dans leurs particularismes, sans toutefois les enfermer dans un quelconque cadre théorique ou analytique. Ces éléments d'analyse nous permettent ainsi de mettre en exergue et de comprendre les dynamiques de circulation des flux qu'elles donnent à voir dans un monde de plus en plus globalisé, rendant compte des dynamiques de juxtaposition des différentes échelles qui s'opèrent entre local, national et global. La mise en circulation de ces flux et la ré-articulation des échelles entre elles nous permet alors de mieux saisir les dynamiques de formation et d'évolution des réseaux de sociabilités et de pratiques que cristallisent les diasporas, et qui participent à mettre en exergue toute la panoplie de parcours diasporiques individuels qui viennent, par leur hétérogénéité, nourrir le collectif de la diaspora. Les diasporas se nourrissent et évoluent ainsi grâce à l'expérience diasporique individuelle de chacun qui participe à sa manière à la mise en circulation de réseaux de sociabilités et de pratiques à la fois culturelles, identitaires ou médiatiques, au travers de l'évolution des liens diasporiques que l'individu entretient avec son pays d'origine et son pays d'accueil.

On note également que si le discours social contemporain aborde volontiers davantage la notion « de » diaspora plutôt que « des » diasporas, au sens d'un concept homogène qui engloberait la totalité des formes de migration, il est toutefois important de préciser que toutes les migrations n'aboutissent pas nécessairement à des diasporas, comme le souligne Jacques Barou. En effet, beaucoup d'individus issus de l'immigration finissent par s'assimiler à leur société d'accueil, perdant alors tout lien et toute forme de

référence avec leur pays d'origine. En parallèle et sans en arriver à ce stade, certaines formes de migrations, « sans parvenir véritablement à trouver leur place dans leur pays de résidence et sans perdre tout contact avec leur pays d'origine, ne sont cependant pas dans une position sociale et économique qui leur permettrait d'activer les liens avec leur zone de provenance. Leur identité se recroqueville peu à peu autour de la petite communauté très localisée qu'elles ont reconstituée dans leur pays d'accueil sans pouvoir s'élargir par la fréquentation de groupes semblables à eux et dispersés sur une plus vaste échelle »¹⁶³. A l'inverse, on observe également des formes de migration où des individus immigrants, bien qu'ils disposent des moyens techniques, sociaux et économiques pour activer les liens avec d'autres groupes d'individus semblables qui partageraient la même nationalité et la même expérience diasporique, ne le font cependant pas. C'est notamment ce qui s'observe dans le cas de l'étude des réseaux de pratiques et de sociabilités de la diaspora québécoise de France, dans le cadre de laquelle la prise en compte des diverses trajectoires diasporiques individuelles ne permet pas de donner systématiquement lieu à l'activation de liens collectifs. L'extension du terme diaspora à la prise en compte des différentes expériences et trajectoires individuelles permet alors de mettre en exergue l'hétérogénéité des expériences diasporiques qui composent et viennent nourrir la diaspora, sans toutefois accorder « moins d'importance à ce qui réunit le groupe diasporique, en somme un lien communautaire imaginaire, non fondé sur une référence historique unique. Ce qui fait dès lors la diaspora, c'est avant tout le caractère multiple des références, l'hybridité et le mélange de références parfois contradictoires et constamment changeantes »¹⁶⁴.

L'étude de la diaspora québécoise de France relève ainsi davantage de ce cas de figure, au sens où l'on s'aperçoit que l'existence de cette diaspora repose sur le caractère multiple et varié des trajectoires diasporiques de chacun, mettant en exergue l'hétérogénéité des parcours et expériences et donc des réseaux de pratiques et sociabilités qui se cristallisent, davantage que sur une réelle trajectoire collective qui s'exprimerait dans l'espace public. On remarque ainsi au travers des entretiens menés que les québécois de France, s'ils sont généralement fiers de revendiquer leurs origines québécoises qui se manifestent au travers d'un sentiment d'appartenance et de fierté culturelle plutôt prononcé, ne cherchent toutefois ni à se rassembler, ni à entrer en contact

163 Jacques Barou. « La planète des migrants », Presses Universitaires de Grenoble, 2007, 180 p.

164 Jacques Barou, *ibid.*, 180 p.

ou à échanger sur quelque thématique que ce soit. Plusieurs clés d'analyse tirées des entretiens peuvent constituer des pistes de réponse à la question de savoir pourquoi, alors qu'ils en ont les moyens à la fois techniques, sociaux et économiques de se rassembler, les québécois ne cherchent pourtant pas à le faire. Une première clé de réponse peut ainsi être trouvée dans la proximité linguistique et donc symbolique qu'entretient le Québec avec la France, qui facilite dès lors une arrivée en France en termes d'intégration et de choc culturel. On constate en effet au travers des entretiens réalisés que les québécois, s'ils sont régulièrement renvoyés à leurs origines, sont perçus comme les cousins d'Amérique, davantage que comme de véritables immigrants arrivés de l'étranger, alors même que c'est ce qu'ils sont, comme a pu le pointer Guylaine T. Boyer dans son entretien. Cette proximité symbolique de par la langue engendre une vision et un imaginaire collectif très positifs de l'immigrant québécois, qui est alors généralement très bien accueilli et intégré par les individus de sa société d'accueil. Dès lors, la majorité des personnes sondées reconnaît n'avoir pas vécu de choc culturel majeur et n'avoir pas ressenti de difficultés particulières d'adaptation qui seraient impossibles à surmonter, notamment dans l'établissement de leur nouveau réseau de sociabilités. Cette facilité d'activation de nouveaux liens sociaux peut alors expliquer en partie l'absence du besoin de se rapprocher d'autres québécois en France.

A l'inverse, on constate que la nécessité et l'envie de se rapprocher d'autres québécois, lorsqu'elles se sont faites ressentir, étaient liées aux difficultés d'adaptation qui se sont faites ressentir au travers du choc culturel plus ou moins prononcé vécu à l'arrivée en France, impactant alors négativement le développement du nouveau réseau de sociabilité. La distance à la terre d'origine et la difficulté à créer un réseau de sociabilités françaises est alors compensée par l'activation ou la réactivation de liens de sociabilité québécoise, au travers de rencontres et de prise de contact avec d'autres québécois de France. On remarque ainsi au fil des entretiens que les québécois ne cherchent ainsi pas à se rassembler sauf quand le processus d'intégration se voit altéré par des difficultés dans l'établissement de nouvelles sociabilités, rendant compte du chamboulement qui s'opère au niveau des repères culturels de l'individu qui se sent dès lors mis à part.

L'intégration et le degré de force du choc culturel vécu à l'arrivée en France conditionnent ainsi fortement le ressenti des québécois qui vont alors voir s'exprimer ou non la nécessité de se rapprocher de leurs semblables. On remarque également que les disparités ressenties au regard des difficultés d'intégration et d'adaptation varient en

fonction de l'expérience diasporique de chacun. C'est de cette manière que des québécois qui se sont expatriés pour une durée courte ou définie à l'avance n'ont pas ressenti de choc culturel, au sens où l'intégration n'est que partielle et ne s'inscrit pas dans une dynamique d'immigration long terme, facilitant alors la prise de recul par rapport à l'évolution de son identité diasporique et culturelle. A l'inverse, la majeure partie des individus sondés rend compte de quelques éléments d'adaptation identifiés au regard de leur expérience diasporique d'immigration plus longue, s'inscrivant dans une temporalité non définie avant le départ. L'expérience diasporique et sa temporalité influent ainsi fortement sur le ressenti et la difficulté d'intégration et d'adaptation, au sens où un individu venu étudier pour un an ne se positionnera pas de la même manière qu'un individu venu émigrer pour travailler et rejoindre un conjoint, impliquant une expérience d'immigration beaucoup plus longue. Le rapport à l'intégration et à l'adaptation culturelle n'est dès lors pas le même, influant alors sur le besoin ressenti de se rapprocher d'autres québécois, qui quand il se manifeste, se fait davantage ressentir dans des temporalités d'immigration plus longues. Ainsi, la première hypothèse qui consistait en l'idée que les québécois de France cherchent à se rassembler et à entretenir un lien collectif à leur arrivée en France se voit donc invalidée.

Si le choc culturel est vécu par presque tous les individus interrogés, ce dernier se manifeste cependant de manière générale davantage au travers de l'adaptation ressentie au niveau des pratiques culinaires, d'habitudes de rythmes de vie, de langage ou de l'éloignement géographique avec la famille, plus que dans la réelle difficulté à établir des réseaux de sociabilités et de créer des points de contact avec la société d'accueil. L'entretien de la sociabilité et d'une forme de proximité avec la famille et les groupes de pairs situés au Québec ressort des entretiens comme étant quelque chose d'éminemment important, et l'éloignement géographique doit alors souvent être compensé par l'entretien des sociabilités existantes via les médias sociaux, via l'entretien d'habitudes culinaires spécifiques, ou de pratiques culturelles en lien avec le Québec. De cette manière, si les québécois ne cherchent pas à se rassembler de manière consciente et volontaire, cette dynamique générale observée ne rend pour autant pas compte d'un désintérêt ou d'un total détachement envers le Québec. En effet, si les québécois vivant en France ne ressentent pas le besoin d'entrer en contact les uns avec les autres, on constate cependant que le lien entretenu avec le Québec est bien présent et s'exprime généralement au travers d'une forme de nostalgie qui se ressent de manière ponctuelle en

fonction de temporalité particulières (les fêtes de fin d'année par exemple) et qui se manifestent de manière régulière au travers des pratiques culinaires et culturelles. On remarque ainsi dans la totalité des entretiens que toutes les personnes sondées reconnaissent avoir gardé certaines habitudes culinaires ou culturelles, notamment au travers des manières de cuisiner et de recevoir, de certains produits qui sont ramenés du Québec (le sirop d'érable en grande majorité), ou encore au travers de pratiques culturelles liées au Québec tels que la lecture de livre d'auteurs québécois ou le visionnage de films québécois, et ce de manière volontaire et assumée. La deuxième hypothèse qui envisageait l'existence des réseaux de sociabilités et pratiques culturelles, sociales, et médiatiques spécifiquement québécoises observables au sein de la diaspora québécoise de France est ainsi validée.

On observe donc une forme de mise en équilibre entre des réseaux de sociabilités et de pratiques culturelles françaises, qui se manifestent au travers de l'absence de rassemblement mais aussi de l'adoption d'une grande part de pratiques culinaires, culturelles et médiatiques française, avec des réseaux de sociabilité et de pratiques culturelles québécoises, qui restent généralement présentes dans les habitudes quotidiennes. La conjugaison de réseaux de sociabilités et de pratiques culturelles québécoises et françaises rend ainsi compte de la dynamique de complémentarité qui se met en place entre les deux cultures, au sens d'une évolution du référentiel culturel qui témoigne d'une double logique d'attachement et de détachement envers les communautés d'origine et d'accueil. Ici, les pratiques et habitudes culturelles québécoises constituent ainsi une sorte de bulle culturelle du pays d'origine, de laquelle les individus ne se déconnectent jamais vraiment sous toutefois y être enfermée en permanence. On a donc des logiques de circulations des flux qui se mettent en place entre le Québec et la France, au sens de passerelles culturelles qui se créent, rendant compte des logiques d'activation/désactivation/réactivation des pratiques et liens diasporiques. Les québécois de France ne vivent ainsi pas dans l'une ou l'autre de leurs cultures, mais voient leur quotidien rythmé par des logiques de connexion, déconnexion et reconnexion avec leur pays d'origine en fonction de temporalités particulières, rendant compte d'une véritable conjugaison entre culture d'origine et culture d'accueil. C'est ainsi ce qu'on observe par exemple lorsque l'on constate que le suivi de l'actualité du Québec diminue avec le temps, mais que ces liens médiatiques peuvent se désactiver et se réactiver lors d'événements marquants tels que les attentats notamment, comme le cite Marie Claude. La troisième

hypothèse qui posait l'idée que l'existence des réseaux de sociabilité et de pratiques cristallisent une véritable volonté de la part des québécois de France de conjuguer leur appartenance à leur communauté d'origine et à leur communauté d'accueil se voit donc validée.

De cette manière, si les québécois ne cherchent pas à se rassembler, on constate que l'attachement au Québec reste fondamentalement présent, au travers de la mise en équilibre entre pratiques françaises et québécoises qui viennent compenser une forme de nostalgie. On ressent également le lien très fort entretenu avec la terre d'origine notamment au travers des mots « origines », « attaches » ou encore « racines » qui reviennent souvent au cours des entretiens, quand bien même la grande majorité des personnes sondées ne font partie d'aucune association ou communauté spécifique et ne cherchent pas spécialement à s'informer de manière régulière sur le Québec. Ce profond attachement aux racines se ressent ainsi dans la combinaison de pratiques culturelles relevant de la double culture franco-québécoise, mais aussi au travers de l'entretien des sociabilités déjà existantes, soit les liens forts, davantage que dans la recherche d'activation de nouvelles sociabilités québécoises, à savoir les liens faibles. Cet attachement aux racines est tel qu'il cristallise parfois un souhait futur de retour au Québec, à tel point que le fait de rester en France serait perçu par les sondés comme « une trahison » (Martine Dionne), « une infidélité envers le Québec » (Julie Dorval) ou encore le fait de « renier sa famille » (Guylaine T. Boyer), autant de termes très forts qui rendent compte du lien identitaire très fort avec le Québec. Cependant, si l'expression d'un futur retour au Québec émerge parfois des entretiens, on s'aperçoit que ce retour est parfois idéalisé, au sens où le retour au Québec est alors envisagé comme un but final qui viendrait clore l'expérience diasporique. On s'aperçoit ainsi au cours des entretiens que nombreuses sont les personnes sondées qui reconnaissent qu'elles ne seraient probablement plus capables de vivre au Québec du fait de l'évolution de leur identité culturelle, qui repose dès lors sur la juxtaposition des deux référents culturels. Le lien identitaire entretenu avec le Québec reste ainsi fondamentalement fort, au sens où même des individus sondés qui vivent en France depuis plusieurs dizaines d'années expriment et revendiquent un fort sentiment d'appartenance et de fierté culturelle.

De cette manière, la mise en équilibre entre dynamique d'attachement et de détachement envers la culture d'origine rend compte de la redéfinition de l'identité culturelle qui s'opère au gré des trajectoires diasporiques individuelles. On observe en

effet une dynamique de mise en équilibre des habitudes et pratiques linguistiques et culturelles, qui rend compte d'une forme d'adaptation à la culture française, notamment par imitation pour faciliter l'intégration, tout en gardant une part de culture québécoise en parallèle. Cependant, on note que malgré le processus d'intégration et d'adaptation culturelle, certains réflexes culturels reviennent parfois dans certains cas de figure particuliers, comme notamment le fait de sacrer en québécois comme le souligne Emmanuelle Dupéré, ou le fait d'observer la réapparition de certaines habitudes et pratiques culturelles québécoises suite à la naissance d'un enfant comme l'explique Julie Anne. Ces réflexes culturels qui se manifestent parfois rendent ainsi également compte de la logique de juxtaposition des deux cultures qui s'opère, rendant compte du processus d'évolution et de construction de l'identité diasporique qui se construit au regard de cette double culture.

Au regard de l'éventail très large que représente la double culture en termes de pratiques, l'identité culturelle et diasporique se refaçonne ainsi en fonction de la trajectoire individuelle de chacun, et l'identité est alors perçue et ressentie très différemment par les individus selon ces différentes expériences de vie. C'est de cette manière que Julie nous amène à différencier l'identité culturelle de l'expérience diasporique, qu'elle identifie comme deux éléments différents qui viennent s'auto-nourrir de manière complémentaire. L'identité culturelle renvoie ainsi selon elle chez les québécois aux racines et aux origines, tandis que l'expérience renvoie davantage aux pratiques et habitudes de vie qui viennent façonner cette identité. L'identité culturelle apparaît ainsi comme étant une construction qui ne stagne pas mais est en constante évolution et se refaçonne au gré de l'expérience diasporique, au regard des trajectoires individuelles et collectives de la diaspora.

De cette manière, on s'aperçoit que le sentiment d'appartenance à une communauté de québécois est faible voire inexistant, et que s'il se fait ressentir de manière ponctuelle, il relève davantage du regard des autres que du ressenti personnel des individus, lorsqu'on vient leur rappeler leurs origines, via l'accent, certaines expressions ou types de pratiques culturelles. La notion de diaspora est ainsi peu voire pas du tout reconnue par les québécois de France, qui bien qu'ils manifestent un fort sentiment d'appartenance et de fierté culturelle québécoise de manière individuelle, ne ressentent ni le besoin ni l'envie de se retrouver en France, ne cristallisant alors aucune forme d'identité collective. De cette manière, la dernière hypothèse qui consistait à dire

que les réseaux de sociabilité et de pratiques rendent compte d'un fort sentiment communautaire entre québécois de France et participent de la construction d'une identité culturelle québécoise commune en France se voit donc invalidée.

On peut ainsi s'interroger sur la reconnaissance du terme diaspora, au sens où si les individus ne revendiquent aucune forme d'appartenance ou d'identité commune ni ne revendiquent une mémoire ou un passé communs, le terme ne serait alors potentiellement pas adapté pour rendre compte des réseaux de sociabilités et de pratiques qui s'activent, se désactivent et se réactivent au gré de l'expérience diasporique individuelle. On peut alors se demander, au regard des ressources techniques, sociales et économiques dont disposent les québécois expatriés en France, dans quelle mesure ces derniers ne saisissent, à l'instar d'autres diasporas, certains leviers associatifs ou médiatiques pour faire exister leur communauté en France et ainsi entretenir une forme d'identité commune qui reposerait sur le partage d'un fort sentiment d'appartenance culturelle québécois. Il serait alors intéressant d'envisager une étude analysant les raisons pour lesquelles les québécois ne ressentent pas la nécessité de développer leurs liens faibles au travers de pratiques culturelles, associatives ou médiatiques.

Bibliographie raisonnée

- ANG (Ien). - *Migrations of Chineseness*. - Journal of the South Pacific Association for Commonwealth Literature and Language Studies, no 34-35, 1993. p. 3-15.
- BAUMANN (Martin). - *Diaspora : Genealogies of semantics and transcultural comparison*. - Numen, vol. 47, no 3, p. 313-337.
- BAROU (Jacques). - *La planète des migrants*. - Presses Universitaires de Grenoble, 2007, 180 p.
- BORDES-BENAYOUN (Chantal). - *La diaspora ou l'ethnique en mouvement*. - Revue Européenne des Migrations Internationales, 28 (1), pp. 13-31.
- BORDES-BENAYOUN (Chantal), SCHNAPPER (Dominique). - *Diasporas et nations*. - Paris : Odile Jacob, 2006. - 222 p. - (Collection SCIENCES HUM.)
- BORDES-BENAYOUN (Chantal). - *Les diasporas ou l'expérience de l'unité dans la diversité*. - Hermès, La Revue, vol. 51, no. 2, 2008, pp. 189-194.
- BRUBAKER (Rogers). - *The 'Diaspora' Diaspora*. Ethnic and Racial Studies 28 :1, 2005, p. 1-19.
- COTTLE (Simon). - *Ethnic minorities and the media : changing cultural boundaries*. - Maidenhead : Open University Press, 2001, 251 p.
- GRANOVETTER (Mark). - *The strength of weak ties*. - American Journal of Sociology, 78(6), 1973, p.1360-1380.
- ONG (Aihwa). - *Flexible Citizenship : The Cultural Logics of Transnationality*. - Durham, Duke University Press, 1999.
- RHEINGOLD (Howard). - « *The virtual community* » in : Reading, Mass. : Addison-Wesley Publishing Co., 1993, cité par REVILLARD, Anne, "Les interactions sur l'Internet", *Terrains & Travaux*, n° 1, 2000, pp. 108-129.

SITOGRAPHIE

Références citées

BORDES-BENAYOUN (Chantal). - « La diaspora ou l'ethnique en mouvement », in : *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 28 - n°1 | 2012, mis en ligne le 01 mars 2015.

[En ligne]. Page consultée le 25 juillet 2017.

URL : <http://remi.revues.org/5700>

BORDES-BENAYOUN (Chantal). - « Revisiter les diasporas » in : *Diasporas, histoire et sociétés*, n° 1, 2002. p. 11-21.

[En ligne]. Page consultée le 9 août 2017.

URL : <http://dhes.revues.org/6785>

BORDES-BENAYOUN (Chantal). - « Les diasporas ou l'expérience de l'unité dans la diversité » in : *Hermès, La Revue*, 2008/2 (n° 51), p. 189-194.

[En ligne]. Page consultée le 12 mai 2017.

URL : <http://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2008-2-page-189.htm>

CALAFAT (Guillaume), GOLDBLUM (Sonia). - « Diaspora(s) : liens, historicité, échelles », in : *Tracés, Revue de Sciences humaines*, 23 | 2012, mis en ligne le 19 novembre 2012.

[En ligne]. Page consultée le 07 août 2017.

URL : <http://traces.revues.org/5542>

DU (Ngoc May).- « Abdelmalek Sayad : L'immigration ou les paradoxes de l'altérité. 2. Les enfants illégitimes » in : *Nouvelles Questions Féministes*, 2008/3 (Vol. 27), p. 143-145.

[En ligne]. Page consultée le 28 mai 2017.

URL : <http://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2008-3-page-143.htm>

GUEDES-BAILEY (Olga). - « Les pratiques en ligne des diasporas : Représentations de soi et résistance ? » in : *Migrations Société*, 2010/6 (N° 132), p. 47-62.

[En ligne]. Page consultée le 28 août 2017.

URL : <http://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2010-6-page-47.htm>

BALIBAR (Etienne). - « Identité culturelle, identité nationale », in : Quaderni, n°22, Hiver 1994. Exclusion-Intégration : la communication interculturelle. pp. 53-65.

[En ligne]. Page consultée le 8 mai 2017.

URL : http://www.persee.fr/doc/quad_0987-1381_1994_num_22_1_1062

RIGONI (Isabelle). - « Technologies de l'information et de la communication, migrations et nouvelles pratiques de communication » in : *Migrations Société*, 2010/6 (N° 132), p. 31-46.

[En ligne]. Page consultée le 28 août 2017.

URL : <http://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2010-6-page-31.htm>

SCHIFF (Claire). - « Les relations intra-communautaires en ligne. Confrontation et échanges entre les nouveaux migrants et les jeunes d'origine maghrébine en France » in : *Migrations Société*, 2010/6 (N° 132), p. 63-80.

[En ligne]. Page consultée le 27 août 2017.

URL : <http://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2010-6-page-63.htm>

WAGNER (Laurent), BIDET (Jennifer). - « Vacances au bled et appartenances diasporiques des descendants d'immigrés algériens et marocains en France » in : *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 23 | 2012, mis en ligne le 19 novembre 2014.

[En ligne]. Page consultée le 04 septembre 2017.

URL : <http://traces.revues.org/5554>

Références non citées

BERTHOMIERE (William). - « Les diasporas : miroir des États-Nations à l'heure de la globalisation » in : *Population*, 2006/4 (Vol. 61), p. 585-605.

[En ligne]. Page consultée le 08 août 2017.

URL : <http://www.cairn.info/revue-population-2006-4-page-585.htm>

BERTOSSI (Christophe), DUYVENDAK (Jan Willem). - « Introduction : Penser le "modèle", changer de question » in : *Migrations Société*, 2009/2 (N° 122), p. 27-37.

[En ligne]. Page consultée le 08 août 2017.

URL : <http://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2009-2-page-27.htm>

CAPONIO (Tiziana), TESTORE (Gaia). - « L'intégration : nouvelle frontière de l'immigration ? L'analyse du lien entre les politiques de contrôle et d'intégration en Italie et en France » in : *Migrations Société*, 2012/2 (N° 140), p. 285-294.

[En ligne]. Page consultée le 08 août 2017.

URL : <http://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2012-2-page-285.htm>

KOUKOUTSAKI-MONNIER (Angeliki). - « Les organisations de la diaspora gréco-américaine en ligne. Stratégies de communication et constructions identitaires » in : *Migrations Société*, 2010/6 (N° 132), p. 81-94.

[En ligne]. Page consultée le 16 août.

URL : <http://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2010-6-page-81.htm>

NEDELUCU (Mihaela). - « "Cybercitoyenneté" et mobilisation en ligne des migrants. Nouvelles formes de participation transnationale et d'action collective à l'ère du numérique » in : *Migrations Société*, 2010/6 (N° 132), p. 139-154.

[En ligne]. Page consultée le 16 août.

URL : <http://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2010-6-page-139.htm>

Sites visités

« Diaspora québécoise ». Site du Parisien.

[En ligne]. Page consultée le 17 août 2017.

<http://dictionnaire.sensagent.leparisien.fr/Diaspora%20qu%C3%A9b%C3%A9coise/fr-fr/>

« Apatrides, déracinés ou assimilés ». Site du CNRS.

[En ligne]. Page consultée le 8 mai 2017.

<http://www2.cnrs.fr/presse/thema/442.htm>

« Les trois niveaux de la diaspora québécoise ». Site du Huffington Post Québec.

[En ligne]. Page consultée le 9 août 2017.

http://quebec.huffingtonpost.ca/jacques-noel/les-trois-niveaux-de-la-diaspora-quebecoise_a_23006229/

« Un à trois millions de citoyens. Quelle est la taille réelle de la diaspora canadienne? ». Site de Radio Canada International.

[En ligne]. Page consultée le 9 août 2017.

<http://www.rcinet.ca/fr/2013/12/15/un-deux-ou-trois-millions-de-canadiens-quelle-est-taille-de-notre-diaspora/>

Délégation Générale du Québec à Paris

[En ligne]. Page consultée le 11 août 2017.

<http://www.international.gouv.qc.ca/fr/paris>

Fédération France-Québec

[En ligne]. Page consultée le 11 août 2017.

<http://francequebec.fr/>

Fédération des Québécois de Souche

[En ligne]. Page consultée le 10 août 2017.

https://www.facebook.com/pg/Fquebecoisdesouche/about/?ref=page_internal

Le portail des québécois en France.

[En ligne]. Page consultée le 10 août 2017.

<http://www.quebecfrance.info/>

L'Office franco-québécois pour la jeunesse (OFQJ)

[En ligne]. Page consultée le 10 août 2017.

<http://www.ofqj.org/>

Regroupement des jeunes chambres de commerce du Québec (RJCCQ).

[En ligne]. Page consultée le 10 août 2017.

<http://rjccq.com/diaspora-quebecoise/>

Sommaire d'annexes

ANNEXE 1 : Grille d'entretien réalisée pour l'étude de terrain.	p. 105
ANNEXE 2 : Retranscription de l'entretien mené avec Martine Dionne.	p. 108
ANNEXE 3 : Retranscription de l'entretien mené avec Emmanuelle Dupéré.	p. 120
ANNEXE 4 : Retranscription de l'entretien mené avec Guylaine Tremblay Boyer.	p. 130
ANNEXE 5 : Retranscription de l'entretien mené avec Julie Dorval Arriat.	p. 139
ANNEXE 6 : Retranscription de l'entretien mené avec Julie Anne Côté.	p. 153
ANNEXE 7 : Retranscription de l'entretien mené avec Marie Claude et Anne Ganache.	p. 166
ANNEXE 8 : Retranscription de l'entretien mené avec Manon.	p. 180

ANNEXE 1

Grille d'entretien réalisée pour l'étude de terrain

Présentation et contexte de l'expatriation

Parlez moi un peu de vous, ce que vous faites dans la vie : présentez-vous brièvement.

Quand êtes vous arrivés en France ? Depuis combien de temps êtes-vous en France /
Combien de temps avez-vous vécu en France ?

Pourquoi êtes vous partis en France ? => *Relance : études, opportunités professionnelles, raisons personnelles et familiales, goût de l'aventure et de la découverte, meilleure qualité de vie ?*

Pourquoi êtes vous revenus au Québec ensuite ?

Y-a-t-il eu des expériences précédentes d'expatriation ? Si oui, combien de temps, où, pour y faire quoi etc. ?

Intégration et réseaux de sociabilités

Est-ce que vous connaissez beaucoup de québécois en France ?

Est-ce que vous vous êtes fait des amis québécois ?

Est-ce que vous les voyez souvent et dans quel cadre ?

Est-ce qu'il a été plus facile de se faire des amis québécois ou français ?

Est-ce que ça a été difficile de s'intégrer ? (au travail et en général)

Quelles difficultés principales avez-vous rencontré ?

Comment s'est passé l'intégration au travail ? Est-ce que cela a été difficile ?

Réseaux de pratiques et habitudes

Est-ce que vous connaissez des lieux québécois à Paris/en France ? (bars, restaurants, librairies) Si oui, est-ce que vous vous y rendez souvent ?

Est-ce vos habitudes ont changé depuis votre arrivée en France ? Si oui, lesquelles ? => *Relance : types de lieux fréquentés, culinaire, culturelles, politiques, utilisation des médias*

Est-ce que vous vous rendez dans des bars ou restaurants québécois ? Si oui, à quelle fréquence ?

Est-ce que vous avez gardé vos habitudes alimentaires québécoises, est-ce que vous mangez français, un mix des deux ?

Pratiques culturelles

Quelles sont vos pratiques culturelles à Paris/en France ? *Relance => cinéma, musées, expositions, festivals, événements spéciaux ponctuels etc.*

Est-ce que vous avez des pratiques culturelles en lien avec le Québec ? => *Relance : cinéma québécois, littérature québécoise, expositions, musées etc.*

Est-ce que vos pratiques culturelles sont différentes de celles que vous aviez au Québec et pourquoi ?

Utilisations des médias et notion d'engagement communautaire

Est-ce que vous continuez à vous informer sur votre pays d'origine ? Si oui, via quels médias ? => *Relance : radio, blogs, réseaux sociaux, TV etc.*

Est-ce que les médias que vous utilisez portent sur le pays d'accueil, d'origine, les deux ?

Utilisez-vous des médias réservés aux expatriés ? Si oui, lesquels et pour quelles raisons ?

Pratiques communautaires et associatives

Est-ce que vous faites partie d'une communauté en lien avec votre pays d'origine? Pour quelles raisons ?

=> *Relance : groupe Facebook, forums, blog, association, plateforme dédié aux expatriés.*

Rencontrez-vous physiquement des personnes de cette communauté ? Si oui, à quelle régularité et dans quel cadre ?

Que cela vous apporte-t-il ? Rencontrer ces personnes conforte-t-il votre sentiment d'appartenance à la diaspora québécoise et à votre pays d'origine ?

Sentiment d'appartenance, identité et représentativité culturelle

Est-ce que vous vous sentez québécois ? Français ? Les deux ?

Est-ce que vous avez le sentiment d'appartenir à une communauté ? (québécois de France)

Est-ce que vous ressentez de la fierté envers votre culture et pays d'origine en France ?

Si oui, est-ce que vous ressentez la même fierté quand vous êtes au Québec ?

Est-ce que vous avez le sentiment que votre identité et la manière dont vous vous sentez a changé depuis votre arrivée en France ?

Est-ce que vous avez le sentiment de combiner deux identités différentes en quelques

sortes ?

Est-ce que vous avez l'impression d'être le représentant ou le porte parole de votre culture et pays d'origine ?

Est-ce que vous vous sentez souvent renvoyé/ramené à votre identité de québécois ? Si oui, est-ce que c'est quelque chose que vous trouvez plutôt négatif ou positif ? Pourquoi ?

Relance => clichés et stéréotypes ?

Y a-t-il des moments de l'année où vous vous sentez davantage québécois ? Et moins québécois ? Lesquels ? Et pourquoi ?

ANNEXE 2

Retranscription d'entretien

Martine DIONNE

Résumé : Québécoise d'origine, Martine arrive en France à Paris pour ses études où elle effectue un doctorat de philosophie. Elle repart deux ans au Québec après avoir fini son doctorat, mais revient ensuite en France pour travailler à la Délégation du Québec de Paris parce qu'elle ressent une difficulté à se réintégrer au Québec, notamment au regard de son milieu professionnel. Elle est restée en France depuis et voyage au Québec de temps en temps pour voir sa famille.

Alors dans un premier temps vous pouvez commencer par vous présenter un peu, me dire ce que vous faites, quand est-ce que vous êtes arrivée en France ...

Ok alors je vais un peu résumer, je suis venue étudier en France dans les années 1969, et je venais faire un doctorat en philosophie, et donc je viens et je me retrouve à la fac de Vincennes. Je suis donc là, je vis en France, mais au bout de quelques années, je repars au Québec, avec mon diplôme, et je retourne travailler de 74 à 76. Et là, la réadaptation est un petit peu difficile pour moi.

Vous aviez pas prévu dans un premier temps de revenir au Québec mais vous aviez vraiment l'intention de faire vos études et de rester en France ensuite ?

Oui, quand je suis venue je ne savais pas, je n'avais pas prévu, cette question là ne se posait pas. Ce qui se passerait après, peut-être en France, peut-être au Québec, mais je n'avais pas fait de décision. Bon et en fait l'histoire est simple je vis avec un français qui lui veut aller vivre au Québec, découvrir le Québec, et donc à ce moment là il faut qu'on se marie car c'était anti-mariage quand même, donc on se marie, et il peut venir au Québec. Ce français vient donc au Québec, il a un peu de mal à s'adapter mais il y arrive, moi beaucoup de mal à m'adapter, pour enseigner la philo, et donc je reviens en France en 76/77. Donc je reste deux ans au Québec et au bout de deux ans je souhaite revenir en France, je me sens plus dans mon milieu intellectuel si je puis dire.

Donc vous avez décidé de revenir en France plus pour des raisons professionnelles ou aussi pour des raisons personnelles ?

Oui, pour la culture, je me retrouvais dans mon élément, y avait des gens avec qui je pouvais plus facilement parler. Mais c'est vrai que quand je suis revenue au Québec en 74/75, moi j'arrivais avec des idées en philo transversales, c'était de la sociologie, de la psychanalyse, de la sociologie traditionnelle, c'était un espèce de melting pot, de mélange, et là j'arrive au Québec, et c'est vrai qu'on est beaucoup moins porté sur ça, on arrive beaucoup moins à intégrer la sociologie à la philosophie par exemple.

Et puis ensuite je me retrouve dans une situation qui est que je mets au monde un enfant handicapé en France, donc là c'est un tout autre mode de vie, et je vais à la délégation du Québec car j'avais besoin de travailler puisque financièrement vivre en France c'est pas gratuit. Donc je vais à la délégation pour un emploi au service culturel, donc tout de suite là je suis intégrée à la culture, et mon travail consiste alors à faire connaître la culture québécoise en France, la faire connaître, la diffuser, et en même temps à mettre sur pied des échanges. Et moi je touche à un domaine qui sera celui des arts visuels, je vais travailler avec des musées, des galeries, des artistes, et donc je m'implique beaucoup dans ce milieu de l'art, jusqu'en 2014 à la délégation du Québec.

Voilà donc ça, et puis progressivement moi je me suis spécialisée dans le domaine des arts visuels, et là couvrant tout le territoire français, et donc y avait des liens avec Marseille, Bordeaux, Bretagne, les centres d'art... Bon pour moi c'était un milieu extrêmement enrichissant, agréable, j'ai eu beaucoup de chances, j'ai rencontré beaucoup d'artistes français.

Est-ce que vous avez éprouvé des difficultés à votre arrivée, de manière générale ou au travail par exemple ?

Alors à mon retour au Québec oui, par exemple par rapport à la manière dont les gens percevaient le Québec, qui ne correspondait pas à la réalité que eux vivaient, et j'avais un regard différent qui était peut-être parfois un peu sévère. Donc oui y'a eu cette chose, et je sais pas si c'est le mot mise à l'écart, une mise en retrait, mais tout d'un coup y'a cette petite différence qui est là. D'autres personnes l'ont beaucoup ressentie, des artistes qui étaient venus vivre un an ou deux, disaient qu'à leur retour au Québec ils avaient du mal à réintégrer, on les regardait un petit peu différemment, voilà parce qu'ils étaient venus à

l'étranger. C'était pas la trahison, mais il s'était passé quelque chose. Et pour certains ça leur a pris un an, deux ans, avant d'être réintégré à part entière.

Alors ouais c'est intéressant, parce qu'on parle quand même de la communauté d'origine, de voir qu'il y ait une difficulté de ressenti de retourner dans son propre pays et sa propre communauté d'appartenance entre guillemets.

Alors ça je pense que c'est un point qui est assez important, parce que bon je l'ai vécu, depuis plusieurs années et encore récemment, mais y'a des artistes aussi, des grands grands artistes qui ont dû le ressentir. Je pense à quelqu'un, Félix Leclerc, il était venu en France, il a fait carrière en France, et il a eu du mal en revenant au Québec, bon il est devenu le grand chanteur à la Brassens, et d'autres grands écrivains ou poètes, qui avaient un peu de mal aussi à revenir. Je pense que c'est difficile, je sais pas comment ça se passe à l'étranger pour des français qui partent et qui reviennent, si aussi y'a ces choses là.

Mais là on touche toute une question du québécois, qu'est-ce qu'un québécois ? C'est quelqu'un qui a la mémoire de la mère patrie, donc ça veut dire que là y'a quelque chose. Je vais dire le mot mais je le mets entre guillemets et je le prends avec beaucoup de prudence, il a été colonisé, c'était des colons qu'il y avait au début, et après on lui a toujours dit de ne pas oublier ça, car la devise du Québec c'est « Je me souviens ». Donc l'importance de la France, elle est là, donc comment à un moment donné un peuple peut-il acquérir sa totale autonomie, son indépendance, à partir du moment où on lui dit n'oublie pas tes parents ? Et donc ce qui veut dire que celui là qui part à l'étranger et puis qui revient, on sait pas trop est-ce qu'il est pas dangereux un petit peu par rapport à ce qu'on est, par rapport à cette mémoire ?

Des fois est-ce qu'il y a pas une forme d'être néo-colonisé encore ? Et ce comportement fait que celui qui est parti, ben voilà, est-ce que y'a pas une forme de jalousie, une forme d'envie, une forme de difficulté, il est parti donc ben on reste entre nous autre.

Oui il y aurait une certaine forme de mise à distance ...

Oui, mais ça j'ai juste évoqué ça, il faudrait en parler très finement avec des sociologues.

Et sinon, c'est très intéressant parce que du coup ça fait longtemps que vous vivez en France, est-ce que vous connaissez des lieux québécois à Paris, par exemple des bars, des restaurants, et est-ce que vous vous y rendez ?

Alors il y a des bars, je pense qu'il y a un truc sur les quais de la Seine mais sans intérêt. Il y a la librairie du Québec, qui est un lieu qui est très ... librairie qui est rue Gay Lussac, que vous connaissez et qui est un lieu à la fois de rencontres puisqu'il y a des lancements de livres, et une librairie où on peut avoir tout ce qu'on veut.

Et vous vous y rendez régulièrement ?

Non, j'y vais pas beaucoup j'y vais de temps en temps. J'y suis pas allée récemment, enfin bon j'y suis allée ya quelques mois, y'a trois quatre mois. Je crois que c'est un des seuls lieux que je connaisse. Sinon il y a avait à la Sorbonne Nouvelle, la bibliothèque québécoise qui a aussi organisé des événements.

Du coup vous diriez pas que vous recherchez spécialement à aller dans des lieux québécois ?

Non, non, mais c'est lieux où on va rencontrer des québécois et où on va parler à peu près des mêmes choses, comment vas-tu, qu'est-ce que tu fais etc., donc c'est souvent en petit comité, avec des gens avec qui on n'a pas beaucoup d'affinité hein. C'est pour ça qu'on se fréquente pas beaucoup, mais je suis pas quelqu'un de très sociable, peut-être que je l'ai tellement été pendant que je travaillais que maintenant je suis un peu plus dans le repli, enfin dans le choix des gens que je vais voir, le temps est précieux, pas trop de mondanités.

Oui bon et je pense aussi que c'est en lien avec la durée depuis laquelle vous êtes en France ?

Oui oui, oui oui. Ça c'est des modes de vie oui.

Et du coup est-ce que vous continuez à vous informer sur le Québec ? Via les médias ou ...

Beaucoup moins qu'avant. Beaucoup moins qu'avant et c'est là que je suis peut-être en train de basculer si je puis dire, du côté français. Je dis ça parce que c'est vrai que je suis loin du bureau, loin de la délégation, au sens où j'ai quitté cette délégation il y a deux ans. Et la situation en France est telle que, ben obligatoirement ... Bon j'ai la double nationalité aussi donc on est impliqué aussi je veux dire, les grands sujets, les grandes questions ... Y'a des grandes questions, y'a l'histoire des migrants, des réfugiés ...

Du coup est-ce que vous diriez que vous êtes informée un peu sur le Québec mais plus via votre travail plus que par votre propre volonté de rechercher des informations via les médias ?

Oui, oui, c'était par le travail que je regardais ce qui se passait, on avait tout, bon maintenant beaucoup moins. Mais ça c'est moi, c'est possible que d'autres personnes disent autre chose, mais moi personnellement non, je dirais que y'a une distance qui s'est mise.

Et depuis quand à peu près ? Comment vous l'avez ressentie ?

Depuis trois quatre ans, quatre cinq ans environ. On regarde, y'a les élections, bon, on sait qu'il y a un nouveau ministre, ceci cela, mais on a l'impression qu'on n'a pas de pouvoir sur ces choses là, et que c'est pas des questions qui vous concernent directement, sur les questions de politique intérieure ... Bon par exemple, la question des transports là bas, elle me dérange beaucoup moins que la question des transports en France, puisque je vis en France.

Oui d'accord, par rapport à des choses qui concernent votre quotidien, ça paraît logique, vous ressentez un éloignement ...

Oui, et là-bas, bon bien sûr on va regarder comment se passe l'accueil des migrants et des réfugiés et la question du terrorisme, mais bon, comme ça se passe loin ...

Plus sur des grands sujets de société oui du coup que vous continuez à vous informer, mais sur des choses quotidiennes c'est plus lié à votre quotidien en France ?

Oui voilà, oui oui, et puis c'est vrai que y'a des choses qui ont été faites tellement là bas en avance par rapport à ici, le mariage pour tous, l'interruption de grossesse, c'est quelque chose qui date de plusieurs années, l'égalité homme femme, elle est acquise là bas, ici bon est toujours en train d'en parler. Donc c'est vrai que là, on commence à évoluer, quand est-ce que ça va bouger. Donc les questions d'acuité sont plus présentes en France, les questions de société ou d'évolution de société sont plus posées en France. Là bas c'est, ça fonctionne à peu près bien, comment faire pour que ça fonctionne mieux, ici c'est comment mettre en marche pour que ça fonctionne, voilà donc on est à une autre étape. Bon et non pas que je condamne la France mais c'est vrai que là, on sait que c'est pas acquis le mariage pour tous, on sait que c'est pas acquis la question de l'interruption de grossesse, là bas ça se pose même plus comme question, donc y'a des différences.

Et au niveau des pratiques culturelles, est-ce que vous avez des pratiques culturelles en lien avec le Québec, par exemple est-ce que vous allez voir du cinéma québécois, est-ce que vous lisez des livres québécois, que vous allez voir des expositions québécoises ?

Alors oui, oui oui c'est sûr qu'il y a la littérature qui est là, les expositions aussi, ça j'ai gardé le lien dans ce domaine là. Culturel est un mot qui recouvre beaucoup de sens, de significations, ça peut-être en termes de coutumes, de modes de vie. Alors si vous entendez culture comme façon de vivre, way of life, à ce moment là c'est vrai que j'ai gardé beaucoup de coutumes québécoises, en termes de nourritures, en termes de façon de recevoir les gens, de choses que l'on aime bien manger, voilà ...

Donc même dans vos pratiques culinaires vous avez gardé ...

Oui, oui, ben la culture elle est là. Par exemple, les gens mangent tard ici, spontanément je serais portée à manger plus tôt. Bon, vous y avez été, les gens mangent à 17h30 voilà, 17h30 18h 19h c'est pas tellement tard, ici bon, 20h30 21h pour moi c'est tellement tard, je me dis mais y'a pas de soirée, qu'est-ce qui se passe, je voudrais avoir un grand bout de soirée donc vous voyez, quand les gens ont le dos tourné, je mangerais pas à 17h30 mais bon je veux dire si je peux manger à 19h ou à 19h30 ça y est, je vais faire autre chose quoi.

Oui donc y'a quand même une part que vous avez gardé de vos habitudes québécoises ...

Oui, oui, y'a un vocabulaire, cette chose qui est aussi très forte, la défense de la langue française. Bon pour nous, non seulement on parle français mais on défend le français. J'ai du mal à dire parking, j'ai du mal à dire certain mots, jamais je ne dis le mot week-end. C'est aussi culturel, quels sont les termes, quel est le vocabulaire qu'on utilise, de quelle manière on salut les gens, de quelle façon on pose des questions, voilà y'a différentes choses.

Et est-ce que ça c'est des habitudes que vous avez gardé de manière volontaire parce que c'était un peu un espèce d'engagement par rapport à la défense de la langue française ?

Oui. Alors en partie oui, en partie spontanément, parce que c'est vrai que quand je vais être dans un milieu français, je vais utiliser des mots français assez spontanément, et puis bon y'a toujours une espèce d'auto-surveillance, et volontairement oui je vais dire devant les gens bonne fin de semaine. Oui le bonne fin de semaine va sortir malgré moi, mais l'ayant dit tient, j'ai encore dit bonne fin de semaine, donc y'a une part de volontaire et une part de réflexe spontanée qui est là. Donc oui c'est des habitudes comportementales que l'on garde, et qu'on va garder. Et chose amusante, à chaque fois qu'il nous manque un mot, c'est un mot québécois qui vient tout de suite, et on garde un langage imagé.

Et malgré ça vous avez pas le sentiment de combiner deux identités entre guillemets entre une culture québécoise et une culture française ?

Oui, alors là question c'est qu'est-ce qu'une identité ? Hein, c'est une question dangereuse, si c'est un mélange, un ensemble de comportements culturels qui font qu'on parle d'identité, là moi y'a les deux. C'est pour ça je reviens à ce que je disais, par moment on me considère comme n'étant plus québécoise, car ce que je réfléchis, ce que je renvoie, c'est qu'il y a un mélange des deux, une façon d'être française et une façon d'être québécoise. En France, peu importe, c'est dans le taxi ça peut être dans une soirée, les gens vont me dire vous vous êtes pas française, vous êtes de où ? Donc ça veut dire que là, je l'ai pas fait exprès, mais j'ai traîné ou en tout cas j'ai montré des traits culturels

québécois.

Et est-ce que ça vous arrive souvent ça le fait de se faire renvoyer entre guillemets à son identité de québécois ?

Ben au niveau en tout cas de l'accent oui ça arrive, c'est pour ça vous voyez j'en n'ai pas beaucoup, mais dès que je suis détendue c'est vrai, cet accent québécois va revenir. Mais bon pas le gros accent, bon l'accent québécois varie d'un endroit à l'autre, bon moi je suis pas de Montréal, je suis de la frontière avec les États-Unis, donc voilà, c'est un langage assez châtié. Tout ça fait qu'effectivement, ouais.

Et est-ce que ça vous embête ou est-ce que ça vous est égal d'être renvoyé un petit peu ...

Non, non, non ce qui a pu me choquer et qui ne me choque plus peut-être parce que ça se produit moins, c'est par exemple des français qui venaient au bureau et qui me disaient vous ne parlez pas avec l'accent québécois, et là ils me disaient « oui vous le faites exprès pour pas parler québécois ». Bon, j'ai jamais fait exprès puisque le bas du fleuve, on parle comme je parle, puisque mes sœurs au Québec parlent comme moi donc voilà, et quelques fois ce rejet. Et j'ai même vu des gens qui ont refusé de travailler avec moi. Ils disaient « non vous ne parlez pas québécois, je voudrais parler avec quelqu'un qui parle québécois ». Voilà et alors ça s'arrêtait là.

Et ça ça m'est arrivé ce genre de chose. Et j'essayais d'expliquer aux gens, quand on est quelque part, on essaye aussi de s'adapter aux gens, on va pas montrer vraiment sa différence, vous allez en Angleterre vous parlez anglais, donc y'a pas de raisons que nous venant du Québec et venant en France on sorte vraiment du vocabulaire québécois le plus prononcé possible. Moi j'ai jamais parlé joual, c'est le langage de Montréal, le français de Michel Tremblay, bon j'ai pas commencé à parler joual au bureau.

De la même façon que certains ont voulu avoir des gens qui avaient une certaine tête, ou voilà une allure, la période où ils rêvaient de voir l'indien quoi, ben non, y'a pas d'indiens, et puis on n'a pas tous un accent trop prononcé, y'en a qui l'ont, d'autres l'ont pas.

Oui un peu cette notion de clichés et de stéréotypes envers la culture ...

Ouais, et ça, bon il faut à un moment donné remettre les gens à leur place et leur dire que non, on est comme on est, qu'on veut pas être trop français ni trop québécois mais qu'on est spontanément comme on est.

Et du coup par rapport à tout ça, parce que bon ça fait longtemps que vous êtes en France, est-ce que vous avez eu et avez encore le sentiment d'avoir été le représentant ou le porte parole de la culture du Québec en France ?

Oui. Oui, parce que, mais ça c'est lié au travail, comme j'étais attachée culturelle, et que voilà y'avait un événement dans un lieu important par exemple, dans une ville où tout d'un coup il y a le maire, quand il y avait Juppé par exemple qui est là ... Par exemple il y a des discours qui sont prononcés pour des inaugurations, parce que je m'occupais aussi des relations France québécoises, y'avait une commission qui s'occupait des lieux de mémoire commun. Donc quand y'avait un événement qui a trait, par exemple dans une ville un personnage français est né dans une ville française, et est venu au Québec, ben on va souligner par une plaque dans la ville, le lieu de naissance de cet homme ou de cette femme. Et là tout d'un coup, un événement très officiel, et on me demande d'intervenir et de faire un discours, ben à ce moment là oui je représente le Québec.

Donc ça c'était plus dans le milieu professionnel ?

Professionnel oui. Dans le milieu privé je représente le Québec ... euh ... Cela arrive mais rarement, rarement, ça arrive des situations un petit peu délicate des fois, quand on veut se mettre à ma place en disant « écoute toi tu viens du Québec », hein voilà, donc là on va me resituer, et je vais avoir une réaction en disant spontanément quelque chose que j'accepte pas, qui me fait sursauter ou auquel j'adhère. Euh, là, oui j'aurais l'impression que je représente le Québec, ça veut dire pour moi, la réaction que je vais avoir je sais que ce sera une réaction typiquement québécoise, à quelque chose, mais la relation officielle dans le privé non.

Il est arrivé qu'il y ait des discussions assez passionnées, et pis je répondais et je réajustais, et les réponses que j'ai pu faire ont entraînée une réaction assez violente, en disant « oui vous savez tout au Québec, vous êtes plus avancé que nous, vous vous

croyez plus moderne ». Alors c'était très violent, y'a eu un rejet, alors je sais pas si c'était des sujets de société, ça devait être la période d'égalité homme femme, où justement ces grandes questions ... Voilà et j'ai dû parler en disant nous au Québec entre les hommes et les femmes, salaire égal, et aussi en termes de publicité, vous avez dû le remarquer, en termes de publicité y'a plein de choses qu'on n'accepte pas, qui font que les femmes sont considérées comme des objets, bon, des objets sexuels, des objets de désir simplement, et ça passe pas du tout au Québec. Bon là je l'ai fait remarquer une fois deux fois trois fois, y'a eu des réactions très violentes contre moi, de la part d'hommes de la part de femmes aussi. Dans ce sens là, oui ben je représentais le Québec car c'est ce qui se passe au Québec. C'est un trait culturel qui euh .. les gens croyaient que je voulais leur montrer qu'on était plus sain, c'est pas du tout ça, j'ai passé ce stade là.

Oui donc on sent quand même qu'il reste des liens de tension qui restent quand même entre ...

Oui, c'est pour ça, quand on parle de culture, de pratiques culturelles, on parlait de coutumes, je parlai de coutumes culinaires, eh ben voilà, je pense qu'on a un regard, qu'on a des valeurs, qu'on a amené en France et qu'on veut défendre et qu'on va défendre ici et qui ne sont pas les mêmes valeurs qu'en France. En France elles sont défendues mais ce n'est que théoriquement. Là je pense à l'égard des femmes en termes de publicité, hein, la femme au Québec, vous avez du le voir, c'est pas du tout une marchandise, c'est pas du tout un objet qu'on va utiliser comme appât pour vendre des produits de beauté, pour vendre des sous-vêtements. Et ça, c'est une valeur morale, alors qu'ici pas du tout, les gens regardent ça, ils le voient pas ils continuent, et ça les dérange pas. C'est dans ce sens là qu'il y a des éléments effectivement de culture qui là ...

Ouais je vois très bien. Et vous du coup ça vous paraît important de défendre ces valeurs là ? Vous vous sentez un peu investie ...

Ah oui je continue à les défendre, je continue à être choquée des fois de ce que je vois dans les revues comme publicités, dans le métro ou sur les trottoirs les grandes affiches.

Et ça vous pensez que c'est en lien avec vos origines québécoises ?

Oui. Oui, on a appris à considérer la femme autrement que comme un simple objet sexuel, c'est un être humain qu'on peut désirer mais pas un objet sexuel. Bon hein, de la même façon qu'un homme n'est pas considéré comme un objet sexuel au Québec, la femme n'est pas considérée comme un objet sexuel non plus, ici, la femme est un objet sexuel, l'homme commence à le devenir.

Et au delà du lien que vous entretenez avec le Québec dans le cadre de votre travail, est-ce que vous faites partie d'une communauté en lien avec le Québec ? Par exemple une association, un blog, un groupe Facebook, une certaine plateforme ?

Non. Non, non, mais je suis quelqu'un de solitaire. J'ai toujours peur d'être prisonnière des groupes. Donc voilà, je crois pas, j'essaye de voir ... Ben je dis ça, c'est vrai et c'est pas vrai parce qu'après avoir quitté mon travail on m'a demandé de continuer à faire partie de cette association franco-québécoise sur des lieux de mémoire communs, des mémoires culturelles, historiques etc., et j'ai accepté, donc vous voyez, je dis non et je fais oui. Dans ma tête je disais non y'a pas d'association mais je fais partie d'une association.

Du coup c'est peut-être inconscient ?

Euh oui, pourtant je suis active parce que là on monte un projet, on travaille avec des gens du Musée du Louvre, sur une exposition qui est le regard de l'indien dans les arts de la France, comment l'indien a percé dans la littérature, dans la musique, dans les beaux arts ici en France. Donc ça vous voyez, c'est un projet franco-québécois, quelles étaient et quelles sont les représentations des indiens, quelle est l'image de l'indien encore en France. Au 18ème siècle y'avait des tableaux, des plumes sur la tête etc. Donc oui, je fais partie d'une association.

Est-ce que ça conforte votre sentiment d'appartenance au Québec ?

Oui. Oui, oui oui, ça me conforte, ça m'oxygène, parce que c'est vrai que aussi, c'est un sentiment qui est là, mais dans les souvenirs, dans le manque, des choses du Québec qui maintenant me manquent. Et ça tout d'un coup on a l'impression qu'on est en train de

corriger un manque, en faisant des choses, en participant à une association. Si y'avait des associations qui porteraient sur des sujets qui m'intéressent beaucoup, je sais pas, bon vous m'avez entendue c'est souvent ce qui m'intéresse c'est la création contemporaine, si y'avait des associations franco-qubécoises là dessus, je pense que j'irai pointer le nez, est-ce qu'on peut pas faire des choses ensembles. Mais soit je connais pas, soit y'en n'a pas, donc je reste un petit peu sur mes réserves.

Et donc vous ça fait combien de temps que vous êtes en France ?

Moi je suis revenue définitivement en 76, donc ça fait 40 ans vous voyez, ça fait beaucoup. Donc c'est vrai que y'a un début de déconnexion, mais je sais même pas si c'est le terme déconnecté, moi je dis toujours, l'arbre penche du côté de ses racines. Et ça c'est quelque chose qui me laisse perplexe, beaucoup de québécois qui sont venus, la fin de leur vie sont repartis au Québec. Voilà donc ça veut dire qu'en vieillissant, l'arbre il penchait, il allait vers les racines québécoises. Y'a beaucoup d'artistes que je connais, ils sont ici et à la fin hop, ils repartent, donc ça veut dire que les racines sont très très fortes, et que le pays natal est quelque chose qui est extrêmement puissant ...

Oui et que dans un sens, un québécois chercherait quand même à retrouver ses racines d'une certaine manière.

Oui, ouais, mais c'est peut être ça général, parce que beaucoup de français qui sont venus s'installer au Québec, et quand ils arrivent à 70 71 72 ans, dans ces âges là, on apprend qu'ils sont revenus en France. Voilà, donc toujours le même proverbe, l'arbre qui penche du côté de ses racines. Alors je sais pas moi ce que je ferai. Ça s'explique pas, mais je sais pas. Je sais que les gens très très âgés, ce sont les souvenirs d'enfance qui reviennent en mémoire. La mémoire va du côté des racines, donc c'est peut-être un comportement tout à fait naturel, au sens où c'est la nature qui veut ça, y'a pas d'effort à faire.

ANNEXE 3

Retranscription d'entretien

Emmanuelle Dupéré

Résumé : Emmanuelle est d'origine québécoise et arrive en France à 20 ans, pour rejoindre son conjoint rencontré au Québec et avec lequel elle se mariera. Elle a vécu un an à Paris, puis un an à Caen, puis trois ans à la Rochelle et déménage ensuite dans le sud près de Toulon. Elle est aujourd'hui dans le domaine de la musique et vient de sortir un disque.

Parlez-moi un peu de vous, de ce qui vous a amené en France ?

C'est simple, je suis venue en 1994, donc y'a quand même 23 ans maintenant. Donc j'avais 20 ans à peu près, parce que je me suis mariée avec un Français, donc voilà j'ai déménagé par amour.

C'est quelqu'un que vous aviez rencontré en France ?

Non, au Québec.

Donc vous avez décidé de le suivre et de déménager en suivant ?

Ben lui il avait demandé ... A l'époque on n'était pas marié, j'avais 15 ans donc, il avait demandé de pouvoir être résident au Québec et sa demande a pas été acceptée parce qu'il était étudiant, donc la seule solution c'était de venir vivre en France.

Vous êtes pas revenue vivre au Québec ensuite ?

Non on est resté en France.

Et est-ce que vous avez ressenti cette envie de revenir au Québec parfois ?

Alors au début ça a été difficile, les trois premières années j'aurais pu y réfléchir sérieusement. Maintenant aujourd'hui ça serait très compliqué pour moi de revenir au

Québec. Bon maintenant je suis pas du tout à l'âge de la retraite mais je me dis que dans 20 ans ou 25 ans peut-être que on pourrait avoir une maison là-bas et y passer du temps mais je me vois pas y retourner y vivre définitivement.

Par rapport à quoi ?

Ben déjà l'hiver, pour moi ça serait juste pas possible. Et je pense aussi que bizarrement, je me suis un peu adaptée aux mentalités françaises, et aujourd'hui j'aurais certaines difficultés avec certaines mentalités québécoises. Je dis bizarrement parce que le Québec, au début c'était plutôt le contraire j'ai eu beaucoup de difficultés en arrivant en France.

Et du coup vous avez ressenti des difficultés pour vous intégrer quand vous êtes arrivée en France, de manière générale ou au travail ?

Alors au début j'ai eu un peu de difficultés avec l'histoire de l'accent. Je pense qu'au fur et à mesure mon accent est devenu plus français que québécois, sans m'en rendre compte j'ai pas fait d'efforts pour ça, parce que j'en avais marre qu'on me dise « ah la petite québécoise t'es en vacances pour combien de temps ? », parce que moi j'étais pas en vacances, j'avais envie de m'intégrer, donc voilà au bout d'un moment j'en ai eu marre de ça. Après ce que j'ai trouvé difficile dans la mentalité française c'est le côté râleur. Et aussi quelque chose par rapport auquel j'ai eu de la difficulté et parfois j'en ai encore, c'est que ici les gens « non, pas possible, on peut pas vous faire ce papier madame », et au final c'est toujours oui. Donc moi je me disais toujours pourquoi ils disent pas oui au départ, pourquoi il faut se battre, donc ce côté là ouais.

Quand vous êtes arrivés est-ce que vous avez cherché à voir d'autres québécois, à vous rapprocher d'autres québécois ?

Eh ben, non. Au début quand je suis arrivée j'ai habité presque un an à Paris, puis après je suis partie habiter un an à Caen en Normandie, et après 3 ans à la Rochelle et après on est descendu dans le sud. Donc c'était les premières années un peu difficile en fin de compte, et quand je suis arrivée dans le sud je suis devenue amie avec une montréalaise anglophone de Montréal mais j'ai pas cherché à être amie avec elle, c'était plutôt le

hasard. Donc non j'ai pas cherché à me faire amie avec d'autres québécois, même pas du tout, je sais pas pourquoi. Mais je reste quand même assez en contact avec les gens au Québec et j'y retourne au moins deux fois par année.

Oui donc c'était pas une rupture totale ?

Non non. J'ai une amie québécoise qui vit en France et pendant 5 ans elle y est pas allée, moi ça serait juste pas possible.

Est-ce que vous connaissez des lieux québécois en France, là où vous avez vécu du coup en France, à Paris, la Rochelle, par exemple des bars, des restaurants ou librairies ?

Pas du tout. En plus je sais que y'a toujours des gens qui me disent « oui cette femme là elle a une librairie, c'est une québécoise, tel mec il a ça c'est un québécois », mais je suis jamais allée donc ... Ah si je connais un autre québécois, que j'ai rencontré par le biais de cette copine québécoise, bon c'est pas des amis c'est gens que je connais via cette amie là que j'ai vu deux fois, mais bizarrement on dirait que les québécois qui viennent en France sont différents des québécois qui sont au Québec, et j'ai pas vraiment d'affinité, c'est bizarre hein ?

Est-ce que vos habitudes ont changé en arrivant en France ? De manière générale au quotidien ?

Ben les habitudes alimentaires quand même pas mal. Même si je viens d'une famille plutôt française, on mangeait très tard le soir, on mangeait de la cuisine française. Donc oui et non je dirais. Mais par exemple quand je suis arrivée en France je buvais déjà du vin mais je me suis mise à en boire beaucoup plus, je suis même devenue vigneronne d'ailleurs donc voilà.

J'ai pas senti tant de changement que ça entre mes habitudes au Québec et en France. J'ai pas eu de choc culturel quoi, je pense que c'était plus sur le tempérament, la mentalité, où j'ai eu plus une difficulté avec ça.

Donc vous cherchez pas spécialement à aller dans des lieux québécois en fait ?

Ben, à Toulon ici je pense que y'en n'a pas vraiment, alors peut-être que si y'avait un lieu, je sais que par exemple quand j'étais à la Rochelle y'avait un lieu où il faisait des clubs sandwichs, et ça me manquait beaucoup les clubs sandwichs. Donc j'y allais voilà, bon c'était pas du tout un lieu québécois, c'était plus un lieu américain, mais j'y allais du coup. C'est drôle parce que quand j'étais à Montréal je mangeais beaucoup de sushis, et quand je suis arrivée en France à Toulon, ça doit faire trois ans que y'a des sushis quoi, ça a été hyper long à arriver quoi. Donc quand je reviens à Montréal la première chose que je faisais c'était d'aller manger des sushis parce que j'étais hyper en manque quoi. Bon maintenant y'en a à tous les coins de rue. Mais peut-être que si y'avait un restaurant avec des plats typiques québécois, certainement que j'irai une fois de temps en temps parce que ça me ferait plaisir, mais ici y'a pas quoi. Et j'ai remarqué aussi maintenant ici y'a beaucoup de micro-brasserie, genre une quinzaine peut-être dans le coin, moi qui aime bien la bonne bière, ben je suis super contente, j'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui ressemble aux micro-brasseries du Québec, donc voilà quand y'a quelque chose qui ressemble un peu, même si c'est pas québécois, ben ça me fait plaisir parce que ça me fait penser au Québec.

Et est-ce qu'au niveau des habitudes alimentaires vous êtes un peu dans un mix entre la cuisine française et la cuisine québécoise, dans la manière dont vous cuisinez et mangez ?

C'est une bonne question. Je suis devenue plus ou moins végétarienne au cours du temps, donc tous les trucs traditionnels québécois je les fais pas vraiment. Alors je vais être plus claire mais par exemple le matin, je mange complètement québécois, c'est à dire que moi c'est presque impossible de me faire manger des pains au chocolat ou des baguettes avec de la confiture. Mon mari par exemple il mange des céréales sucrées le matin, et moi je mange des œufs, du fromage, des céréales, du pain, voilà très très très québécoise quoi. Ça c'est un truc, pour moi c'est presque impossible de changer ça. Donc quand je reviens au Québec la première chose que je fais le matin c'est de prendre un petit déj avec des œufs, du bacon, des fèves au lard.

Et le reste du temps je dirais que c'est ni français ni québécois, c'est un peu moi quoi. Des fois ça m'arrive de faire des recettes de ma mère quand ça me manque, mais sinon c'est

ni l'un ni l'autre quoi.

Ouais d'accord, et du coup vous cherchez à retrouver des produits québécois quand vous cuisinez ?

Non par contre j'ai toujours du sirop d'érable dans mon frigidaire. C'est obligatoire, c'est les cannes en conserve là, je dois en avoir 8 minimum dans mon congélateur là, ça c'est impossible d'être en rupture de ça.

Vous les ramenez du Québec du coup ?

Ouais ouais ouais, ben de toute façon dans ma famille tout le monde a un petit producteur, même mes parents en ont déjà fait, c'est toujours de la super qualité donc j'en ramène à chaque fois quoi.

Ouais ben c'est sur que tant qu'à faire autant en importer de là où c'est produit.

C'est clair.

Et sinon au niveau des pratiques culturelles, vous avez remarqué une différence ou une évolution dans vos pratiques culturelles, cinéma, littérature, expositions, des festivals ?

Alors pour moi, quand j'étais au Québec j'allais beaucoup beaucoup plus au théâtre, je sortais plus à la limite. Ici Toulon c'est, une ville ... Bon y'a un théâtre, un opéra tout ça, mais je sais pas j'aurais tendance à moins sortir maintenant. En tout cas, à Québec, peut-être que c'est parce que je cherche moins ici, mais à Québec j'étais plus au fait de la culture.

Et vous avez senti que c'était différent quand vous étiez à Paris par rapport à Toulon au niveau de ça ?

Ben y'a beaucoup de choix à Paris mais, à chaque fois les gens me disent «oh il se passe rien à Toulon, c'est mieux à Paris ou à Marseille », moi ça me fait rire parce qu'en même

temps je sais que y'a plein de choses ici, y'a un super, je sais pas si vous connaissez Châteauvallon, c'est un endroit génial où y'a des gens de partout du monde entier qui viennent. Y'a de la danse, y'a du théâtre, c'est contemporain y'a vraiment des trucs de folie quoi, moi j'y vais jamais je sais pas pourquoi, mais je sais que ça existe et que c'est super. On a aussi un super théâtre à Toulon, on a vraiment des super trucs mais on dirait que les gens ils ont dans la tête qu'à Paris c'est mieux, mais à chaque fois que je parle avec des parisiens ils me disent « mais de un on n'a pas le temps et de deux ça coûte de l'argent », donc on sort pas tous les soirs à aller voir des trucs et tout ça, c'est la même chose ici, les gens vont pas sortir tous les soirs, donc forcément s'ils veulent sortir une fois, deux fois par semaine, franchement y'a plein de trucs quoi. Donc là c'est juste parce que je pense que je suis un peu fainéante quoi, mais je fais beaucoup de trucs culturels moi-même, donc peut-être que j'en ai moins besoin quoi, c'est peut-être pour ça aussi.

Et aussi, bon on n'en n'a pas parlé mais peut-être que je peux vous le dire, ma grande différence, mon grand choc culturel quand je suis arrivée en France, c'était la différence entre les hommes et les femmes quoi, ça a vraiment été mon choc culturel.

Ah ouais par rapport à quoi ?

Alors je sais pas si vous êtes restée assez longtemps au Québec pour sentir, ou si maintenant y'a moins de différences, mais moi j'ai été vraiment élevée dans une mentalité que les femmes on pouvait tout faire, qu'on était l'égal des hommes ... Le Québec c'est une société très matriarcale en fin de compte, les femmes ont beaucoup de pouvoir. Et quand je suis arrivée en France, j'étais pas dans le monde du vin mais j'ai été 10 ans dans le monde du vin, j'ai créé cette entreprise là avec mon mari, mais par contre je bossais pareil que lui voire plus, mais on aurait dit que j'étais son assistante quoi. C'était un monde mais ultra macho quoi, et pour eux une femme dans le monde du vin ça pouvait faire que les factures quoi, et moi je faisais l'humidification, je faisais tout quoi. Et ça ça m'avait choqué. Le fait de prendre le nom de son mari aussi, moi je me faisais envoyer des courriers monsieur madame Laurent Barrera, je me disais mais je m'appelle pas madame Laurent Barrera, je m'appelle Emmanuelle Dupéré. Et je m'étais déjà engueulée avec un notaire qui voulait pas que je note mon nom de jeune fille, bon, pour moi ça c'était des trucs hyper ... Ça c'était un gros choc culturel, le rôle de la femme. Au Québec quand on se marie on garde notre nom de jeune fille quoi. Donc moi à la limite j'étais d'accord

pour mettre mon nom de jeune fille et le nom de mon mari, mais me faire appeler par le prénom de mon mari et le nom de mon mari, ça c'était juste pas possible quoi. C'est vrai que en France j'ai trouvé que c'était très vieux jeu, vieille culture ... Là j'ai senti que je venais d'un jeune continent. Même dans la mentalité au début je me faisais dire « mais pourquoi tu ris tout le temps, pourquoi t'as toujours l'air heureuse ? », ben parce que je suis comme ça. Les gens tout était toujours lourd, tout était toujours sérieux.

C'est vrai qu'au début, tout m'énervait en fait, mais c'est vrai que comme j'étais mariée à un français des fois il m'expliquait à chaque fois le truc, mais j'avoue qu'au début j'ai vraiment eu de la difficulté quoi, j'avais l'impression de pas fité en France quoi. Bon après au bout d'un moment j'ai pris ma place quoi. Bon et je pense aussi que ça a peut-être été plus difficile aussi parce que je suis arrivée jeune quoi, j'avais 20 ans donc ... Je sais pas peut-être que quand on déménage et qu'on a 40 ans, on a plus de vécu donc on a peut-être plus de ... Ouais ça a pas été facile pour moi de déménager aussi jeune, j'avais peut-être pas assez de vécu derrière moi.

Et est-ce que vous avez continuer à vous informer sur le Québec quand vous êtes arrivée en France, via les médias les réseaux sociaux ?

Pas vraiment, ben je parle souvent avec mes parents, j'ai Facebook où je vois les événements et tout ça, forcément ma mère elle me tient un peu au courant un peu de ce qu'il se passe. Mais après quand je suis arrivée en France en 1994 Internet existait pas, je pense que si c'était au jour d'aujourd'hui j'écouterais peut-être une fois par semaine les journaux télévisés, je pense que je resterais plus en contact, là comme maintenant je vis vraiment ici, ben c'est comme si ... Je pense que ça m'aurait peut-être aidé à l'époque à rester plus en contact, maintenant j'en ressens pas vraiment l'utilité.

D'accord, du coup vous suivez plus l'actualité de la France ?

Ah carrément ouais.

Et du coup est-ce que vous faites partie d'une communauté en lien avec le Québec ? Par exemple une association, ou peut-être un groupe Facebook, ce type de chose ?

Eh ben non. Ouais non.

Ouais donc vous ressentez pas le besoin de garder un contact plus ou moins régulier ou quotidien avec le Québec ?

Ben je pense que vous m'en faites prendre conscience parce que je m'étais jamais vraiment rendue compte de ça, mais en fin de compte pas vraiment quoi. Et pendant un moment pendant quelques années on a reçu des québécois chez nous, ils venaient pendant un mois, quand j'étais vigneronne, on recevait des gens de l'école hôtelière, et donc on les recevait et ça me gardait un peu en contact avec des québécois aussi, mais comme ça fait longtemps je suis plus en contact avec eux. Mais je vais peut-être aller voir les groupes Facebook avec le Québec, peut-être que ça peut être un truc. Non c'est bizarre hein.

Et du coup est-ce que de manière générale vous vous sentez plus québécoise, plus française, un peu un mix des deux ?

Ben je me sens très québécoise, et en même temps, au jour d'aujourd'hui je dirais même que je me sens plus rien. C'est à dire que j'ai l'impression que quand je reviens au Québec, y'a plein de gens qui me considèrent comme française, et quand je suis en France les gens me voient comme une québécoise, donc mon identité est peut-être pas super claire quoi. Mais moi c'est clair que si quelqu'un me demande, je suis assez fière d'être québécoise.

Ouais donc vous ressentez quand même de la fierté d'être québécoise ?

Ah ouais ouais ouais carrément, ça c'est quelque chose où je vais toujours dire que je suis québécoise, après je vais dire que je suis québécoise vivant en France, ou que je suis franco-québécoise, mais je me sens vraiment québécoise quoi.

Du coup ouais vous sentez que votre identité elle a quand même pas mal évolué depuis que vous êtes arrivée quoi ?

Oui parce que je sens que, bon pas des gens proches de moi comme ma mère, mon père

etc, mais je sens que pour certaines personnes comme je vis en France je suis française quoi.

Et est-ce que y'a des situations où vous avez le sentiment d'être placée dans une position de porte parole du Québec ?

Alors non. Non ça non.

Et est-ce que ça vous est souvent arrivé qu'on vous renvoie à vos origines de québécoise ?

Ben non parce que généralement les gens se rendent même pas compte que je suis québécoise, faut que je le dise pour qu'ils s'en rendent compte. Par contre un truc que j'adore en France par rapport au Québec, moi je viens d'une famille très militante pour le français, j'habitais à Québec, et maintenant je fais de la musique, je chante en anglais. En France comme on parle peu l'anglais, en tout cas très bien l'anglais y'en a peu, et donc je sais que cette peur d'être envahie par l'anglais c'est pas du tout présent ici, y'a comme une détente par rapport à l'anglais je trouve. Mais au Québec quand je fais de la musique en anglais, je suis presque vue comme une ennemie quoi. Cette guerre entre les francophones et les anglophones au Québec ça me saoule quoi. J'aime bien le fait qu'ici je sens jamais ... Bon je peux comprendre au Québec on est entouré par des anglophones, les Fairmont et tout j'ai baigné là dedans, donc je peux vraiment comprendre qu'ils ont peur que le français existe plus, mais c'est vrai qu'en France j'aime bien le fait que y'ait pas de stress par rapport à ça, ça me détend.

Et justement par rapport à la langue française ça c'est passé comment ?

Y'a quand même des expressions qui sont différentes, on a une sorte de patois au Québec, quand je suis arrivée en France par exemple y'avait des mots, même là je vais vous le dire et je le sais pas, par exemple un réveil pour le matin, et un cadran, je pense qu'au Québec on appelle ça un cadran, et des fois je sais plus si c'est québécois ou français quand je le dis, donc faut que je pense dans ma tête pour me dire « est-ce que c'est québécois ou français ». Et quand je le dis tout le monde se fout de ma gueule, donc ça c'est un peu pénible car dès que je sors une expression ou que je fais une tournure de

phrase québécoise, mais parce que je fais pas attention, tout le monde va se foutre de ma gueule. Et aussi tous les français vont toujours dire « ah j'adore l'accent québécois, tu peux parler avec l'accent québécois », et dès que je me mets à parler avec l'accent québécois je me rends compte qu'ils se foutent de ma gueule quoi. Ce côté là, entre Céline Dion et d'autre ...

Et est-ce que y'avait des expressions que vous faisiez attention à pas dire ou est-ce que y'a des mots québécois que vous disiez quand même par conviction entre guillemets ?

Ben moi je vois, par rapport à une autre québécoise que je connais qui habite pas très loin d'ici, elle elle est vraiment restée très québécoise, avec son accent et tout ses mots, et moi c'est comme un peu comme si je m'étais fondue das la masse. Donc même tous les termes québécois, je pense pas que je l'ai fait consciemment hein mais c'est comme je les utilise plus, je me dis de toute façon les gens ils vont pas me comprendre. Donc voilà ça c'est fait un peu automatiquement.

Par contre typiquement, sacrer, bon vous devez connaître « tabarnak, caliss » machin tout ça, je me rend compte qu'en général je le dis jamais, je dis vraiment les truc de la France du style « oh putain » tout ça bon bref, et par contre quand je suis très très énervée, là ça ressort, mais sans m'en rendre compte hein, mais quand je suis très énervée je sacre en québécois. C'est comme chassez le naturel et il revient au galop. Donc voilà.

ANNEXE 4

Retranscription d'entretien

Guylaine Tremblay Boyer

Résumé : Guylaine Tremblay Boyer est québécoise de naissance et vient de la région de Montréal. Elle arrive en France en 1989 à presque 30 ans pour rejoindre Marc Boyer, son futur mari, dans le sud de la France près d'Avignon. Elle envisage de retourner vivre au Québec avec sa famille en 2003, mais n'est finalement jamais repartie vivre au Québec. Elle se rend ponctuellement au Québec pour rendre visite à sa famille.

Dans un premier temps, parlez moi un peu de vous, quand est-ce que êtes arrivée en France ?

J'ai fait un voyage au Kénia en octobre 1986 où j'ai rencontré Marc. Donc voilà c'est comme ça qu'on s'est rencontré. Moi à cette époque j'étais infirmière au Québec, mais je ne pouvais pas exercer en France parce que mon diplôme n'était pas reconnu par l'état Français. Alors je suis allée m'installer en Suisse en avril 1988, où ils m'ont fait la faveur de reprendre les études d'infirmière en deuxième année et non en première année. Ensuite j'ai rejoint Marc en France mi-avril 1989.

Pourquoi êtes vous partis en France ?

Pour rejoindre Marc, la question s'était pas posée de savoir si c'était moi qui allait le rejoindre où lui qui allait venir, j'avais très envie de venir vivre en France alors ça c'est fait naturellement.

Et vous n'êtes jamais revenue vivre au Québec ?

Non, à part en voyage pour voir la famille. Par contre, on avait envisagé avec Marc de revenir en 2003, comme les enfants étaient nés, on s'était posé la question de tout vendre et tout quitter pour retourner au Québec, mais finalement il s'est avéré que c'était trop compliqué parce que Marc n'ayant pas la nationalité canadienne, ça posait problème. Parce que les enfants, Alexia et Maxime, eux avaient de fait la double nationalité franco-canadienne, mais Marc non, donc il aurait fallu faire des démarches indépendantes de

visa et ça aurait été compliqué pour un départ tous ensemble, donc on a laissé tomber cette idée.

Et comment ça c'est passé votre intégration quand vous êtes arrivés en France, est-ce que vous avez ressenti des difficultés, au travail ou en général ?

Non, non pas vraiment, car il faut dire que j'ai été très bien accueillie, les français aiment beaucoup les québécois, donc non j'ai pas ressentie de difficulté particulière à m'intégrer. Même si bon c'est toujours une certaine forme de difficulté de venir dans un pays qui n'est pas le sien. L'aspect le plus dur je dirais c'était de laisser ma famille, d'arriver à un endroit où je ne connaissais personne et où ma famille était loin de moi, alors que Marc, lui avait tous ses proches, sa famille, ses amis avec lui étant donné que c'est moi qui l'ai rejoint. Ça ça a été difficile. Mais sinon non, j'ai pas ressenti de grosse difficulté en général.

Et au travail est-ce que ça a été compliqué du coup, comme vous disiez que vous n'aviez pas le droit d'exercer avec votre diplôme en France ?

Oui alors là c'est vrai que ça a été plus compliqué, puisque j'étais infirmière au Québec comme je vous disais, et mon diplôme n'était pas reconnu en France. Alors j'ai dû un peu magouiller, j'avais trouvé une clinique qui acceptait que je travaille pour eux pendant quelques temps. Mais comme ça commençait à devenir compliqué, j'ai décidé d'arrêter ce métier et d'aller travailler avec Marc.

Donc vous avez changé totalement de voie ?

Oui tout à fait, là j'avais décidé d'aller travailler dans l'entreprise de Marc.

Et quand vous êtes arrivés en France, est-ce que vous avez cherché à vous regrouper avec d'autres québécois, à voir d'autres québécois ?

Non non, pas du tout. J'en ressentais pas le besoin, c'est vrai que je m'étais bien intégrée, et je n'ai pas ressenti ce besoin de fréquenter des québécois.

Du coup vous vous êtes pas fait d'amis québécois ?

Non bah non aucun d'ailleurs. C'est vrai que j'ai pas cherché à m'en faire, je rencontrais des gens bien sûr, mais pas des québécois, et je ressentais pas le besoin.

Et maintenant concernant la culture, est-ce que vous connaissez des lieux québécois à Paris, des bars, des restaurants, librairies ou autre ?

Oui, alors je connais la librairie Québécoise rue Gay Lussac à Paris, bon je crois que c'est le seul lieu que je connais d'ailleurs. Bon je n'y vais pas souvent, j'y vais quand on vient sur Paris de temps en temps avec Alexia maintenant qui est sur Paris, mais avant sinon on ne venait pas. Donc oui j'y suis allée quelque fois.

D'accord. Et est-ce que vos habitudes ont changé depuis votre arrivée en France, est-ce que vous avez remarqué des changements dans vos habitudes entre celles que vous aviez au Québec et celles que vous aviez adopté en France ?

Oui, alors oui oui, au niveau des habitudes alimentaires déjà ça c'est sûr. Aussi dans le langage, bon c'est particulier entre la France et le Québec, mais il y avait des expressions que je disais que personne comprenait, Marc non plus, donc j'ai dû m'adapter par rapport à ça, mais après je considère que c'est normal aussi de s'adapter au pays dans lequel on vit, j'ai toujours dit ça, que quand on va quelque part, il faut s'adapter aux coutumes des gens. Alors bon c'est vrai que des fois, il m'arrivait de dire des mots en québécois mais sans m'en rendre compte, parce que le mot en français ne me venait pas, mais c'était pas intentionnel. Des fois il m'arrivait de dire des choses, et ça créait un kiproko, parce qu'on a des mots au Québec qui ne veulent pas dire la même chose qu'en France. Par exemple je me souviens, au Québec quand on utilise le mot lunatique, ça veut dire que quelqu'un est beaucoup dans la lune, tête en l'air, alors qu'en France, on le dit pour quelqu'un qui a des sautes d'humeur assez facilement. Et je me souviens une fois avoir dit à Marc à propos de son frère, « il est lunatique », et il m'a regardé en me disant « quoi, mais pas du tout », presque vexé comme si je l'avais insulté, alors que pas du tout, il y avait juste un problème de compréhension. Donc voilà y'a eu quelques situations comme ça.

Oui c'est vrai qu'au niveau de la langue c'est assez particulier, j'ai vécu aussi des situations assez drôles quand je suis partie au Québec avec mon coloc québécois, bon on finissait par en rigoler.

Oui voilà exactement. Et aussi, je suis en train de repenser à quelque chose que j'ai oublié de dire sur les différences, parce que comme je savais que vous alliez m'appeler j'avais essayé de réfléchir à des différences, et au niveau de l'image de la femme, y'a des choses qui m'ont beaucoup choquées en arrivant en France, et qui me choquent encore, où la femme est représentée comme un objet sexuel partout, dans la pub, les journaux, les affiches et les médias, et ça c'est quelque chose qui ne passe pas du tout au Québec.

Ah oui ben c'est marrant parce qu'une autre personne que j'ai interviewé m'a dit exactement la même chose à ce sujet.

Oui voilà, hein donc c'est à dire que moi, par rapport à l'image de la femme que j'avais quand j'ai grandi, j'arrive ici, et je vois ça, je me dis, bon, ça me choque quand même. Donc ça c'est aussi une grosse différence qui m'a marqué avec le Québec, où on représente la femme comme un objet avec lequel on veut coucher, ce qui ne se voit pas au Québec.

Oui c'est sûr que là en termes de représentation on n'en n'est pas du tout au même stade. Et du coup vous parliez de vos habitudes alimentaires, si on peut revenir un peu là dessus pour creuser un peu, qu'est-ce qui a changé là dedans, est-ce que vous avez cherché à ramener avec vous un peu de vos habitudes culinaires québécoises, dans ce que vous mangez par exemple, ou la façon dont vous recevez les gens, je sais pas ... ?

Oui, oui c'est vrai que j'ai gardé une part d'habitudes culinaires du Québec, quand je reçois des gens par exemple, j'aime bien m'amuser à cuisiner des plats québécois, comme ça les gens découvrent un peu. J'aime beaucoup cuisiner, alors voilà je fais souvent des plats québécois pour mes invités. D'ailleurs, j'avais ramené tous mes livres de recette du Québec avec moi, car je voulais vraiment emporter ça avec moi.

Et est-ce que vous avez cherché à retrouver des produits québécois dans les

supermarchés, est-ce que vous essayiez de retrouver un peu des produits que vous aviez au Québec ?

Oui, alors au début oui un peu, mais après au fil du temps moins. Je m'étais adaptée aussi, mais aussi c'est compliqué dans le sud plus qu'à Paris je pense de trouver des produits québécois, dans les épiceries parisiennes peut-être que c'est plus facile mais bon c'est vrai qu'ici je n'ai pas souvent trouvé des choses que j'avais au Québec.

Oui c'est vrai qu'à Paris c'est potentiellement plus simple je pense d'avoir accès à la cuisine du monde, plus qu'ailleurs en France. Et concernant vos pratiques et habitudes culturelles, est-ce que vous avez remarqué des changements entre les habitudes culturelles que vous aviez au Québec et celles que vous avez en France ? Par exemple en termes de cinéma, de musées, d'expositions ou d'événements ponctuels, est-ce que vous cherchez aussi à aller voir des films québécois, à lire des livres québécois ?

Oui alors il faut savoir que quand j'étais infirmière au Québec, mes horaires de travail c'était de 16h à 00h, donc voilà je travaillais de 16h à 00h donc déjà ça limitait la vie sociale, donc je n'avais pas vraiment de temps pour la culture ou même pour la vie sociale en général, c'était assez restreint. Par contre je lis beaucoup de livres québécois oui, et aussi au cinéma, j'ai vu deux trois films québécois ces derniers mois, quand je vois qu'ils passent pas trop loin je vais voir. J'avais été aussi il y a quelques années au festival d'Avignon, il y avait une troupe qui venait du Québec, depuis quelques années d'ailleurs mais je crois qu'après ils ont arrêté de venir car ça représentait un coût trop fort pour le déplacement. Mais oui je me souviens qu'on avait été les voir au festival.

Oui donc du coup vous avez gardé de manière volontaire un lien avec le Québec via la culture quand même ?

Oui tout à fait, j'ai toujours voulu garder un lien comme ça, je lisais beaucoup de livres d'auteurs québécois, et même les enfants quand ils étaient petits, ils avaient des livres québécois, je leur faisais écouter de la musique québécoise, je voulais vraiment qu'ils aient ces deux côtés. Je voulais qu'ils aient une trace de leurs origines du Québec, parce que bon c'est vrai que ce côté de la famille du coup ils connaissent moins, ils y vont pas

aussi souvent qu'ils voient leur famille du côté de leur père, donc c'était important pour moi. Et d'ailleurs j'ai démarré une recherche généalogique il y a quelques années, pour qu'ils sachent un peu leurs racines, bon même s'ils connaîtront pas forcément les noms des personnes dessus, mais au moins voilà, ça laisse quelque chose qui leur permet de savoir s'ils veulent et de garder le lien comme ça.

Ah oui donc c'était vraiment une volonté de votre part de faire baigner Maxime et Alexia aussi dans cette double culture.

Oui oui tout à fait, j'ai toujours essayé de faire en sorte qu'ils aient un peu des deux et pas de mettre de côté complètement la culture et les coutumes québécoises, du fait qu'on vivait en France.

Oui donc du coup ma prochaine question va faire sens par rapport à ce que vous venez de dire, je suppose que vous continuez à vous informer sur le Québec du coup ? Via les médias entre autre mais pas que ?

Oui tout à fait, je lis le journal La Presse tous les jours, tous les jours, parce que bon maintenant avec l'Internet ça a pas mal changé ma vie, et la notion de distance aussi, c'était beaucoup plus compliqué de se tenir informé avant, au tout début quand je suis arrivée, on s'écrivait des lettres avec ma sœur, maintenant bon ben on s'appelle sur Facetime, c'est instantané, donc c'est beaucoup plus pratique et ça change la façon dont on vit la distance par rapport à la famille. Et y'a des moments dans l'année où c'est plus difficile, au moment des fêtes par exemple, par rapport aux neveux, à ma sœur, à la famille en général, où là on ressent quand même beaucoup plus l'éloignement donc c'est moins facile. Mais oui je lis la Presse tous les jours pour me tenir informée, ils ont fait une version en ligne maintenant, donc je me tiens au courant de l'actualité.

Et vous vous tenez autant au courant de l'actualité française, ou plus de celle du Québec ou de manière équivalente ?

Non non de manière équivalente je dirais, je me tiens aussi beaucoup au courant de l'actualité française, mais plus par la radio. On écoute beaucoup la radio le matin, donc voilà c'est vrai que pour l'actualité de la France on va être plus radio, et pour l'actualité du

Québec je vais regarder les journaux.

Et du coup par rapport à tout ça, le fait que vous gardez un lien assez fort avec le Québec et que vous continuez à vous informer de l'actualité, est-ce que vous faites aussi partie d'une communauté en lien avec le Québec, par exemple une association, un blog, un groupe sur Facebook ?

Alors je fais partie d'une association, parce que mon nom de jeune fille c'est Guylaine Tremblay, et il faut savoir que Tremblay c'est le nom le plus courant au Québec, et donc il y a une association qui s'appelle Les Tremblay de France dont je faisais partie. Et quand je suis venue en France, j'ai demandé à cette association les contacts de l'association en France, et donc on fait partie de cette association. Donc c'est assez marrant parce que Tremblay, ça fait aussi référence à Michel Tremblay, un écrivain québécois très connu, et donc les gens de cette association qui portent le même nom, au final c'est moi la seule étrangère de l'association mais c'est moi qui a le plus de lien au niveau du nom par rapport à ça et le nom Tremblay au Québec, donc voilà c'est assez drôle.

Et du coup vous avez rejoint cette association pour quelle raison, enfin le principe de l'association repose sur quoi exactement ?

Et ben c'est juste le fait de porter le même nom, on se retrouve ensemble une journée par an, lors de l'Assemblée Générale Ordinaire, donc voilà c'est le plaisir de tous se retrouver ensemble. On fait un grand repas, y'a deux ans on était allé au Mans, l'année dernière on est allé près de Perpignan.

Mais du coup c'est intéressant puisque vous avez dit au début que vous aviez pas spécialement cherché à rencontrer d'autres québécois parce que vous en ressentiez pas le besoin, mais en même temps vous faites partie de cette association ...

Oui oui, ben c'est vrai que c'est quand même important pour moi, ça me permet de garder un lien avec mes racines. D'ailleurs je n'ai jamais délaissé mon nom de jeune fille, je ne me suis jamais appelé Guylaine Boyer, quand je signe je mets toujours Guylaine T. Boyer, ou Guylaine Tremblay.

Et comment ça se fait ça ?

Ben j'aurais eu l'impression de renier mes parents. De renier ma famille. Et avec l'éloignement c'était encore plus fort, donc j'ai toujours voulu garder mon nom de jeune fille. Bon y'a des moments où ça a posé problème parce que Marc se faisait appeler monsieur Tremblay, donc dans ce cas je me faisais appeler Guylaine Boyer pour des choses un peu administratives ou au travail, mais sinon les gens qui me connaissent un peu plus intimement on va dire, savent que le T n'est jamais bien loin, et que c'est important pour moi.

Et du coup par rapport à tout ça, est-ce que vous vous sentez québécoise, française, un peu des deux ?

Ah je me sens québécoise. C'est mes origines, je suis québécoise. Je me sens aussi française mais je serai toujours d'abord québécoise, parce que c'est là d'où je viens.

Et est-ce que vous avez le sentiment que votre identité et la manière dont vous vous sentez a changé depuis votre arrivée en France ?

Oui ça c'est sûr, parce qu'on est obligé de s'adapter et que j'ai toujours dit qu'il fallait s'adapter à l'endroit où on va. Donc j'ai dû changer des habitudes comme je vous disais tout à l'heure, donc dans ce sens là oui mon identité a évolué parce que ça fait 30 ans que je vis en France, mais mon identité profonde sera toujours québécoise.

Est-ce que ça vous est arrivé de ressentir que vous étiez le représentant ou le porte parole du Québec par rapport à vos origines, où les gens vous renvoyaient un peu à vos origines ?

Non, non pas vraiment car j'ai été très vite acceptée et intégrée par les gens, les français aiment bien les québécois généralement, on me considère comme la cousine, donc ça créé une certaine forme de proximité. Alors que par exemple, si j'avais été marocaine, je suis pas sûre que ça aurait été la même chose, parce que les gens ont pas la même image. Et donc des fois les gens disent devant moi « les étrangers, les étrangers », et je leur dis « oui mais attention, moi aussi je suis étrangère », parce que je suis étrangère au

final, et alors là on me dit « oui mais toi c'est pas pareil ». Alors je dis « comment ça c'est pas pareil », je viens de l'étranger aussi, mais c'est pas la même représentation que les gens ont, parce que moi on me voit comme une cousine un peu éloignée, et pas comme une étrangère, alors que c'est ce que je suis.

Ouais c'est intéressant ça, on voit que les gens sont parfois un peu dans le cliché alors que comme vous dites finalement c'est une question de représentation des étrangers. Et ça vous est jamais arrivé qu'on vous renvoie à vos origines en disant par exemple, « oui mais vous êtes québécoise », pour expliquer un certain regard ou certaines choses ?

Oui oui ça m'est arrivé quelques fois, mais c'était pas méchant, c'était pas dans une optique de me faire sentir « oui ben toi écoute t'es québécoise », c'était pas de cette façon là que je le ressentais. Mais oui par rapport à l'accent, bon même si je l'ai moins, on me disait souvent « vous êtes d'où ? ». Mais je n'ai pas ressenti sinon de manière négative mes origines québécoises.

ANNEXE 5

Retranscription d'entretien

Julie Dorval Arriat

Résumé : Julie est québécoise originaire de Québec et arrive en France à 23 ans après avoir fait ses études à l'Université de Montréal. Elle s'aperçoit qu'elle ne souhaite pas évoluer professionnellement dans le milieu dans lequel elle a fait ses études et souhaite en parallèle voyager et découvrir le monde. Elle travaille dans le monde équestre et rencontrera son futur mari par ce biais, raison qui la poussera à rester en France. Elle travaillera par la suite dans le domaine de la banque mais continue à exercer sa passion pour les chevaux, qui font partie de son expérience en France. Elle a aujourd'hui une petite fille de 9 ans qu'elle a eu avec son mari français.

Alors est-ce que dans un premier temps tu peux me parler un peu de toi, ton parcours et ce qui a fait que tu es arrivée en France ?

Alors moi mon père était en France à la délégation du Québec de Paris pour son travail en 97, donc mon père était déjà en France et ma mère a aussi vécu en France par étapes. Il faut savoir que moi c'était une période de ma vie où je savais pas ce que je voulais faire. J'avais étudié la sociologie au bac mais je savais pas ce que je voulais faire après, j'avais été en camps de vacances d'équitation et ça me plaisait bien, mais je savais pas, moi je voulais prendre un sabbatique après le CEGEP. Après j'ai été à l'Université de Montréal en criminologie et là je me suis retrouvée avec des gens si tu veux qui n'avaient jamais connus la misère dans leur vie, ils voulaient refaire le monde carcéral et la justice, mais ils connaissaient rien à la vie, fait que j'ai eu un peu de la misère avec ces gens là et je me suis dit, je sais pas ce que je veux faire dans ma vie, mais c'est sûr que je veux pas travailler avec ces gens là, ça c'est pas pour moi. Fait que là, moi je voulais un peu quitter tout ça pour parcourir le monde et voyager, et j'étais passionnée par les chevaux, moi ça ça m'intéressait beaucoup, et donc vers 22/23 ans, mon père donc qui était à la délégation du Québec, il m'a appelé pour me dire qu'il connaissait quelqu'un qui cherchait quelqu'un pour travailler avec lui, il m'a dit si tu viens en France moi j'ai une pièce et tout. Et donc mon père m'a appelé pour me demander si je voulais partir avec lui, et moi j'ai même pas réfléchi. Y'a des fois dans ta vie y'a des moments comme ça, je les marque, je m'en souviens comme si c'était hier et en fait c'était un tournant de ma vie, je pars avec toi. Je

vais m'inscrire à l'école mais je vais pas aller aux cours j'ai juste besoin de voyager. Mais par contre mon main deal c'était pas du tout de m'installer ici, mon main deal c'était je m'en vais, je veux voyager je veux vivre le monde et après je reviendrai et je saurai plus ce que je veux. Et ma meilleure amie avant que je parte je lui ai dit que je m'en allais pour un an, et elle m'a dit tu vas voir tu vas trouver un français tu vas rester là-bas, je lui ai dit « t'es-tu malade, de toute façon c'est sûr que je vais rentrer là-bas c'est pas mon genre et tout », je me souviens que j'ai dit ça. Donc moi je suis arrivée en tant que touriste, j'ai voyagé beaucoup. Je suis venue avec 500 dollars dans mes poches. Donc j'ai fait des vendanges je me suis fait 2000 francs, j'ai rencontré des québécois aux vendanges on est parti en Écosse à trois dans une twingo, des gars assez bâtis, on était assez grands. Mais ça a été le moment de ma vie où je me suis vraiment éclatée là. Je suis restée un mois après à Paris, et je suis partie avec eux un bon mois, et après j'ai voyagé en France. Je suis allée à l'école aussi parce qu'il fallait quand même que je m'inscrive.

Ouais bah ouais, et t'étais inscrite où du coup ?

Ben je pense que c'était la Sorbonne. J'ai fait un DEUG d'italien, je me suis dit je vais faire ça comme ça dans six mois j'irai peut-être en Italie. Donc je suis quand même aller en cours une ou deux semaines pour dire de rencontrer du monde, pis vivre aussi le quotidien d'étudiant français, mais après j'ai vite lâché parce qu'en fait j'ai trouvé en janvier un boulot dans un centre équestre. Moi je voulais travailler dans les chevaux, je suis passionnée de cheval, donc j'ai dit dans mon séjour en France je veux travailler dans les chevaux. Donc j'avais décidé que je voulais ça, donc en janvier je trouve un endroit pour monter à cheval, après il me prenait chez lui le gars logée nourrie, je travaillais mais j'étais pas payée, mais je montais à cheval et je faisais la formation de moniteur avec la gang des moniteurs, je faisais exactement ce qu'ils faisaient car je voulais pas faire de diplôme en BPJEPS, bon c'est vrai que j'ai pas été très intelligente dans le temps j'aurais dû m'inscrire en BPJEPS. Et puis bon ça a duré un temps mais je pouvais pas continuer trop trop longtemps comme ça, alors en avril j'ai trouvé un ... Bah la vétérinaire qui soignait les chevaux là-bas, elle cherchait quelqu'un chez elle pour s'occuper de ses chevaux, et pis du coup elle m'a embauchée. Et j'ai rencontré mon mari actuel, en fait c'était un de leurs amis donc moi je suis allée travailler chez eux, en tout cas moi j'allais travailler pis je rentrais au Québec l'année d'après quelque chose comme ça, mais durant l'été j'ai rencontré mon mari actuel, on s'est bien entendu, moi j'ai travaillé chez ses gens là

jusqu'en octobre 99 et j'ai commencé à sortir avec Gilles en janvier 99, et donc déjà j'avais un peu prolongé le délai, j'avais dit un an et j'étais rendue à deux ans ici, et pis après tu te dis ben qu'est-ce qu'on fait, ou on se quitte, ou tu viens avec moi au Québec, ou on reste ensemble en France. Donc on a choisi de rester ensemble en France. Et en fait ça a été le moment où je devais prendre une décision, mais au départ j'étais pas du tout partie pour rester. Même si on m'avait dit quand je prenais l'avion, que j'allais rester en France, je pense que j'aurais eu la trouille pis je serais pas partie, parce que ça aurait été trop de bousculement. Moi le Québec j'adore le Québec j'avais pas envie de quitter le Québec. Donc si on m'avait dit ça je pense que j'aurais peut-être réfléchi autrement, mais vu que je partais sans savoir ce que j'allais faire je suis partie et après j'ai pris ça au jour le jour.

Ah ouais ouais. Et du coup le truc où tu travaillais au début je t'ai pas demandé, c'était à quel endroit en France ?

Coye-la-Forêt. Coye-la-Forêt à côté de Chantilly. Et pis après la véto qui m'a embauché était dans le bois Saint-Denis à Chantilly. Et pour quelqu'un qui aime les chevaux c'est vrai que Coye-la-Forêt et Chantilly c'est passionnant. J'étais comblée là-bas, j'avais pas beaucoup d'argent, j'ai remboursé mon prêt étudiant mais c'était magnifique.

Et du coup maintenant tu vis encore là-bas ?

Non, ben maintenant je me suis installée avec mon mari, et lui habitait à côté de Gisors à Chaumont-en-Vexin, il travaillait chez un châtelain où il s'occupait des chevaux, et donc j'ai déménagé chez lui en octobre 99, donc on s'est installé ensemble. Moi de toute façon j'avais arrêté à Chantilly parce que j'avais plus le droit de travailler. Parce que le statut étudiant, bon première année je suis pas allée à l'école, deuxième année je suis revenue les voir « ben ouais j'étais repartie au Québec, donc je suis pas venue aux examens est-ce que vous pouvez me reprendre ? », ils m'ont repris, donc j'ai eu mon deuxième statut pis là je suis même pas allée me présenter aux cours, ça c'était quand même pas mal, c'était un peu abusé, j'ai eu deux ans un statut étudiant sans me présenter à l'école. Mais bon en même temps je dérangeais personne. Donc mon statut étudiant s'est arrêté en octobre 1999, donc je suis venue m'installer à l'autre bout du village, mon mari travaillait pour ce châtelain là il s'occupait des chevaux, pis on avait des boxes donc lui il prenait des chevaux en plus au travail, fait que moi je suis venue habiter avec lui pour l'aider, mais de

toute façon j'avais pas le droit de travailler, vu que j'étais plus en statut étudiant donc je suis repartie au Québec en janvier 2000. Je suis repartie trois mois à Québec, je faisais des allers-retours en fait.

Et après t'es revenue en France du coup ?

Après je suis revenue en France, et pis dans cette période là j'allais au Québec à peu près deux fois par année. Et là ça a été compliqué pour moi parce que trois mois à distance avec son conjoint je trouve que c'est long. Et pis après j'ai fait quelques allers-retours.

Et du coup vous avez envisagé tous les deux de repartir au Québec ou même plus tard ?

Ben ça trotte toujours. Moi j'ai jamais quitté le Québec, moi je suis québécoise avant tout. Ça va faire 20 ans que je suis ici, je suis partie à 23 ans donc j'arrive quasiment à la moitié de ma vie ici, mais moi je suis française parce que j'ai les papiers français maintenant, mais je suis québécoise avant tout. En fait dans mon fond intérieur j'ai jamais complètement quitté le Québec et je suis juste en passage ici pis je repartirai là-bas.

Ouais donc tu te sens très québécoise quoi.

Ah complètement, complètement. Par contre c'est vrai que quand j'y retourne, ben là des fois j'ai des coups où je me dis « ah ouais, merde ».

Ah ouais ? Par rapport à quoi ?

Ben par exemple une fois j'ai pris le taxi et le gars il me dit « mais de où vous venez vous vous avez un drôle d'accent ? », et j'ai dit « ben je suis québécoise », mais j'avais pris l'accent français. Donc là tu te sens un peu déphasé par rapport à ça, et le quotidien on vit pas tout à fait sur les mêmes horaires, c'est des petites choses comme ça. Et après moi ce qui va surtout me frapper c'est quand je retourne dans les endroits où j'ai grandi. Ça change, Québec change vite, l'architecture, les constructions. Et le pire ce qui me déphase le plus c'est les routes, je faisais des routes par réflexe, et là y'a des fois quand j'y vais et que je conduis, « ah merde j'ai manqué la sortie », « ah merde comment je fais

pour aller là », j'ai plus les réflexes des routes, en fait je me cherche, parce que je connaissais la ville par cœur t'sais.

Et du coup tu continues à aller au Québec à peu près deux fois par an comme tu disais ?

Ben non non, là par exemple cette année je peux pas y aller. L'année dernière je suis allée au mois d'août une semaine et au mois de février une semaine. Donc ça c'était en 2016. 2015 je suis pas allée en 2015 je crois. 2014 j'ai passé Noël, donc là j'ai passé deux semaines, là ça a été dur, j'ai eu un coup de blues quand je suis rentrée. Pis j'ai été tellement gâtée. Quand c'est comme ça, t'sais mes parents sont divorcés, mais là on s'est retrouvé tout le monde ensemble, les cadeaux, c'était le truc de fou en fait. Quand je suis pas là ils vont pas faire le Noël comme ça mais comme j'étais là ils ont fait des gros trucs, donc quand je suis rentrée c'était le coup de blues. Donc j'essaye une fois par année. Au moins ça sera une fois tous les deux ans à peu près.

Et du coup toi ta mère est au Québec et ton père est encore en France ?

Non, non, ma mère est au Québec mais moi je suis arrivée avec mon père en 97, mon père est resté, c'était une mission de 5 ans, je pense qu'il est resté 8 ans, et ma mère est arrivée je pense que ça devait faire 3-4 ans que j'étais là, mais ma mère est arrivée et elle est restée plus longtemps par contre que mon père. Fait que j'ai eu pendant 2-3 ans mes deux parents en France. Donc là c'était assez drôle parce que mon frère était tout seul à Québec. Donc c'est pour ça que je me suis jamais sentie complètement abandonnée entre guillemets parce que j'ai eu mes deux parents à un moment donné en France. Après quand les deux sont partis, là j'ai commencé à me dire merde. Ouais, j'ai commencé à me rendre compte qu'ils étaient partis, et là ce qui me dérange plus c'est qu'ils vieillissent.

Ouais en étant loin par rapport à la distance tu veux dire ?

Ouais, parce que je les vois moins donc quand je les vois je vois qu'ils ont un petit peu vieillis, et pis je prends conscience que la maladie est possible, et là je me dis ils ont 68 ans, donc je me dis merde ils bougeaient beaucoup mais là ils vont bouger de moins en moins. Donc là ça me dérange, car je me dis je suis pas là, et pis on va peut-être se voir

de moins en moins. Ma mère elle vient peut-être deux trois fois par année, mon père il vient deux fois par année. Donc après aussi c'est ma fille, je me dis c'est important qu'elle ait ses grands-parents qu'elle les voit et tout.

Parce que toi du coup t'as une fille ?

Ouais, elle va avoir 9 ans au moins de novembre.

Ok. Et du coup c'est aussi peut-être par rapport à ça que t'envisages, enfin que tu penses au fait de rentrer au Québec peut-être plus tard ?

Ben non c'est pas par rapport à ma fille c'est vraiment par rapport à moi et pis mes parents. Parce que c'est vrai que je me sentirais infidèle de finir mes jours ici, par rapport au Québec.

Ah ouais ?

Ouais, c'est drôle hein ? Mes attaches sont là-bas, donc j'ai l'impression que je finirais infidèle par rapport à mon pays.

Ouais c'est marrant et c'est intéressant ça. Et du coup par rapport à ça est-ce que t'as ressenti des difficultés d'intégration quand tu es arrivée en France ?

Non, non jamais. Non j'ai toujours été super bien accueillie par tout le monde. Bon le québécois est très bien accueilli et très accepté hein. Donc non j'ai jamais eu de problème en fait d'accueil et après j'ai eu un choc culturel par sur le coup mais après coup.

Par rapport à quoi du coup ?

En fait quand t'es touriste et que tu viens, tu te dis je suis dans un autre pays, mais quand tu viens pour y vivre, c'est pas pareil, et là j'ai commencé à avoir ... En fait la différence de culture c'est là qu'elle m'a le plus frappé, parce que j'ai été obligée de me mouler, d'être plus dans le moule. Et le choc c'est ben comment les gens ils gueulent pour avoir quelque chose, l'irrespect ne serait-ce que de la file, je me dis nous quand on prend l'autobus le

premier se met dans la file, ici ben tu rentres dans le tas. Après t'as toujours des gens qui dépassent qui respectent rien, après t'as ceux qui gueulent parce qu'ils se disent on va s'occuper de moi parce qu'il faut me taire, mais que de toute façon tu comprends qu'à un moment donné pour avoir quelque chose il faut que tu gueules, parce que si tu gueules pas et que t'es trop gentil bah à un moment donné les gens ils se disent ben lui il est trop gentil. Mes gros chocs culturels ça a été les côtés désagréables de la France. Le côté très compliqué, y'a des fois tu tournes en rond. Le côté t'en as qui en ont rien à foutre, du genre t'as un problème ben ils en ont rien à foutre, t'essayes de régler quelque chose, pour t'aider ben ils en ont rien à foutre. Donc ça ça a été dur pour moi, c'est vraiment l'attitude agressive ... Bon après Paris c'est spécial aussi, en temps normal c'est moins pire. Donc ça ça a été très dur pour moi. Après je sais pas si c'est culturel chez moi ou si c'est mon caractère, mais moi je suis quelqu'un qui gueule pas, je dis c'est bon j'ai compris. Si y'a quelque chose qui va pas je vais pas gueuler sur la personne, je vais dire « écoutez est-ce que vous pouvez m'aider, comment on peut régler le problème ? », je vais poser des questions, mais en fin de compte tu te rends compte que tu te fais pas écouter.

Ouais ça je pense que c'est culturellement français, moi l'inverse m'avait marqué justement quand je suis partie à Montréal, où tu prends conscience de la culture du pays où tu vas mais aussi tu te rends compte de comment on est dans ton pays d'origine, et ça avait été assez violent pour moi quand je suis revenue à Paris parce qu'on s'y habitue facilement au fait de moins se prendre la tête, et j'avais trouvé tout le monde très speed et très agressif en revenant, ça avait été dur. Et en fait quand tu vas vivre dans un autre pays, ben tu prends connaissance et conscience de comment c'est ailleurs, mais tu prends aussi conscience de comment c'est chez toi.

Ouais, c'est ça, et pis même le fait de sortie de ton pays tu réalises ta culture, mais aussi tu peux réaliser que ton pays il a des avantages aussi, les défauts et les qualités de ton pays, et le problème c'est que quand on vit dans un endroit, on oublie de profiter, on oublie les qualités et c'est toujours ce qui est ailleurs qui est mieux. Et moi j'ai eu des français qui m'ont dit « mais qu'est-ce qu'une québécoise vient faire à Gisors, en France, c'est quoi, la France c'est de la merde, le système est pourri, on vit mal, la qualité de vie est pas bien » et tout, et moi je leur dit mais arrêtez, arrêtez de penser que votre pays il est mauvais.

Ouais c'est vrai, j'avais remarqué que j'étais comme ça aussi surtout en revenant d'ailleurs, où j'avais tendance à faire beaucoup de french bashing et à voir que les mauvais côtés.

T'étais partie combien de temps toi ?

Moi je suis partie 6 mois à l'Université de Montréal.

Mais c'est pour ça, c'est parce que toi t'avais aussi les bons côtés de l'étudiant.

Ah oui ça c'est clair.

Après les gens qui partent s'installer là-bas pour travailler ben là c'est métro boulot dodo, c'est différent, c'est beaucoup plus difficile, donc étudiant c'est une super expérience, t'es protégé quand t'es étudiant.

Ah ouais c'est clair j'ai vu la différence avec certains de mes amis qui sont partis en stage et moi en université, y'avait beaucoup de différence, c'est pas la même facilité à rencontrer des gens et le quotidien est pas le même, tu vis les choses différemment je pense.

Et du coup est-ce que quand t'es arrivée en France, est-ce que t'as cherché à voir d'autres québécois ou à te rapprocher d'autres québécois ?

Ben au tout début oui, pas nécessairement des québécois mais au tout début j'ai cherché à rencontrer un peu de monde, et j'ai rencontré quelques québécois avec les vendanges. Et après avec la délégation du Québec mon père avait quand même des activités des trucs comme ça, mais je me suis inscrite à France Québec pour les vendanges. Mais après moi non j'ai fait ma vie, aujourd'hui je suis sur Facebook j'ai pris le site de la délégation du Québec à Paris mais y'a des animations mais j'y vais jamais. Non en fait je me suis installée ici et je me suis intégrée, j'ai pas cherché à voir d'autres québécois, moi les gens que je veux voir c'est mes amis et ma famille, les gens qui sont importants pour moi. Mais non j'ai pas cherché plus que ça à voir des québécois, mon besoin il est sur ma famille.

En fait ce qui me manque surtout, c'est de me promener dans la rue, pis de marcher dans

des endroits où j'ai fait des trucs avec des amis, où je suis allés, pis dans le souvenir qui te reviennent. Ou de rencontrer des gens avec qui j'étais au secondaire dans la rue que j'ai pas vu depuis 10 ans pis de dire « ah ouais, je t'ai pas vu depuis longtemps, je te reconnais » pis t'as des souvenirs qui reviennent. Moi quand je suis arrivée en France j'avais 23 ans donc y'a 23 ans de ma vie qui sont effacés, y'a rien ici qui peut me rappeler ma vie au Québec avant 23 ans. C'est ça en fait qui me manque, les lieux qui me rappellent. Et c'est ça qui est dur quand tu sors de ton pays, t'as plus ces moments là qui te rappellent ton passé.

Ouais je vois ce que tu veux dire. Et justement par rapport à ça est-ce que t'as cherché à ton arrivée en France à fréquenter des lieux québécois, des bars, des restaurants, des librairies ?

Non. Non parce que j'ai pas de souvenirs dans ces lieux là. Ben en même temps je te dis une bêtise parce que quand je suis arrivée, avec France Québec, y'avait un bar et c'était des québécois qui venaient là, ma belle mère travaillait sur France Québec, je connaissais un gars qui bossait sur France Québec, donc c'est vrai qu'il m'avait emmené quelques fois dans ce bar à Paris qui prenaient quelques chansonniers québécois, j'y suis allée une dizaine de fois. Mais ça c'était au début, mais aujourd'hui je cherche pas à aller des endroits, parce que l'endroit c'est pas le Québec, c'est une récréation ici. Je pense que c'est les souvenirs qui sont importants pour nous en fait.

Et est-ce que tes habitudes ont changé en arrivant en France ?

Ben oui parce que d'étudiant au Québec je passais au statut de touriste en France, donc je marchais je voyageais, donc là c'est pas du tout les mêmes habitudes que d'aller à l'université, donc mon quotidien a changé complètement dans ce que je faisais. Après je me suis mis à travailler donc mon quotidien a changé aussi parce que je travaillais quand même beaucoup. de travail en fin de compte. Donc au Québec j'étais étudiante, donc je suis passée d'une habitude d'étudiante à une habitude de voyage à une habitude de travail.

Et est-ce que dans ta vie privée, par exemple au niveau des habitudes culinaires ou ... ?

Je ne cuisine pas. C'est réglé. J'aime pas cuisiner je m'en fous, au grand désespoir de mon mari. Moi en fait je suis très mauvais palais déjà, et pis je m'en fous, fait que quand j'étais au Québec c'était ma mère qui cuisinait ou mon frère. Et après j'étais en coloc et c'était ma coloc qui cuisinait. Donc voilà.

Ouais donc t'as pas eu vraiment de changements au niveau des habitudes alimentaires en fait ?

Non. Ben après j'apprécie plus la bouffe ici que la bouffe du Québec, ça c'est sûr parce que je suis quand même super gourmande. Tout ce qui est pâtisserie de boulangerie là j'adore.

Et par rapport aux lieux culturels, est-ce que t'essayes d'avoir des pratiques culturelles en lien avec le Québec, par exemple aller voir des films québécois, lire des livres québécois ?

Films quand je vois qu'il y en a oui, j'ai quand même beaucoup beaucoup décroché mais je m'en fait quand même un ou deux par année et d'écouter ce qui se fait, soit sur l'ordinateur ou au ciné. Et quand je vais à Québec souvent je me fais deux trois cinéma. Après j'ai mes bouteilles de sirop d'érable.

Oui c'est ce que j'allais te demander, est-ce que t'as des produits du Québec que t'essayes de retrouver ou de ramener ?

Ouais. Ben déjà mes parents me ramènent du sirop d'érable dès qu'ils viennent, et après des biscuits feuille d'érable, c'est chimique mais j'adore. Donc c'est des petites choses comme ça.

Et est-ce que tu continues du coup à t'informer sur le Québec ?

Pas assez. Avant je prenais les nouvelles les deux premières années, et après à un

moment donné tu viens dans un pays tu vis dans ce pays là. Après je vais avoir des nouvelles par Facebook, des amis qui publient des trucs, mais après je vais pas nécessairement chercher les nouvelles. La politique je m'en fous royalement, déjà en France ça m'intéresse pas et je la trouve pourrie. J'ai de la misère à dire qui sont les hommes politiques, c'est des choses tu vois ça fait plus partie de mon quotidien je m'en fous en fait. Moi ce qui m'intéresse de mon pays c'est les paysages, le côté géographique et les gens qui font partie de ma vie en fait, mais après tout le reste je m'en fous. Après quand je vais là bas je me tape des séries à la con, juste pour me remettre dans les séries mauvaises du Québec. Après c'est vrai que quand je vais là-bas, là je vais écouter les nouvelles.

Ouais ça dépend du pays dans lequel t'es en fait ?

C'est ça, voilà. J'écoute l'actualité du pays dans lequel je suis. Même si là j'écoute très peu la télé depuis 6-7 mois, donc au niveau de ce qui se passe ... Je devrais m'informer un peu plus mais bon j'ai pas le temps.

Et est-ce que tu fais partie d'une communauté en lien avec le Québec ?

Non. J'ai juste pris un groupe Facebook qui s'appelle Je me souviens, ils sortent des vieilles émissions, des vieilles images, c'est pour les gens de ma génération qui sont nostalgiques. J'ai ça et pis après j'ai le groupe de la délégation du Québec, mais c'est tout. Après moi je suis quand même connectée avec des amis de là-bas donc je vois quand même plein de nouvelles passer. Je sais à peu près le quotidien de ce qu'il se passe là-bas parce que les gens postent des commentaires sur l'actualité des choses comme ça. Donc ça va être plus via ce média là en fin de compte.

Oui c'est ça parce qu'au final maintenant c'est plus facile de se tenir au courant par Facebook, on a de l'information qui vient à nous sans forcément la chercher.

Mais attention après y'a beaucoup de désinformation aussi, mais c'est vrai que c'est de l'information facile, t'as pas besoin de chercher.

Ouais ok c'est ça. Et du coup comme tu disais tout à l'heure que tu te sentais très

québécoise, est-ce que tu ressens beaucoup de fierté envers le Québec ?

Ah oui.

Et est-ce que t'as remarqué que tu te sentais plus ou moins fière depuis que t'es arrivée en France ?

Non pas nécessairement. Je me sens plus identifiée parce que différente. Parce qu'ici je suis la québécoise. Au Québec on est tous québécois, mais ici je suis la québécoise donc c'est ma marque.

Et du coup les gens ils te ramènent souvent à ton identité et tes origines de québécoise ?

A mon identité oui, y'a des moments où ça a été compliqué pour moi parce qu'à chaque fois que je mettais à parler on me regardait avec un grand sourire « est-ce que je peux vous poser une question ? », alors là je leur réponds « oui oui je suis québécoise ». Donc ça c'est vrai que y'a des fois où ça revient toujours, je suis étiquetée tout de suite. Et aussi des fois dans mon travail c'est assez drôle, les clients se souviennent pas de mon nom mais ils disent « oh j'ai vu la canadienne » ou « j'ai vu la québécoise ». Donc c'est vrai que c'est une marque où je suis fière, mais après c'est vrai que je suis marquée, je suis identifiée, donc quelque part ça me fait me sentir plus québécoise qu'au Québec.

D'accord, et ça c'est quelque chose qui toi te dérange ou te pose problème ?

Non, non. Non c'est juste que y'a des fois t'en as assez de répéter la même affaire, y'a des gens qui osent pas poser la question fait que tu réponds pour eux. Après vu que mon accent est bien parti, j'ai le droit à « mais vous venez de où », alors je les laisse deviner, bon j'ai le droit à tout, j'ai eu Suisse, Belgique, j'ai eu le droit à pas mal toutes les régions. Mais c'est pas méchant ça me fait rire.

Et du coup est-ce que tu as l'impression que ton identité et la manière dont tu te sens elle a évoluer depuis que t'es arrivée en France ?

Oui. Parce que j'avais pas cette identité de québécoise. Parce qu'en fait quand t'es au Québec t'as pas une identité de québécois parce que tout le monde est québécois. T'es québécois mais on t'identifie pas comme québécois car tout le monde est identifié de la même manière. Alors qu'ici ça fait partie de l'identité parce qu'on m'identifie comme ça, alors qu'au Québec on m'identifie pas comme ça parce que tout le monde l'est.

Ouais d'accord. Et est-ce que t'as eu le sentiment de combiner deux identités différentes du coup ?

Non, parce que française c'est pas une identité pour moi. Parce que ben déjà je le suis pas de base, je le suis devenue, on m'a accepté, ça fait partie de mon quotidien mais c'est pas une identité, moi je suis pas du tout française par rapport aux français qui sont là.

Ah oui d'accord je vois ce que tu veux dire. Oui donc toi tu te sens complètement québécoise quoi.

Complètement ouais. Je suis devenue française parce qu'on m'a donné des papiers et que j'ai un passeport français.

Oui alors que le fait que tu te sentes québécoise c'est vraiment par rapport à ta famille tes amis et tes origines quoi.

Ouais.

Donc c'est pas du tout le même type de lien que t'entretiens avec le Québec et la France.

Ouais. Après c'est vrai que t'es accepté, tu te construis aussi, mon identité aujourd'hui se construit avec ce que j'ai vécu ici. Donc après je le deviens quand même parce que quand je retourne à Québec c'est vrai que j'ai pas les mêmes habitudes. Je réfléchis ... Ben je suis influencée maintenant par ce que je suis devenue ici en 20 ans.

Ouais bah oui c'est normal avec le temps.

J'ose pas dire que c'est une identité, c'est une construction, ouais c'est des LEGO que t'assembles tu vois. T'as ta base et t'as des trucs que t'assembles qui forment ton expérience.

Ouais c'est ça t'as ton identité et l'expérience qui sont deux choses distinctes.

Ouais.

Et est-ce que ça t'es arrivée de te sentir comme la représentante ou le porte parole de ta culture québécoise ?

Non. Non non. Porte parole non et représentante non plu. Après j'ai pas essayé de représenter.

Oui c'est ce que tu disais que tu t'étais fondue dans le moule assez rapidement.

C'est ça. Après je suis de nature où je m'adapte.

Oui c'est ça y'a aussi une question de personnalité peut-être. En plus au final quand tu es arrivée t'étais assez jeune donc ...

Ben oui, j'avais rien en fait, je sortais des études donc t'es encore en couche culotte.

Oui c'était peut-être plus simple du fait que t'avais pas encore d'expérience de travail.

Ben j'avais travaillé les étés mais c'était des jobs étudiants, j'avais pas encore vécu la vie où t'as des responsabilités, t'as un quotidien à assumer, moi je m'en foutais en fait je partais quand je voulais, j'avais de l'argent j'avais pas d'argent, bon, t'es insouciant et t'as aucune contrainte, t'es complètement libre. Après tu te construis, t'as plus de responsabilités, tu te construis, tu deviens adulte en fait.

ANNEXE 6

Retranscription d'entretien

Julie Anne Côté

Résumé : Julie Anne est québécoise originaire de Montréal. Elle arrive en France pour ses études mais également pour rejoindre son conjoint qu'elle avait rencontré à Los Angeles lors d'une précédente expatriation. Elle vit en France depuis quatre ans et passe ses trois premières années à Paris puis se rend à Bordeaux après la naissance de sa fille franco-québécoise.

Alors est-ce que vous pouvez me parler un peu de vous, est-ce que vous êtes québécoise ou franco québécoise ?

Ouais ben moi je suis née à Montréal, mes deux parents et mes quatre grands parents aussi, je suis une vraie Montréalaise, francophone.

Vous êtes venue vivre en France ?

Oui pour suivre des études, j'ai fait un master en muséologie à l'université du Québec à Montréal. Dans le cadre de ce master y'avait un séminaire à l'école du Louvre, et donc je suis venue pour un mois et après j'ai voulu poursuivre mes études à Paris, alors je me suis inscrite au doctorat pour faire un doctorat en cotutelle de thèse pour vivre au moins une année en France. Et l'autre raison c'était une raison amoureuse, avant de retourner aux études j'ai vécu une année à Los Angeles et j'avais rencontré quelqu'un que j'avais revu pendant mon séminaire à l'école du Louvre, c'était le moyen de se retrouver. Donc c'était les deux raisons qui m'ont amenée en France. Pendant un an en 2012 je faisais des allers-retours, trois quatre fois, et après en 2013, je suis arrivée en France, une année à la fois je me décidais « bon, je reste, encore une année de plus », et l'année dernière j'ai donné naissance à une petite fille, du coup elle est française, alors là les choses ont changé et là je suis encore là pour les études mais là j'ai plus de visa étudiant j'ai un visa familial, donc ça a un peu changé.

D'accord, et donc là ça fait combien de temps que vous êtes arrivée en France du coup ?

Il me semble que ça fait quatre ans.

D'accord. Et donc vous avez l'envie de repartir vivre avec votre famille au Québec ?

Oui. Oui oui oui, on aimerait beaucoup, il a fait une demande de PVT qui a été acceptée, on a un an pour valider le PVT donc voilà on va sans doute attendre un an.

Ok très bien. Donc à ça fait quatre ans que vous êtes en France, est-ce que ça a été difficile quand vous êtes arrivée de vous intégrer, au niveau du travail ou de manière, générale, est-ce que vous avez ressentie certaines difficultés ?

Alors oui, ça a été très difficile pour moi. A la fois parce que les seuls contacts que j'avais vraiment c'était au niveau de l'Université à Paris 8, et en termes d'enseignement par exemple c'est très différent de l'enseignement que j'ai pu avoir au Canada, en tout cas à Montréal où les professeurs encouragent fortement les étudiants à participer, pour des discussions et des séminaires. Alors moi je suis arrivée comme une conne à poser des questions et à parler, même si c'était très difficile parce que c'est pas dans ma nature, et ben en fait je me suis un peu mis et les profs à dos et certains étudiants qui devaient me trouver trop chiant et trop studieuse, alors j'ai pas pu établir des contacts ... Ben en même temps on se voyait une fois par mois donc c'était difficile de créer du contact, mais j'ai trouvé ça très difficile, particulièrement à mon égard où on me disait « je vais pas perdre mon temps à répondre à vos questions », je trouvais ça très violent et agressif. Donc peu disponible, peu dans l'ouverture et ... Moi j'étais étudiante régulière d'enseignement et de recherche à l'UQAM et quand y'avait des étudiants français, on ouvrait nos carnets d'adresses quand je donnais des séminaires, si y avait besoin d'un truc je disais « ah oui allez voir ceci, contactez telle personne » et tout, et en France même mon directeur de recherche, j'essayais de joindre quelqu'un avec qui elle avait travaillé, et elle me disait « ben tu te débrouilles toute seule quoi », donc j'ai trouvé ça un peu ... Chacun pour soi et chacun doit se débattre seul et y'a pas beaucoup d'entraide, donc ça j'en ai bavé à en pleurer, en me disant mais qu'est-ce que je fous ici.

Et même chose dans la rue et les commerces, bon là c'était à Paris, mais à Montréal peut-être le côté anglo-saxon, on est très dans la communauté, on se dit bonjour dans les commerces, mais arrivée à Paris ... Je sais que c'est une grande ville, je connais très bien Paris, je suis allée souvent, mon premier voyage en avion à 5 ans c'était Paris parce que mes parents avaient étudié à la Sorbonne. On avait des amis français qui venaient à l'apéro, donc j'étais pas du tout coupée avec la culture française ça a toujours été très proche. Et j'ai beaucoup d'amis québécois qui ont un parent français par exemple. Mais bref, je trouvais que dans la rue c'était pas évident. Je trouvais ça difficile aussi qu'on soit répertoriée rapidement comme québécois avec l'accent, c'était un peu même maladroit, et je dis maladroit mais pour certaines personnes c'était même du racisme là ...

Ah ouais ? A ce point là ?

Ouais. Ben par exemple on avait un ami, et une autre fois une autre personne, qui ont fait le commentaire à mon copain qui disait « on a envie d'aller vivre à Montréal avec notre fille et tout », pis ces mecs là disaient « faudrait pas qu'elle choppe l'accent québécois parce que c'est vraiment moche » ...

Ah oui d'accord, des trucs assez violents quoi ...

Ouais, y'a souvent des commentaires comme ça, où on te demande sinon ... et on tourne autour des stéréotypes de Céline Dion, on essaye de dire les sacres à la française, on te demande d'imiter l'accent québécois ... Moi je suis montréalaise, je suis bilingue, je suis trilingue aussi, j'ai vécu aux États-Unis, en Amérique Latine, je suis descendue en Europe, et c'est vraiment un des seuls pays où je sentais que y'avait pas de ... que la relation, le contact était difficile et que ça s'arrêtait à mon accent quoi.

Oui donc c'était quand même un gros choc culturel quoi.

Oui quand même.

Et est-ce que ça vous a marqué au point d'envisager parfois de retourner au Québec ?

Oui.

D'accord. Et sinon est-ce que par rapport à ça ou pas forcément d'ailleurs, est-ce que vous avez cherché à vous rapprocher et à voir d'autres québécois en France ?

Oui, ah ouais ouais ouais évidemment, dès que je suis arrivée j'avais une copine que je connaissais qui était là, et lors d'une soirée y'avait aussi un autre québécois qui faisait son doctorat c'est devenu un bon copain que je voyais régulièrement. Et y'avait aussi d'autres québécois que j'avais pas vu depuis longtemps et que je savais qu'ils étaient installés à Paris alors on a repris contact. Des amis d'amis aussi que je connaissais quand j'étais très petite, qui eux sont installés depuis longtemps et qui ont deux enfants, donc je les ai contacté également. Donc c'est vrai que y'a eu un peu un besoin de ... Et j'ai aussi une copine française qui fait son doctorat dans le même programme que moi à Montréal, et qui a vécu dix ans au Québec donc j'ai gardé quand même un contact assez important. Et elle aussi quand elle est revenue les gens l'agaçaient un peu avec son accent ...

Ouais donc elle a vécu un peu le même genre de situation quoi.

Ouais. Voilà. Donc oui y'a des gens comme ça, des québécois, que j'ai contacté.

Et du coup vous avez trouvé ça plus facile de vous faire des amis québécois que des amis français ?

Ben plus facile des amis étrangers. Parce que là j'ai eu l'impression d'être pas tant québécoise mais d'être étrangère.

Ah oui à ce point là ouais d'accord.

Ouais.

D'accord. Et en termes de lieux québécois à Paris, parce que vous avez passé quatre ans à Paris c'est ça, que je dise pas de bêtises ?

Ouais. Ben en fait trois ans à Paris et un an à Bordeaux.

Ah d'accord. Donc là actuellement vous êtes à Paris ?

Non à Bordeaux. On est parti pour la naissance de la petite parce que son père est né à Bordeaux et ses parents et ses tantes étaient à Bordeaux alors on se disait que se rapprocher de la famille c'était bien, et aussi bon pour avoir un cadre de vie un peu plus tranquille.

Et du coup est-ce que vous connaissez les lieux québécois, soit à Paris, à Bordeaux ou en France en général ?

Ben à Paris justement je connaissais bien la librairie du Québec, parce qu'un des libraires c'est quelqu'un que je connais. Sinon j'ai dernièrement travaillé sur une co-direction chez L'Harmattan, et la copie a été déposée à la bibliothèque Gaston Miron, la bibliothèque québécoise et qui est un lieu que j'affectionne et qui a été lié à mon travail aussi. Sinon je sais que, j'y suis allée mais y'a plus de quinze ans, au bar canadien, mais ça c'était y'a longtemps. Sinon pendant quelques temps y'avait un festival de cinéma québécois, là il existe plus, ça s'est arrêté. Sinon je regardais régulièrement ce qui se passait au consulat québécois, pour être au courant des expositions et des événements mais sans nécessairement m'y rendre, mais je regardais quand même toujours.

Sinon je faisais beaucoup de flamenco, alors j'étais aussi plutôt intéressée par la culture espagnole, alors voilà y'avait d'autres intérêts, c'était pas nécessairement français, je suis partie aussi quelques mois à Séville, on est parti en Espagne aussi à Barcelone. Donc j'étais plus intéressée par cette culture là à Paris.

Et est-ce que vos habitudes ont changé à votre arrivée en France ? Alors les habitudes de manière générale, ça peut être les habitudes culinaires, de la langue ou autre ...

Oui. Oui alors culinaire en effet, au niveau des petits déjeuners, tout quoi. Même des fois le plus dur c'est de trouver les produits, à Montréal je mangeais beaucoup bio et plutôt santé, et là ça a été très difficile j'ai été malade les premiers mois parce que c'était trop gras ce que je bouffais, entre le fromage la viande le vin. Et en plus j'ai passé un été dans le sud ouest parce que mon copain est du sud ouest, alors là j'ai été complètement malade, j'ai fait une indigestion et j'ai été chez le médecin et j'ai dit « là je peux pas faut

que j'arrête de manger ces choses là». Et ça a été dur parce que mon copain il trouve ça difficile que j'ai pas envie de boire du vin à chaque repas, bon il est bordelais, mais pour moi c'était trop, donc là y'avait un décalage assez important pour le vin, le sucre aussi de manière général. Mais j'ai du mal avec le pain, le pain blanc, ben là maintenant ça va mais au départ, j'ai jamais mangé de baguette donc ... Y'en a mais je mangeais d'autres farines et ici j'avais plus de mal à trouver d'autres farines. Donc en termes de nourriture, le fait de manger des céréales entières, des œufs, je vous avouerai que les déjeuners très canadiens me manquent terriblement. A Bordeaux y'a des restos anglais et je retrouve dans les restos anglais les petits déjeuners avec les œufs, le jambon, les crêpes, comme chez moi. Voilà.

Sinon en termes d'activité physique j'ai trouvé que y'avait une grande différence. Je suis formée en danse, je pratique le yoga depuis 15/17 ans environ, et j'en ai fait beaucoup aussi dans l'ouest américain et l'ouest canadien, et vraiment la culture de Montréal en termes de culture du corps est beaucoup plus dans le ressenti kinesthésique, et quand je suis arrivée en France je cherchais des studios de yoga, et je n'arrivais pas, j'en ai fait 5/6 des studios, je n'arrivais pas à retrouver ce qui m'intéresse dans l'enseignement du yoga parce que tout passait par la tête. Ça ça a été très difficile pour moi parce qu'à la base je suis très dans le corps. J'ai pas trouvé alors je me suis orientée vers autre chose, j'ai fait du flamenco, mais j'ai dû arrêter les cours de façon régulière de yoga et ça ça me manque. Je fais ça par moi-même chez moi.

Et sinon aussi en termes de sorties je crois que j'allais plus au cinéma, à Paris, et voir plus d'expos, parce que bon voilà y'a un choix extraordinaire, une offre qui est très riche, donc ça c'est aussi une différence.

D'accord. Et sinon je suis en train de repenser à ça, au niveau des habitudes culinaires et alimentaires, dans la manière dont vous cuisinez et mangez, est-ce que vous cherchez à retrouver des produits québécois ?

Non mais par contre on m'en rapporte, du sirop d'érable et des biscuits aussi à l'érable. Mais c'est tout, c'est pas du tout par manque, c'est surtout par plaisir. Mais je cherche pas à retrouver.

Oui donc vous cuisinez plus français qu'autre chose ?

Ouais ouais. Mais par contre j'ai eu du mal, j'étais très herbes, tisanes et tout, et là ici à Paris je galérais pour trouver des herbes ou des tisanes, je trouvais pas d'herboristerie comme je trouvais facilement à Montréal, alors ça aussi c'est quelque chose qui a disparu de mes habitudes, des choses que j'ai pas trouvé. Et le café aussi, je suis une grande amatrice de café, j'ai vécu à Los Angeles sur la côte ouest, la culture du café est vraiment bien poussée, pour avoir le beau créma dans l'expresso, et à Montréal y'a quand même une culture du café qui est apparue y'a une dizaine d'années, qui est assez importante, et à mon arrivée en France, la déception totale, toujours des cafés que je trouve dégueulasse, et ça j'ai dû accepter de boire des mauvais cafés. A Paris j'ai trouvé un ou deux endroits qui faisaient du bon café mais bon pas nécessairement à côté de chez moi, mais c'était vraiment compliqué, j'ai vraiment fait des recherches, demandés à des gens, « votre meilleur expresso c'est où ? », mais bon c'est pas du tout la même culture du café de l'expresso.

Ah ouais d'accord je vois, c'est intéressant. Et au niveau des pratiques culturelles, est-ce que vous avez des pratiques culturelles en lien avec le québec, c'est à dire est-ce que vous regardez des films québécois, est-ce que vous lisez des livres québécois ?

Oui, mais ça ça a toujours été ... J'ai toujours regardé des films québécois et lu des livres québécois. Mais c'est vrai qu'ici quand je vais les voir je vais plus pleurer, y'a vraiment un truc là. Ben un film de Xavier Dolan, bon je suis très émotive mais y'a parfois des objets qu'il choisit dans sa direction artistique avec lesquels j'ai grandi quoi, et là c'était plein de souvenirs, ça réveillait certaines mémoires, et j'en parlais à mon copain qui me dit « ah bon j'ai même pas vu ça, ah non je connais pas », bon y'a un décalage extrême juste dans l'objet, comme quoi on avait vraiment une culture vraiment très distincte et dans es films on voit ça, et y'a comme un sentiment dans la salle où on se dit « merde je suis la seule qui voit ça, qui comprend que ça ça fait partie de ma culture », bon ben de se sentir décalée comme ça, voilà. Et de voir le film sous-titré, voilà, je trouve ça choquant. Les films québécois sont sous-titrés, je trouve ça choquant.

Ah oui c'est vrai, j'avais remarqué, je me suis toujours demandé pourquoi. Après je pense que c'est parce que y'a des expressions que nous on connaît pas ou qu'on comprend pas, je pense que c'est pour ça. Et du coup est-ce que de manière

générale vous avez continué à vous informer sur le Québec ?

Oui oui, je suis sur Facebook les journaux québécois qui m'intéressent, et aussi les centres d'art, de danse, les musées, tous mes centres d'intérêts, mon fil d'actus Facebook m'aide à voir.

Ouais donc ça passe surtout par Facebook en fait l'actu ?

Ouais y'a les journaux ou des revues indépendantes que je like, et je suis quotidiennement les nouvelles. Disons que c'est par Facebook mais je vais rejoindre d'autres plateformes après là.

Et est-ce que vous regardez l'actualité française en parallèle ou c'est plus sur le Québec ?

Non non mélange des deux.

Ok, et est-ce que vous faites partie d'une communauté en lien avec le Québec, une association, un blog, ou je sais que maintenant y'a pas mal de groupes sur Facebook pour les expatriés.

Non.

Donc vous ressentez pas spécialement le besoin de rentrer en contact avec d'autres québécois ?

Non. La première année oui ou quand je vais à Paris je vois certains amis québécois, mais non pas au point de faire partie de trucs en ligne.

Et du coup le sentiment que vous aviez en arrivant d'avoir envie de voir d'autres québécois vous le ressentez encore maintenant ou ça a diminué ?

Non ça a diminué.

Et est-ce que vous ressentez que vous faites partie d'une communauté de québécois en France ?

Ben peut-être ouais quelque part. Parce que on me rappelle régulièrement que je suis québécoise, donc c'est pas par mon sentiment mais par le regard des autres.

Ouais donc ça vous arrive régulièrement d'être ramenée à votre identité de québécoise ?

Oui, régulièrement. Genre « Ah ben t'as pas beaucoup l'accent québécois pour une québécoise », non ben je fais attention, alors j'essaye d'enlever mon accent un peu parce que voilà ...

Ah ouais vous avez essayé d'enlever votre accent quand même ?

Oui oui quand même, pour certaines personnes ouais, mais au quotidien parfois pour éviter ...

Ok parce que ça c'était quelque chose qui vous dérangeait le fait de vous voir ramenée à votre identité de québécoise ?

Ouais ouais ouais. Parce que y'a personne qui se permettrait de dire « t'as un accent de jamaïcain, t'as un accent de la Martinique, ou t'as un accent de noir », mais une femme blanche on se permet de le dire et je trouve ça vraiment dégradant et c'est vraiment vraiment frustrant et mon copain est aussi en train de le ressentir beaucoup beaucoup, par exemple le fait de se faire dire à deux reprises par des gens différents « ah ouais si ta fille va au Québec elle aura l'accent québécois, faut pas dire ça ces accents là ».

Ouais ça c'est assez violent symboliquement. Et par rapport à toutes ces choses là vous avez le sentiment que votre identité et la manière dont vous vous sentez a changé depuis que vous êtes arrivée en France ?

Oui parce que y'a des transformations qui se font, des transformations vestimentaires. Par la mode car la mode est pus intéressante ici, y'a plus de choix y'a plus de belles choses,

et au Québec il fait froid donc on s'habille pas pareil.

Ouais on privilégie le confort avec l'hiver.

On n'a pas la jolie bottine, c'est un peu plus sportif le Québec, mais pas le choix. Et sinon 13h, 19h, au Québec on dit pas ça donc en termes de repères au quotidien ça c'est des changements, et là quand j'arrive au Québec toutes les expressions que j'ai prise en France, parce que pour rentrer dans une culture il faut prendre certaines expressions, y'a des expressions que j'ai prise, et je le vois quand j'arrive au Québec, que je dois changer, y'a des choses que je peux pas dire car là on va se moquer de moi « eh la française », donc je suis prise entre les deux.

Ouais vous avez l'impression de combiner deux identités un peu du coup ?

Ouais quand même. Mais sinon au niveau vestimentaire, langage ... Mais c'est sûr qu'en termes de tout ce qui est apéro, à Paris la première année on prenait beaucoup l'apéro, mais à la longue j'avais pas tant envie de faire des apéros tout le temps, pis le fait que y'ait un grand besoin en France de se rassembler beaucoup, de toujours être avec des gens, de prendre un verre et discuter. En vrai je le faisais évidemment avec mes amis, mais à la longue, c'est comme si je voyais pas mes amis j'avais pas envie de faire ça.

Sinon en termes de différences culturelles ou de valeurs, je le vois aussi avec la naissance d'un enfant, de rentrer dans une famille française, de m'intégrer davantage dans une famille française, le rapport qu'ils ont avec les enfants et le rapport que nous on peut avoir avec l'arrivée d'un bébé dans la famille n'est pas le même, et ça ça a créé des conflits. Des choses toutes bêtes, par exemple à la naissance d'un enfant au Québec les familles vont se rassembler pour aider la mère, donc l'objectif est la mère se repose, et on s'occupe du repas, du lavage, du ménage, et du bébé au besoin, mais bon la priorité est la mère. Et ici j'ai pas eu ça du tout, ça a été très choquant pour moi déjà de pas avoir ma famille et de sentir aussi que c'était l'opposé ici, et c'était ben non je peux pas rester couchée, je dois me lever pour aller saluer la famille quand je viens de sortir de l'hôpital sinon je suis considérée comme étant impolie. J'ai dû réinviter justement la grand-mère et l'arrière grand-mère le lendemain parce que j'avais été impolie, j'étais fiévreuse, je venais de sortir de l'hôpital là, j'ai dû les réinviter bien habillée, à servir le thé et le goûter avec le grand sourire là parce qu'ils avaient pas trop aimés la façon dont je les avais accueillis la

veille parce que j'étais couchée. Et quand la famille vient à la maison pour dire bonjour ou pour manger, y'a personne qui fait la vaisselle, donc la vaisselle est toujours laissée sur la table, donc quand t'es seule, enfin pas seule, mais quand t'as un bébé t'as comme pas le temps de faire ça, fait que nous on se met tout le monde ensemble pour faire la vaisselle et on aide la famille, ici y'a pas cette aide là autour de la mère.

D'accord, je savais pas du tout que c'était comme ça culturellement au Québec.

Ouais, ben moi je savais pas que c'était comme ça en France, c'était du côté de la famille de mon copain mais après en avoir discuté avec ma mère qui a beaucoup d'amis français elle m'a dit « non non c'est vrai souvent quand tu reçois chez les français, quand t'es l'hôte tu fais la vaisselle et tu t'occupes de tout ». Mais en même temps je comprends, mais même quand y'a un enfant dans la famille, les gens se débrouillent, alors ça ça a créé différents conflits en termes de mes besoins, ma belle famille ne comprends pas mes besoins, donc ça a créé de gros conflits. Et aussi de réaliser que bon, pendant quatre ans j'ai beaucoup essayé de m'adapter et de m'intégrer à la nouvelle culture par imitation, en faisant comme les autres, en mangeant comme les autres, des choses aussi connes que, bah des trucs du sud ouest on va manger le melon en entrée quand nous on le mange en dessert, bon y'a des choses aussi bêtes que ça. Et de tout faire et de tout suivre et tout ça à un moment donné avec l'arrivée d'un enfant y'a aussi un truc très fort qui fait « mais attend, moi je suis québécoise, moi j'ai mes valeurs » et c'est même pas un truc dans la tête, c'est de survie, les réflexes culturels reviennent et y'a un truc qui fait « bah non vous me dites pas ça comme ça, vous faites pas ça de cette façon là », vous allez aussi suivre mes valeurs parce que ma fille elle est aussi québécoise, donc à la maison on est un peu québécois aussi. Et là y'a eu un ... Ca a été « oh mon dieu tu nous rejettes », je vous rejette pas mais c'est comme ça que je suis aussi quoi.

Les gens avaient du mal du coup à envisager cette double-culture ...

Ah ouais complètement, je pense que ça a été vraiment un truc. Et aussi au sein du couple, je trouve que y'a des différences culturelles, je trouve que les français ont le sang chaud un peu plus, vous vous engueulez davantage et les disputes sont communes à la fois dans le couple et dans la famille, et nous au Québec on s'éloigne des disputes, c'est pas acceptable quoi, la barrière est franchie et on tombe dans un autre niveau. Et bien moi

je suis constamment dans la dispute, que ce soit avec les voisins, le conducteur de voiture qui t'engueule dans la rue, y'a quand même de l'agression au quotidien que je ne connaissais pas et qui, c'était pas évident, faut se faire une armure, et moi je l'avais pas nécessairement faite, que ce soit ça ou au niveau de l'université. Maintenant dans la rue y'a un moment donné quand j'étais enceinte j'attendais que la voiture ralentisse, je m'engage, finalement c'était pas tellement ralenti et le mec commence à m'engueuler, alors je l'ai engueulé mais pas possible et mes parents m'ont regardé comme « mais qu'est-ce qui se passe, pourquoi elle lui parle comme ça », et j'ai dit oui bah un moment donné faut être française, donc voilà y'a eu certaines transformations et je dois avouer que j'ai pas apprécié ces transformations, j'aurais aimé pouvoir rester calme, moins agressive et moins irritée, mais c'est comme si ça faisait partie des ... Faut être comme ça et réagir ou sinon on se fait bouffer quoi.

Et du coup de manière générale, est-ce que y'a des moments où vous vous êtes sentie représentante ou porte parole de la culture québécoise ?

Oui ben souvent, ben je suis quand même dans un milieu ... Alors quand y'a un film de Denis Villeneuve ou de Xavier Dolan qui sort en France, on va toujours me demander mon avis. Et parce que je les connais aussi, par personne interposée, alors je me sens interpellée, alors je me sens un peu représentante oui. Et sinon y'a eu des trucs un peu con, je me suis observée à faire ça, à chaque fois que je vois quelqu'un avec le chandail de l'équipe des Canadiens de Montréal là, ben je vais le voir, « eh t'es canadien », dernièrement à Bordeaux y'a quelques jours j'en vois hein, je lui dis « vous êtes canadien ? » et il me dit « non je suis pas canadien je suis québécois », donc voilà moi je suis vraiment pas très sportive mais là y'a vraiment eu un nouvel intérêt pour la chose.

Et sinon de manière générale est-ce que vous ressentez de la fierté envers le Québec, est-ce que vous vous sentez fière d'être québécoise en France ?

Ben parfois oui mais parfois non. Ben je vais être fière justement quand Xavier Dolan va sortir un film hyper bon ou que Denis Villeneuve, des figures comme ça ... Certains groupes de musique québécois aussi. Mais y'a pas tant d'artistes québécois qui arrivent à Paris là. Dany Laferrière quand il a gagné y'a deux ans, c'est un québécois, il a gagné un

prix littéraire français, et là j'étais très fière parce que y'avait des entrevues à la radio partout.

ANNEXE 7

Retranscription d'entretien

Marie-Claude et Anne Ganache

Résumé : Marie-Claude et Anne Ganache sont deux sœurs jumelles franco-québécoises de naissance, nées à Montréal qui sont arrivées en France à 5 ans avec leurs parents et leur grand-frère. Elles ont fait leur scolarité jusqu'au bac en France et sont reparties au Québec à Montréal après le bac pour effectuer leurs études. Elles sont maintenant jeunes diplômées d'HEC Montréal, 6 ans après leur retour. Marie-Claude et Anne sont rentrées en France un an après leur départ pour les fêtes de Noël, Anne est revenue une fois de plus pour rendre visite à ses amis il y a trois ans. Elles ne sont pas revenues en France depuis.

Vous êtes arrivés quand en France et pour quelle raison ?

MC : En 98, on avait 5 ans, pis on est resté jusqu'en 2011, fait qu'on est resté 13 ans au total.

Et vous étiez venus parce que votre père avait eu une proposition de job c'est ça ?

MC : Il avait eu une promotion, pis en fait il travaillait pour SNC Lavalin, pis SNC Lavalin c'est une entreprise canadienne pis ils ont ouverts des bureaux en Europe pis le siège social c'était à Reims pis ils avaient besoin de quelqu'un en finance, directeur financier. Ils ont comme racheté une filiale là bas pis ils ont décidé d'envoyer notre père là-bas.

Ouais donc vous êtes venus en famille pour suivre votre père ?

MC : Ouais bah la décision a pas été longue avant d'être prise, ça a été vraiment rapide. Je pense que notre père c'était une belle opportunité de carrière pour lui, pis il a pas eu de mal à convaincre notre mère parce que c'était un stade dans sa carrière où elle avait besoin de prendre une pause. Pis cet hiver là c'était l'hiver où y avait eu la tempête de verglas, fait que c'était un peu traumatisant, fait que y'a eu plein de choses qui ont fait qu'ils ont décidé de partir.

Et du coup votre famille était d'origine québécoise ?

MC : Ouais. Ben notre grand père paternel il était français, il est né en France pis il a grandi en France et il a déménagé au Canada. Parce que lui il était cuisinier dans un bateau, pis il avait rencontré notre grand-mère, je pense dans le bateau ?

Anne : Ben non, sur le port, dans le port de Montréal là.

MC : Au port de Montréal pis finalement il avait décidé de vivre au Québec

Anne : pis notre grand mère, ses parents étaient français, pis même certains de ses grands frères et grandes sœurs ils sont nés en France, ouais.

Et du coup vous êtes revenus au Québec pour suivre votre père qui avait eu une proposition d'embauche là-bas ?

MC : Nan ben nan nous on a eu notre bac, fait que nous on est revenue pour aller à HEC et notre père il a eu une autre promotion mais pour revenir un an après

Anne : Ouais c'est ça, fait que c'est nous qui avons décidé de partir de nous même.

Du coup vous saviez que vous aviez envie de revenir et que vous alliez revenir au Québec ?

Anne : Ouais tout à fait ouais, ben moi depuis que je suis en France j'ai jamais voulu passer ma vie là bas, ça avait jamais été un ... Ben en fait je suis partie en me disant que j'allais revenir un jour, après je sais pas pour toi là mais moi là ça avait vraiment été ...

MC : Ben moi oui je pense pas que c'était aussi fort que toi, mais je pense que ouais je me voyais pas rester ... Je savais pas quand j'allais revenir mais je savais que je resterais pas en France toute ma vie.

Donc votre volonté de revenir était vraiment personnelle et indépendante de la promotion de votre père ?

MC : Ah oui oui oui tout à fait.

Anne : Ouais, ouais, ben ça on savait pas du tout que notre père allait revenir, on l'a su, on était déjà ici quand on a su qu'il allait revenir donc c'était pas du tout lié.

MC : En fait je pense que c'est lui, c'est plus lui, parce que à sa job, son boss à Montréal il savait que ses enfants ... Parce que notre frère il est parti en Australie le même été que nous on est revenu à Montréal donc nos parents étaient tous seuls en France donc je pense que quand ils lui ont proposé la job ils se sont dit « ben t'sais ses filles sont revenues à Montréal » donc si ses enfants sont rendus là ça sera peut-être plus facile de le faire revenir donc ...

Pis aussi je pense que c'était aussi quelque chose auquel il pensait à plus long terme, c'est juste arrivé plus vite que prévu en fait. Parce que aussi notre grand-mère paternelle est décédée l'hiver juste avant qu'on revienne pis ça ça avait été difficile parce qu'on a pas vraiment eu le temps de dire au revoir. Pis notre autre grand mère elle était plus jeune non plus, donc notre mère était comme « j'aimerais ça me rapprocher de ma mère pour sa fin de vie », fait que tout ça ... Je pense que y'avait comme un besoin de retrouver leur famille.

Est-ce que vous connaissiez des lieux québécois en France et à Reims, des bars, restaurants, est-ce que vous y alliez ?

MC : Y'avait un restau à Reims qui s'appelait Canadaventure, je sais pas si ça existe encore. C'était un restau vraiment vraiment cliché ... Pis mettons quand y avait le marché de Noël, y avait tout le temps une cabane du Québec ...

Anne : Une cabane québécoise, ben là j'imagine qu'elle est encore là, nous on allait tout le temps leur dire bonjour ... Pis par exemple quand on est arrivés en France dans les épiceries y'avait pas beaucoup de produits qu'on retrouvait ici, des produits nord-américains qu'on retrouvait pas en France. Mais à la fin ça commençait à venir, par exemple un truc tout simple comme les oréos, on mangeait ça quand on était petite, et quand c'est arrivé en France tout le monde était comme « c'est trop bon les oréos » pis Marie Claude et moi on se regardait comme, ça existe depuis longtemps là.

MC : Pis même je me rappelle on était en maternelle pis on avait fait une sortie scolaire et y'avait comme plein de petits jeux, on était par équipes pis fallait qu'on dise des noms de biscuits, pis moi j'avais dit des oréos pis les gens me regardaient vraiment bizarre, pis j'étais comme « mais ça existe ! » pis ils m'engueulaient parce qu'ils trouvaient que j'insistais trop là.

Anne : Mais ouais c'est ça on essayait tout le temps de retrouver des produits ...

MC : Ouais, mais au fil des années je trouve qu'on s'est un peu en plus détachées de ça, je trouvais que comme t'sais on a appris à vivre sans certaines choses, maintenant y'a des produits qu'on a retrouvé ici pis qu'on mange même pas, t'sais comme les gateaux là, les Akaramel, Joe Louis ...

Anne : ça existait pas en France mais notre mère à chaque fois qu'elle revenait en France ou des cousins qui venaient nous voir, ils nous en ramenaient tout le temps tout le temps tout le temps, pis maintenant on en mange jamais.

Et est-ce que vos habitudes alimentaires et culinaires elles ont changé, est-ce que vous faites un mix du québec et de la France, y'a des produits que vous essayez de retrouver ?

MC : Ouais un peu, ben le champagne bien évidemment qu'on est capable de boire du champagne en spécial à la SAQ on le refusera pas. Le fromage un peu moins parce qu'on a quand même des bons fromages au Québec fait que ...

Anne : Mais c'est cher aussi le fromage.

MC : C'est très cher mais t'sais comme chez nos parents, quand notre mère elle sort le compté on est contente là. Ouais, saucisson aussi, mais t'sais y'en a aussi ici des bons mais c'est juste que c'est pas le même qu'en France. Pis la gastronomie québécoise a vraiment évolué au fil des années aussi, fait que c'est vraiment un autre type de gastronomie là. Fait que la France c'est sûr que ça me manque, t'sais comme y'a des trucs français qui me manquent vraiment beaucoup, mais on est quand même capable de retrouver des équivalents un peu ici.

Anne : Ouais c'est ça pis t'sais je pense que quand on était en France c'était moins le principe de mondialisation, c'était moins intense que maintenant. Maintenant on va plus facilement retrouver des produits français ici, pis aussi y'a une grosse communauté française ici fait que c'est sûr que c'est plus facile pour nous de retrouver des produits, si on a vraiment le mal du pays ...

MC : Je vais aller dans un Mamie Clafoutis pis je me sentirai mieux.

Anne : Les meilleures boulangeries à Montréal sont pratiquement toutes tenues par des français.

MC : Mais pour résumer un peu tout ça, moi je trouve que ça fait toujours du bien d'aller chercher des produits français des fois. Des fois j'en parle à des gens, qui ont des cheums ou des blondes français pis qui vont en France une fois par année pis qui nous parlent de choses, on est comme « oh c'est trop bon ». T'sais on est quand même nostalgique un peu de certaines choses.

Du coup ouais vous ressentez quand même une sorte de manque envers la France, où vous essayez de retrouver un peu des produits, de garder un lien ...

MC : Ouais, ouais, là j'irais bien en France, j'me dis j'aimerais ça y retourner, là c'est comme la première année où je me dis faut vraiment que j'aille en France, ça me manque. Ca fait partie de mes plans des quatre prochains mois, j'irai pas longtemps, mais peut-être en novembre.

Du coup vous avez quand même gardé des habitudes alimentaires de France ouais, ou vous mixez un peu les deux, habitudes alimentaires françaises et québécoises ?

MC : Ben moi je trouve que c'est dur à dire là...

Anne : Mais t'sais en même temps on va pas manger de la baguette tous les jours, on aime ça manger de la bonne baguette ... Par exemple nos parents sont allés en France y'a un mois pis ils étaient chez des amis pis apparemment qu'à deux ils mangent trois baguettes par jour, c'est un peu intense, nous on trouvait ça un peu intense ...

MC : Nous c'est genre, on mange une baguette par semaine là ...

Anne : Ouais c'est ça t'sais je vais pas m'acheter de la baguette tous les jours là.

MC : Mais je trouve que c'est difficile parce que je trouve que l'alimentation, dans les 5/6 dernières années, elle a pas mal évolué, pis mon alimentation a évolué avec le temps mais j'ai pas l'impression de manger plus québécois ou français ...

Anne : Peut-être que si t'allais en France tu dirais « oh c'est plus euh ... » ...

MC : Ouais c'est ça.

Anne : Parce qu'en France, je sais pas à quel point l'alimentation a évolué en France, parce qu'en France c'est quand même très traditionnel comme bouffe là.

MC : Ouais y'a personne en France qui va manger vegan ou ... Ben, pas personne mais y'a beaucoup moins de genre, des restrictions alimentaires, ils sont beaucoup moins restreints qu'ici, ici t'as des restau vegan, sans gluten. Je trouve que ça a évolué pas mal, et mon alimentation a pas mal évolué ... T'sais y'a des trucs que j'aurais pu manger en France si ça avait existé. Mais je dirais qu'on est quand même resté dans un mix des deux.

Anne : Ouais un mix des deux.

Ok. Et au niveau des pratiques culturelles maintenant, c'est quoi vos pratiques culturelles au Québec, est-ce qu'elles sont différentes de celles que vous aviez en France ? Par exemple du cinéma, des musées, expositions etc. ?

Anne : Ben en France c'est plus riche je pense en termes de culture ...

MC : Ben c'est pas la même culture. En France c'est plus basé sur l'Histoire, le passé etc. Pis la France a une histoire beaucoup plus riche que le Québec, y'a le moyen âge, la renaissance, même les guerres mondiales ça a beaucoup plus touché la France que le Québec, donc je pense qu'en France y'a plus de diversité ... Alors qu'au Québec ça va

être plus moderne, plus contemporain

Pis le cinéma ben je pense ça change pas tant que ça, en termes de ... Les films américains généralement c'est mondial là ...

Anne : Mais moi ça a été long avant de me réintégrer à la culture québécoise d'ici.

MC : Ouais moi aussi ça a été long.

Anne : T'sais je sens vraiment que j'en ai manqué un bout ...

MC : Ouais on en avait manqué un bout, y'a comme des références que nous on n'a pas. T'sais des références de films québécois ... parce que quand on est venus en France, nous on regardait pas d'émission québécoise, on regardait pas de film québécois, mais t'sais on s'est pas vraiment gardé à jour, pis quand on est revenu ici, ça m'a pris un bon trois quatre ans avant de commencer à regarder des séries québécoises, à lire des romans québécois. Des romans québécois ça fait à peine un an que j'en lis, ça fait vraiment pas longtemps. Pis même là du côté de la France je regarde pas vraiment, je suis plus du tout l'actualité française.

Anne : Moi de temps en temps ...

MC : De temps en temps on va regarder un petit journal, maintenant c'est le Quotidien ...

Du coup vous suivez plus trop l'actualité de la France ?

Anne : Ouais mais surtout que la première année quand on est arrivée on traînait qu'avec des français, donc ça ça avait été comme une étape, comme une parenthèse un peu, c'était pas une grosse intégration dans la culture du Québec. Après ça s'est vraiment fait graduellement, on est rentré à l'université fait qu'on n'avait plus tant de temps ...

MC : Pis on est partie en voyage aussi. On est partie du Québec pendant quelques temps aussi en échange

Anne : Ouais c'est ça, on est partie chacune en échange donc là ça avait été comme une

coupure un peu aussi donc ... Mettons qu'en revenant de nos échanges, c'est là qu'on a vraiment un peu repris la culture.

MC : On a commencé tranquillement à se remettre à jour. Même encore aujourd'hui y'a des gens qui nous font des références pis j'suis comme, désolé j'en ai manqué un bout là. Nos parents nous ont un peu gardé dans ce que eux connaissaient, fait que c'était la culture québécoise des années 90, et on est resté là-dessus. Pis nos parents quand ils nous faisaient écouter de la musique québécoise c'était de la vieille musique québécoise, ils nous faisaient pas forcément écouter les tubes de l'été du Québec. Écouter de la musique québécoise ça a pris du temps, à écouter La Voix par exemple, t'sais The Voice québécoise là.

Ouais je vois, j'ai ressenti ça un peu aussi quand je suis partie, en cours à l'UDEM, j'avais des cours sur les médias, et donc on était beaucoup de français et aussi beaucoup de québécois, et quand nous les français on parlait de nos références françaises, les québécois comprenaient de quoi on parlait, ils connaissaient, alors que l'inverse était pas vrai, quand ils parlaient de leurs références à eux, nous on connaissait rien, pis ça m'a interpellé, je me sentais un peu mal à l'aise parce que je me disais, ben comment ça se fait que eux ils baignent dans la culture française comme ça et que nous on a aucune ouverture sur le Québec ...

MC : Je pense que la raison c'est qu'ici on voit les nouvelles françaises, mais en France on voit pas les nouvelles québécoises. C'est très très très très rare que sur TF1 t'es des nouvelles qui portent sur l'actualité québécoise. Fait qu'en France t'es aucunement exposé au Québec.

Anne : Après aujourd'hui peut-être un peu plus mais ...

MC : Pis même y avait plein d'artistes français qui étaient populaires au Québec, genre Lorie elle était connue.

Anne : Après c'est sur que là y'a eu des événements en France, t'sais y'a eu les attentats, les élections, qui exposent un peu plus la France.

Ouais c'est sûr, et aussi par exemple pendant mes cours de média, je me rappelle aussi que l'un de nous avait cité le Petit Journal et tout le monde connaissait, alors que quand un québécois a parlé d'Infoman, ben je comprenais pas à quoi il faisait référence enfin je connaissais pas, alors que bon c'est super connu au Québec tu vois...

MC : Alors qu'ici Infoman tout le monde connaît quoi. Non mais je pense que la seule manière en France d'être exposée aux nouvelles québécoises c'était d'avoir TV5. TV5 c'est une chaîne qui montrent des chaînes françaises et québécoises, fait que t'avais tes nouvelles de radio canada et après t'avais tes nouvelles de France. Nous c'est comme ça que notre mère se gardait à jour, elle le faisait moins à la fin mais au début elle allait sur TV5.

Et vous est-ce que vous suivez l'actualité de la France encore un peu ?

MC : Un peu au début, je suis le Monde sur Facebook, donc je suis capable d'avoir un petit aperçu, ou de temps en temps je regarde un Petit Journal ou Quotidien, je pense que c'est pas mal les seules affaires qu'on est capable de regarder ici à cause des restrictions là. Mais le fait d'avoir Facebook et de suivre des français ça aide à suivre un minimum ce qui se passe.

Anne : Pis je pense aussi qu'avec le phénomène des médias sociaux ça vient un peu faussé, parce que quand on était en France ça existait pas les médias sociaux donc on était pas tant que ça exposé, là je vois je suis capable de suivre l'actualité de loin même si je pars en voyage.

MC : Par contre si j'arrête Facebook, c'est comme, j'ai loupé un épisode là ...

Anne : Ah ouais c'est sûr. Disons qu'on suit passivement l'actualité.

MC : Mais je pense que y'a des français qui suivent vraiment plus l'actualité française. Pis aussi je pense que ça dépend à quel âge t'as déménagé, les perspectives et l'expérience sont pas mal différentes. Par exemple notre cousine son cheum il est français, pis il est parti de la France fin vingtaine, et lui il suit l'actualité encore de la France pas mal mais

c'est parce qu'il est parti à un âge déjà plus mature. Pis moi je suis pas non plus la fille qui suit l'actualité, comme je lis pas mon journal le matin, fait que je suis pas à courir après les nouvelles.

Et du coup vous diriez que vous suivez plus l'actualité de la France ou du Québec ?

MC et Anne : Le Québec

MC : Si je veux regarder l'actualité, je vais aller lire la presse.

Anne : Ouais moi aussi.

MC : J'irai pas sur Le Monde.

Donc vous vous informez plus via les réseaux sociaux ?

MC et Anne : Ah ouais.

Du coup est-ce que vous vous informez via des médias réservés aux expatriés ?

MC et Anne : Non.

Anne : Moi je pense que quand t'es dans un pays t'es mieux de regarder comme la vraie l'actualité. Si je veux vraiment de l'actu française, je vais aller sur un site de journal français, le Figaro, le Monde, et si je veux avoir de l'actualité sur le Québec je vais aller regarder les journaux québécois. Je vais pas aller chercher des trucs d'expatriés, ici je me sens pas comme une expatriée.

Du coup vous vous sentez françaises ?

MC : Au début oui, les 3 4 premières années, pis après ça plus vraiment. Comme au fur et à mesure que le temps passait on se sentait moins ...

Anne : Marie Claude et moi comme on est arrivé jeune, on a fait vite un switch d'accent

donc ça paraissait pas, la seule chose qui nous trahissait c'était notre mère.

MC : Ben notre mère a tout le temps gardé son accent mais nous on arrivait à switcher donc on pouvait rentrer dans un magasin pis passer pur des françaises, les gens ils savaient pas si on leur disait pas

Anne : Ben maintenant je pense ça serait plus de même mais ...

MC : Ah ouais nan moi je pourrais pas, ça marche pas. Ben déjà ici les gens trouvent qu'on a un accent bizarre. Ben comme les québécois ils vont nous dire « il me semble que ton accent il est pas assez québécois pour que t'ait vécu au Québec toute ta vie », mais ils sont pas capables de savoir d'où on vient, c'est quand on leur dit, ils se disent « ah ouais c'est ça »

Anne : Pis on a quand même passé 13 ans en France, à la fin, on a fait toute l'école là-bas, t'sais on était chez nous.

MC : Mais ici au début la première année quand on était juste avec des français je me sentais pas tout à fait chez moi, mais après ...

Du coup c'était plus au début que c'était difficile de vous sentir chez vous au Québec ?

MC : Ouais, ouais bah on s'est vite fait une routine, on s'est vite fait une vie ici.

Anne : Au début on était un peu comme on arrive dans un nouveau pays, comme n'importe qui qui arrive en échange, mais après on s'est vite habitué, on s'est vite créer une nouvelle réalité.

Et vous vous sentez plus française ou québécoise maintenant ?

MC : Avant quand j'étais jeune, je trouvais que quand j'étais en France je me sentais québécoise, pis quand j'étais ici je me sentais française, mais après avec le temps je me suis comme fait à l'idée que j'étais pas l'un ou que j'étais pas l'autre, mais que j'étais

vraiment un mélange des deux, pis fallait que je vive avec ça. T'sais parce que, t'sais à chaque fois les gens ils vont dire « ah la française », ou « ah la québécoise », mais en réalité c'est pas ça.

Anne : Nan c'est ça c'est les deux.

MC : Pis ça a été long avant que je me rende compte, t'sais que j'avais le droit de répondre aux gens, t'sais y'en a plein qui me posent la question, pis on est comme « ben je me sens les deux ».

Anne : Ouais ben moi maintenant ce que je dis quand on me demande, comme y'a souvent des gens qui demandent si on est née, t'sais si on vient de Montréal et tout ça, et je dis « oui mais », « oui mais j'ai quand même vécu 13 ans en France là ».

MC : Oh ouais ouais, t'sais c'est comme, ça fait partie de nous là.

Anne : Ouais, c'est comme on vient d'ici, mais on a quand même fait un petit ...

MC : Parce que t'sais quand t'y pense, aujourd'hui ça fait encore plus longtemps qu'on a vécu en France, qu'ici, en cumulé. On a fait 5 ans plus 6 donc ça fait 11 ans, et on a fait 13 ans en France donc, c'est presque égal mais pas encore.

Et quand vous êtes revenues ça vous est arrivé de vous faire renvoyer à vos origines, qu'on vous dise ou fasse sentir que vous étiez française, ou québécoise ?

MC : Ben ici la perception qu'ont les québécois sur les français est pas moins bonne, mais comme « oh non encore des français », fait que là t'es comme, t'as juste envie de te cacher ...

Anne : Pis de un peu plus te fondre dans la masse rapidement, surtout quand on est revenue, on voulait pas passer pour des 100% françaises.

MC : Tu te rappelles-tu quand on est allées voir les sœurs Boulay à Pointe-aux-Trembles ?

Anne : Ok qu'est-ce qui s'était passé ?

MC : Genre, OK je raconte l'histoire depuis le début. Alors avec Anne on s'en va voir deux chanteuses québécoises à Pointe-aux-Tremble. Pointe-aux-Trembles c'est loin là, c'est à l'autre bout, fait qu'on avait pris la voiture de nos parents. Fait qu'on arrive, on s'installe et tout, pis à un moment je vais aux toilettes, et je croise un gars avec qui on était à l'université, c'était un québécois. Pis là il me dit « Eh, les françaises du plateau qui sont à Pointe-aux-Trembles comment ça, c'est quoi cette affaire là », pis j'étais comme, ben, je suis pas française, je suis juste québécoise,. Y'avait vraiment des clichés sur les français pis il me le dit à moi, pis j'étais comme, ben je suis française mais québécoise aussi, t'sais c'était un peu malaisant. T'sais il avait vraiment dit « eh qu'est-ce que ça fait les françaises du plateau », pis j'étais comme « déjà j'habite pas sur le plateau ».

MC : Ouais, ouais on s'est déjà fait dire de retourner dans notre pays si on se sentait pas contente ou whatever. Ouais bah des gens de notre classe en international ...

Anne : Ouais au collège on l'a eu difficile là.

MC : Ici on m'a jamais dit ça, mais au collège en France ouais c'était difficile. Mais on était vraiment avec une gang aussi, on se connaissait depuis la primaire, pis t'sais tu te rappelles un peu des gens de l'international, t'sais tu vois le genre, pis ils se permettaient de dire des choses ... Après c'était aussi de la jalousie parce que t'sais nous on revenait au Québec à chaque année, pis les billets ça coûte de l'argent là, fait qu'ils étaient comme « ouais vos parents ils ont les moyens de vous payer des voyages pis tout ça », là je suis comme « bah toi tu vas ta grand-mère au week-end, moi je la vois une fois par année ». Fait que t'sais ça créé un peu des jalousies comme y'en a qui nous le faisaient savoir.

Et est-ce que ça vous est aussi arrivé avec des inconnus, genre des gens que vous connaissiez pas, qui vous faisaient la remarque ?

MC : Ben c'était des gens qui le savaient pis qui nous connaissaient, quand ils connaissent pas ils disaient rien, ça nous est jamais arrivé.

Anne : Ouais ouais jamais jamais. Pis au Québec je pense qu'ils sont plus ouverts, aux

immigrés.

MC : T'sais l'émigration, c'est comme la majorité des gens ici c'est des émigrés.

Anne : Y'a des gens qui nous disent « ah les petite françaises » mais c'est gentil là. Mais les gens généralement ils savent qu'on est françaises mais après ... Ben moins maintenant ...

MC : Ben surtout maintenant moi je suis comme moins capable d'avoir un accent français là quand je parle. Donc ça paraît après qu'on est des françaises et qu'on a vécu en France. C'est comme si on était en France et qu'on passait inaperçue là.

Est-ce que vous faites partie d'une communauté en lien avec la France ou le Québec, genre un groupe Facebook, une asso, un blog ou quoi ?

Anne : Non. Non on n'a pas de ... On va pas à des trucs d'expats, des soirées d'expats, ou Pvtistes ou quoi, non.

Donc vous avez pas essayé de garder ou d'entretenir une forme de contact avec le Québec ?

MC et Anne : Non.

Anne : Bah à Reims le contact c'était les collègues de travail de notre père parce que c'était pas le seul qui était expatrié y'avait comme d'autres gens aussi, et comme y'avait certains de ses collègues de Montréal qui étaient en voyage d'affaire qui venaient souper à la maison de temps en temps, fait que c'était un peu notre contact avec le Québec.

ANNEXE 8

Retranscription d'entretien

Anonyme

Nom de substitution : Manon

Résumé : Manon est franco-qubécoise née au Québec d'un père français et d'une mère québécoise. Elle grandi dans une certaine proximité avec la France de par sa double culture bien qu'elle n'y ai pas vécu jusqu'à sa première expatriation à Paris pour un stage de six mois dans le domaine de la diplomatie internationale. Elle prolonge son séjour à Paris lorsqu'elle se voit proposer un contrat de travail à la suite de son stage, et repart au Québec pour effectuer un doctorat, qu'elle réalisera en partenariat avec une Université de Belgique.

Alors dans un premier temps, si tu peux te présenter brièvement, me dire ce que tu fais dans la vie et ce qui t'a amené en France ?

Alors mon père est français, ma mère est québécoise, pis je suis née au Québec et donc j'ai grandi en allant en France un été sur deux pour voir ma famille et tout. Donc j'avais quand même une vague connaissance de la culture française mais j'avais jamais habité là-bas de manière prolongée. Et pis je suis allée en France en mai 2016 pour un stage dans une organisation internationale à Paris.

C'était la première fois que tu venais vivre en France ?

Non en fait j'y venais tous les deux ans dans mon enfance, mais c'est la première fois que je venais y habiter oui. Pis donc c'est ça au départ c'était pour six mois, pis la France parce que l'organisation où je devais travailler y était située mais j'étais quand même contente de pouvoir voir, me rapprocher de ma famille française que je voyais pas régulièrement depuis que j'avais grandi et pis que je voyageais ailleurs qu'en France, donc c'était un double avantage quand même, pour le travail et pour la proximité avec la famille. Et donc c'est ça j'ai travaillé pendant 6 mois à l'UNESCO en tant que stagiaire, et après ils m'ont proposé un contrat pour travailler là-bas en tant que consultante, que j'ai accepté.

Pis je suis restée là bas jusqu'en juin 2017.

Et donc là je suis rentrée pour commencer mon doctorat à l'Université Laval à Québec, et donc c'est là que la Belgique intervient, parce que normalement ça devrait être une cotutelle avec l'Université de Gand en Belgique, et donc je fais ma première année à Québec sauf qu'après je vais probablement faire certains semestres en Belgique et d'autres semestres au Canada.

D'accord donc tu y es pas allée en Belgique encore si je comprends bien ?

Non, j'ai rencontré mon superviseur mais j'ai pas encore commencé à étudier là-bas.

Ah d'accord, parce que moi de ce que j'avais compris de ce qu'Annette m'avait dit je pensais que t'avais déjà fait ton doctorat en Belgique.

Ah non non non ça commence ouais. J'ai fini mon master juste avant de commencer à travailler à Paris, c'était tout en relations internationales pis là le doctorat c'est en sciences politiques.

Donc toi t'étais venue en France pour les études et le mode professionnel ?

Ben c'est ça, ben en fait j'avais terminé mes études mais c'était vraiment pour travailler.

Et du coup t'es revenue au Québec parce que t'avais envie de revenir ?

Non j'avais pas du tout envie de revenir, mais je savais que probablement dans mon domaine j'allais faire un doctorat, comme beaucoup de gens que je côtoyais au bureau que ce soit à l'Unesco, j'avais travaillé avant pour les affaires étrangères canadiennes, pis là aussi tout le monde avait des doctorats donc je savais que ça allait venir. Pis en fait j'avais un superviseur que je connaissais pour qui j'avais déjà travaillé au Québec, pis je suis revenue strictement pour faire mon doctorat parce que sinon je serais bien restée à Paris.

Parce que du coup en tout t'es restée un peu moins de deux ans c'est ça ?

Un peu plus qu'un an en fait mais pas beaucoup plus. C'est de mai 2016 à juin 2017, quelque chose comme ça.

Ah oui d'accord. Et du coup quand t'étais en France est-ce que t'as cherché à voir, à rencontrer ou te rapprocher d'autres québécois ?

Ben j'ai pas cherché, mais sans faire exprès ça s'est produit parce que dans mon équipe de travail, c'est une organisation internationale donc y'a des gens qui viennent de plein de pays, pis dans mon équipe y'avait déjà une québécoise, pis en fait ma superviseure de stage elle avait fait son doctorat à la même Université que moi au Québec, donc c'était un peu des contacts que j'avais au quotidien sans les avoir vraiment cherchés.

Et du coup dans ta vie plus privée, t'as pas cherché à te faire des amis québécois ou à rencontrer des québécois ?

Non.

Et en termes d'intégration est-ce que t'as ressenti des difficultés en arrivant, est-ce que t'as trouvé ça difficile, de manière générale ou au travail ?

Euh non pas du tout, mais c'est sur que moi c'était un contexte spécifique parce que comme c'était international j'ai pas eu à m'adapter directement à la culture de travail française, parce que y'a pas de culture de travail particulière vu que les gens viennent de tous les pays et qu'il faut s'adapter à chacun. Pis même c'était facile parce que, y'avait déjà la québécoise, ma superviseure de travail qui savait d'où je venais un peu. Je sais pas si elle avait pas été là si j'aurais eu tendance à chercher d'autres québécois si j'en n'avais pas eu au bureau. Pis par exemple le programme de stage que j'ai fait été financé par le Ministère des Relations Internationales du Québec, et donc y'avait toujours deux ou trois autres stagiaires québécois en même temps que moi dans l'organisation, pis on s'est rencontré à des événements et tout. Donc je sais pas s'ils avaient pas été là si j'aurais eu besoin de chercher à l'extérieur mais là comme ils étaient déjà là j'ai pas regardé ...

D'accord. Parce que tu les voyais aussi en dehors de ton cadre de travail ?

Euh oui, je voyais un peu tous mes collègues là peu importe la nationalité, y'avait beaucoup de gens de mon âge donc les premiers amis que j'ai eu c'était ceux du bureau.

Et est-ce qu'en termes de lieux québécois, tu connais des bars, des restaurants, des librairies, des lieux spécifiques québécois ?

Ben quand même parce que souvent on aimait faire découvrir aux amis français ou d'autres nationalités, donc on a quand même trouvé, ben c'est plutôt canadien, mais les deux restaurants qui servent de la poutine à Paris. Sinon, ben comme on était dans le milieu diplomatique ça nous arrivait d'aller à la Délégation du Québec pour des événements. Pis on s'est pointé à tous les cocktails organisés à l'UNESCO à la délégation canadienne, comme on était invité vu qu'on était financé par eux. Donc on avait quand même tendance à se rassembler, mais c'était pas tant parce que le Québec me manquait que parce que y'avait l'occasion, pis souvent y'avait de la nourriture canadienne donc c'était drôle de montrer à nos amis.

Ouais donc c'était plus une occasion de vous rassembler parce que y'avait un événement plus que pour recréer un lien avec le Québec ?

Ouais, nan effectivement, pis c'est dur de voir où est la différence, parce que le 24 juin dernier pour la fête nationale, on est allé à la Délégation du Québec où y'avait une genre de fête, où ils avaient de la poutine et y'avait de la musique québécoise. Pis ça c'était pas une fête de bureau où on devait aller, mais on y est quand même allés avec des collègues de bureau pis des amis québécois et français. Pis ça je pense que la fête nationale c'est quand même la journée dans l'année où t'as l'impression de devoir faire un truc québécois. Mais sinon non.

Ok d'accord. Et de manière générale est-ce que tes habitudes ont changé à ton arrivée en France ? Tes habitudes alimentaires, de sorties culturelles, d'utilisation des médias, est-ce que y'a des points où t'as remarqué que tes habitudes de vie quotidienne étaient en train de changer ?

Ben oui quand même, mais par exemple je sais pas si c'était la France ou Paris, parce que par exemple je faisais beaucoup plus de sorties qu'au Québec, parce que y'avait

l'occasion, et que c'est ça j'avais un groupe de jeunes avec moi au bureau avec qui je pouvais faire des sorties au musée, restau et bar. Mais c'est parce qu'à Paris y'a beaucoup plus de trucs à faire, j'ai trouvé que c'était un mode de vie beaucoup plus sociable à Paris qui me plaisait bien, tandis que à Québec t'sais quand tu finis ta journée de travail souvent tu rentres chez toi à 17h, tandis que là à Paris je faisais des trucs presque tous les soirs avec plein de groupes différents. Y'a tellement de trucs à faire que ... Et à l'épicerie, je cuisinais beaucoup moins parce que le souper était meilleur que ce qu'on retrouvait à l'épicerie québécoise là.

Et justement dans tes habitudes alimentaires et culinaires est-ce que t'as cherché à continuer à trouver des produits québécois, cuisiner et manger québécois ?

Pas spécifiquement mais y'a certains produits en particulier, et c'est aussi l'expérience des gens au bureau, y'a certains produits pour lesquels on refuse de s'adapter, pis pour le reste on trouve que la France est meilleure. Donc les produits c'est le beurre de cacahuète, on en trouve à l'épicerie mais souvent on se le faisait importer de la dernière personne qui revenait du Canada et qui en ramenait pour tout le monde parce qu'on trouve que le goût est pas le même. Et pis sinon le lait français que j'aime pas trop, la mayonnaise française, et c'est arrivé aussi régulièrement que quand quelqu'un revenait du Canada, on lui faisait ramener du fromage à Poutine pis on avait des sachets de sauce et on faisait des soirées poutines avec les gens du bureau. C'était assez convivial, aux trois mois là on faisait notre poutine.

Donc c'était des produits que vous faisiez ramener de sur place en fait ?

Euh ouais, ben t'sais on survit sans, mais pour le beurre de cacahuète en particulier, comme la plupart d'entre nous en mangeons tous les matins là, c'est quand même la demande classique.

Et en termes de pratiques culturelles, ça rejoint un peu ce que tu disais, t'as remarqué des différences entre tes habitudes culturelles en termes de cinéma, de musée, des festivals, entre ce que tu faisais au Québec et quand t'es arrivée à Paris.

Oui ben ça y'a pas de comparaison mais je me demande si c'est pas plus la taille de la

ville que. Je crois que c'est quand même beaucoup plus valorisé en France et que les français sont plus cultivés en général que les québécois, ou en tout cas sur la question des arts visuels au moins et des arts en général. Mais j'ai eu un choc une fois, je suis allée au Louvre en 2016, pis y'avait un groupe de collège, ils devaient être en 6ème ou en 5ème, pis leur prof cache le titre du tableau et il leur demandait c'était qui sur la peinture, c'était quoi son histoire, pis les élèves de 12 ans étaient capables de répondre alors qu'au Québec on verrait jamais ça là. Ils avaient l'air d'avoir plus une culture historique pis artistique que nous. Pis aussi ce que j'ai souvent remarqué en visitant des musées c'est que les français qui visitent en groupe ont beaucoup moins d'hésitation à donner leur opinion sur une peinture en disant « ah ça j'aime, ça j'aime pas », alors qu'au Québec quand tu vois un tableau de Picasso, y'a personne qui ose dire qu'il aime pas ça mais on n'est pas assez à l'aise pour ...

Et est-ce que t'avais des pratiques culturelles en lien avec le Québec ? C'est à dire est-ce que t'allais voir du cinéma québécois, est-ce que tu lisais des livres québécois ?

Non pas particulièrement. Au contraire pour les livres j'ai surtout lu des classiques français parce que j'étais sur place et que je les trouvais usagés pour pas cher. Sinon ça m'est arrivé d'aller voir des expos dans lesquelles y'avait un artiste québécois mais c'est beaucoup parce que l'ambassade nous faisait de la pub ou nous filait des billets gratuits pour y aller, mais c'était pas un intérêt particulier. Au contraire je préférais voir des trucs français et en profiter tant que j'étais sur place.

Et pendant que t'étais en France est-ce que t'as quand même continué à t'informer sur le Québec via la radio, les médias, les réseaux sociaux etc. ?

Involontairement oui, parce que j'avais liké des pages de journaux québécois avant de partir, donc les nouvelles passaient un peu, mais au contraire la politique québécoise ça me déprime un peu donc j'étais bien contente d'être à distance pour pas suivre les nouvelles locales de très près. Des fois je voyais une nouvelle passée parce que tous mes amis la partageait pis j'étais contente d'être à distance.

Oui donc c'était plus via Facebook que t'arrivais à suivre du coup ...

Ben c'est ça, après peut-être que je regardais une fois par jour pour voir les gros titres mais je suivais pas en grand détail.

Ok je vois. Et est-ce qu'en parallèle tu suivais l'actualité de la France ou c'était pas quelque chose qui te ...

Quand même oui. Pas les détails politiques très précis mais une idée générale, plutôt en visitant des sites genre Buzzfeed qui faisait des résumés comiques du débat ou des choses comme ça. Nan nan mais j'essayais quand même de me tenir informée, mais encore une fois comme j'étais dans une organisation internationale, y'avait de bonnes discussions par jour sur l'actualité là.

Ouais j'imagine. Et est-ce que tu fais partie d'une communauté en lien avec le Québec ? Un blog, une asso, un groupe Facebook ...

Non. Ben j'ai jamais regardé s'il en existait, mais non.

Ouais donc t'as jamais cherché du coup à faire partie de ce genre de regroupement ?

Non. Ben en fait c'est ça moi j'étais du ministre de l'ambassade, pis bon c'est un truc un peu officiel sauf que ça faisait ma dose de canada et de Québec, mais à part ça non j'en ai jamais eu besoin.

Oui comme dans ton milieu de travail tu fréquentais déjà beaucoup de québécois tu ressentais pas le besoin d'aller chercher ailleurs. Et du coup quand t'étais en France tu te sentais plus québécoise ou un peu un mélange des deux ?

Plutôt un mélange avec ma double nationalité, et je trouvais que y'avait des choses que j'observais chez les parisiens dans le métro ou quoi, pis que je m'identifiais un peu plus pis que ça m'éclairait sur pourquoi j'étais comme ça alors qu'au Québec c'était bizarre. Alors je sais pas si c'est un vrai lien, mais j'avais l'impression de retrouver des éléments de ma personnalité ou de mon sens de l'humour qui viennent peut-être de mon père pis que je retrouvais pas au Québec. Pis j'avais l'impression c'est ça de me retrouver un peu dans la

personnalité française, bon je sais pas à quel point, mais entre ma personnalité et ce que j'observais à Paris. Surtout sur le sens de l'humour, tu te promènes au Monoprix pis tu vois les blagues sur les produits, pis c'était un peu ce sens de l'humour là, qui se prend pas trop au sérieux mais qui est quand même intelligent, j'avais l'impression de reconnaître un truc que j'avais jamais vu au Québec.

Et est-ce que tu ressentais quand même de la fierté d'être québécoise quand t'étais à Paris ?

Pas particulièrement, j'essayais de passer pour française plus qu'autre chose. Ben pourtant tout le monde est très sympathique avec nous, moi j'ai trouvé les parisiens parfaitement aimables et agréables, à chaque fois qu'on allait quelque part, on avait toujours le droit à « ah mon cousin est au Québec ! », « mon frère est au Québec », tout le monde est au Québec apparemment, pis donc on se faisait quand même remarquer. Pis y'a même des fois où j'aurais préféré être française plutôt que de me faire remarquer avec mon accent.

Oui donc ça t'arrivait de te faire dire en gros que t'étais québécoise dans le sens où on te renvoyait un peu à ton identité de québécoise par des remarques un peu comme ça ?

Ben c'est pas vraiment ça, généralement c'était très gentil parce que c'est ça ils avaient un frère qui habitait au Québec, pis qu'ils veulent en parler parce qu'ils sont contents que quelqu'un connaisse l'endroit où un membre de leur famille habite. Mais j'ai pas eu l'impression que c'était réducteur du tout, mais bon c'est sûr que tu passes pas inaperçu.

Oui donc c'était très positif ?

Oui oui c'était très positif, pis je pense les gens étaient plus gentils avec moi même quand j'appelais genre a compagnie d'assurance ou des choses comme ça, j'avais toujours un excellent service, alors que eux se faisaient toujours prendre de haut. Je sais pas si c'est parce qu'on est plus patient ... Mais j'ai toujours eu un excellent service dans tous les trucs, même à la Poste je me pointe pis ils sont toujours super gentils avec moi alors que mes amis disent qu'ils sont censés être pas du tout aimable.

Et est-ce que justement des fois t'as ressenti que les gens étaient gentils avec toi parce que t'étais québécoise ?

Oui, pis moi ça m'énervait pas quand ils me reconnaissaient en tant que québécoise même si c'est un peu un rappel que tu viens de l'étranger mais l'intention était toujours excellente. Genre on avait une amie que ça dérangeait plus, faut dire elle avait un très gros accent québécois, et ça la dérangeait à chaque fois que la dame à la boulangerie ou ce genre de choses lui dise « ah vous êtes québécoise », pis elle c'est ça ça l'énervait elle le prenait mal. Mais ça dépend vraiment de l'attitude et tout. Moi ça me dérangeait pas trop.

Et est-ce que t'avais le sentiment d'être porte parole de la culture québécoise quand t'étais à Paris ?

Ben quand même oui, pis à l'UNESCO j'avais rejoint ma meilleure amie qui est française mais qui a fait son master au Québec, pis qu'est restée quand même très française même au Québec, pis souvent elle sortait t'sais des espèces de vérités sur le Québec qui étaient pas tant vraies à mon avis, intellectuellement je savais que c'était pas grave si elle répandait un peu de la fausse information sur le Québec sur des sujets très anodins mais ça m'énervait. Pis je me sentais toujours obligée de corriger alors que ... C'est comme un instinct naturel, mais t'sais exprimer des choses que je jugeais pas exactes, même si c'était sur des sujets très anodins.

Pis j'avais pas spécialement l'impression de devoir promouvoir le Québec, mais de répandre de l'information exacte si quelqu'un disait quelque chose d'inexact ça oui. Pis je pense que c'était pareil pour la France, on se disputait des fois parce que je trouvais qu'elle disait des faussetés sur le Québec pis elle elle trouvait que je disais des faussetés sur la France, donc y'a des sensibilités culturelles qu'on réalise pas forcément.

Et est-ce que depuis maintenant que t'es rentrée au Québec t'as le sentiment que la manière dont toi tu te sens par rapport à ton identité a changé ?

Pas par rapport à comment j'étais en France, j'ai l'impression que mon identité fonctionne moins bien au Québec qu'en France. Comme je disais sur le mode de vie par exemple qui était beaucoup plus sociable qu'en France. Je me sens un peu française au Québec alors

que t'sais dans les faits j'ai grandi ici et tout, mais je me sentais beaucoup plus chez moi en France. Au final ici j'ai l'impression de pas nécessairement rentrer dans le moule québécois complètement.

Et ça c'est que depuis que t'es partie à Paris du coup ?

Ben ouais ben avant ... T'sais en arrivant en France ça a été comme immédiat que je me sentais bien et tout, pis j'avais pas réalisé avant d'y être par contre que à quel point y'avait des trucs au Québec qui me déplaisaient et maintenant je m'en rends plus compte maintenant que j'ai vécu en France, alors qu'avant ça me déplaisait pas plus que ça.

Ouais donc le fait de partir ça t'as fait prendre conscience de certaines chose qui te dérangent plus quand t'es revenue du coup.

Ouais. Après je sais pas si en France c'est complètement parfait ... Pis comme je sais pas si c'est la France en général qui m'a plus ou si c'est d'avoir travaillé dans une organisation internationale ou déjà c'est un milieu avec des gens beaucoup plus comme moi parce que bon si j'étais en France en province dans un petit village, peut-être que je trouverais ça étouffant aussi là.

Ouais probablement que l'expérience n'aurait pas été la même. Et du coup t'as l'impression un peu de combiner deux identités différentes ou tu te sens bien de manière générale depuis que t'es rentrée ?

Ben pour le moment ça va faire deux mois que je suis rentrée, pis j'ai encore l'impression que je me suis pas adaptée complètement au Québec. Pis faut dire je fais un doctorat donc je passe mes journées dans un bureau, quand même avec d'autres gens là, mais c'est pas le truc le plus ... T'sais je fais quand même des trucs en dehors du bureau et tout mais c'est beaucoup moins sociable là.

Pis ce qui est difficile dans mon cas, je sais que je serai jamais française à 100% parce que j'ai pas fait mes études là-bas, j'aurai jamais l'expérience de grandir en France. Même si je passais des étés là c'est pas la même chose. Peu importe à quel point j'aime la France pis que je me sens plus dans les caractéristiques françaises que québécoises des

fois, mais c'est difficile de savoir que je pourrai jamais être française avec l'expérience complète. Y'a plein d'opportunités de faire des expériences françaises que j'aurai jamais parce que j'ai pas grandi là-bas. Du coup quand on y pense c'est un peu bizarre de se sentir français sans avoir l'expérience culturelle complète. T'sais quand je voyais des groupe de jeunes en sortie scolaire ou des colonies de vacances des choses comme ça, ou même juste tous mes amis français qui ont fait l'examen pour Sciences Po pis qui savent s'ils sont admis ou pas, moi je saurai jamais si j'aurais été admise ou non. T'sais c'est des trucs comme ça où je peux pas comparer mon expérience à celle des français parce que j'étais pas là au bon moment là.

Résumé

Ce mémoire de recherche s'attache à analyser les réseaux de pratiques et de sociabilités de la diaspora québécoise de France, à savoir d'une communauté d'individus québécois ou franco-québécois ayant résidé un certain temps en France ou y vivant encore. L'intérêt de ce travail consiste à étudier les dynamiques de dualité et de complémentarité qui se mettent en œuvre entre la France et le Québec en termes de réseaux de pratique socio-culturelles, politiques, associatives, religieuses, culinaires ou encore morales. L'étude de ces réseaux de pratiques et sociabilités permet ainsi de questionner l'existence de potentielles passerelles observables entre les deux cultures, quelles sont les logiques de connexion/déconnexion/reconnexion que cristallise l'expérience diasporique des membres de la diaspora franco-québécoise de France, rendant compte de liens à la fois duels et complémentaires entre communauté d'origine et communauté d'accueil. L'intérêt de cette étude permet de se questionner de manière générale sur l'étude et le fonctionnement de la vie d'une diaspora, à savoir plus particulièrement de quelle manière les réseaux de pratiques et sociabilités entretenus par les individus façonnent leur identité culturelle et la mise en équilibre entre sentiment d'appartenance et fierté envers la culture d'origine mais aussi la culture d'accueil.

Mots-clés

Diaspora

Diasporique

Québec

Culture

Pratiques culturelles

Identité culturelle

Immigration

Expatriation

Intégration